

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLII
ANNÉE 2015
3^e LIVRAISON



SOMMAIRE DE LA 3^e LIVRAISON 2015

● Compte rendu de la séance	
du 6 mai 2015	275
du 3 juin 2015.....	280
du 1 ^{er} juillet 2015	284
● Éditorial : Racines romanes (Gérard Fayolle)	289
● Programme de nos réunions. 4 ^e tr. 2015.....	290
● Le Périgord et l'Italie au temps de la Renaissance (Gérard Fayolle)	291
● La construction du château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiat 1845-1851 (Jacques de Laforcade)	305
● Quelques prisonniers de guerre du Périgord évadés pendant la guerre 1939-1945 (Jean-Jacques Gillot)	319
● Poperdu : hiver 1943-1944. Souvenirs de Résistants en Nontronnais (Hervé Lapouge)	339
● Dans notre iconothèque : Le chanoine Tarde et ses <i>Astres de Borbon</i> (Brigitte et Gilles Delluc)	357
● Notes d'épigraphie du Périgord – 3. Adbogius. Un Pétrucore de garde sur le Rhin (François Michel)	375
● Sortie d'été dans le Périgord Vert (Jean-Pierre Bétoin).....	389
● Notes de lecture : Patrimoine et monuments historiques (D. Audrerie, coord.), Histoire de Meyrals 1789-1989 (J. Jouanel), Le canton de Terrasson à la fin du XIX ^e siècle d'après le manuscrit <i>L'ancien et le nouveau Périgord</i> (H. Brugière), Daumesnil. D'Arcole à Vincennes (D. Mireur), Amoureux du Périgord (Académie des lettres et des arts du Périgord), Chemins et routes en Périgord au XIX ^e siècle. La grande affaire du ChGC n° 32 Bergerac-Faux-Beaumont (É. Promis), Voyage sur les bords du Rhin fait en 1792 par Guillaume Gontier de Biran et l'abbé Pierre Lespine (M. Combet, éd.).....	399
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	403

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

Photo de couverture : Le château de L'Étang à Abjat-sur-Bandiat.

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 6 MAI 2015

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 96. Excusés : 2.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Raymond de Saint-Ours
- Jacques Magimel-Pelonnier
- Maurice Lafeuille
- Jean Mouret
- Jean-Paul Clazure

Le président présente les condoléances de la SHAP.

FÉLICITATIONS

- M. Jean Zilberman, nommé chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur
- M. Xavier Darcos. Réception à l'Académie française au fauteuil n° 40.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Hillairet (Mélanie) (illustrations), Lebeaux (Mélanie) (texte), 2015. *Je découvre le Périgord*, La Crèche, Geste éditions (don des auteurs)
- Morabito (Jean-Sylvestre), 2014. *Atlas de la Ligurie primitive. Essai de reconstitution d'une toponymie originelle protoceltique*, Paris, éd. L'Harmattan (don de l'auteur)
- Ghestem (Axel), 2006. *Sites archéologiques et végétation : l'exemple du Limousin*, 7^e supplément à *Travaux d'archéologie limousine* (don de l'université de Bordeaux)
- Audrerie (Dominique) (coord.), *Patrimoine et Cinéma*, Onzièmes Rencontres Patrimoniales de Périgueux, Presses universitaires de Bordeaux, 2015 : tournages cinématographiques en Dordogne (N. Platon, M.-P. Raynaud et T. Bordes)
- Cocula (Anne-Marie) et Combet (Michel) (textes réunis par), 2014. *Châteaux, cuisines et dépendances*, actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord 2013, Pessac, éd. Ausonius (« Archéologie des églises en Périgord autour de l'an mil : l'exemple de Vicq » (H. Gaillard) ; « Nouvelles données sur les abords des cathédrales d'Aire-sur-Adour et de Périgueux » (Ph. Calmettes)).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Ensemble de documents et brochures touristiques sur diverses communes de Dordogne (don de Sophie Miquel)
- Moillard (Jacques), 2014. *Histoire de la famille Moillard*, brochure multigraphiée (don de l'auteur)
- Terrain (Pierre), sd. *Vieux-Mareuil en Révolution (1789-1799)*, brochure multigraphiée, prix du Conseil général (don Clochers d'or 2014).

REVUE DE PRESSE

- *Lo Bornat*, n° 1, 2015 : « Nos visages de demain » et « Bernard Lesfargues » (B. Lesfargues)
- *Le Festin*, n° 93, 2015 : « La viticulture seigneuriale en vallée de la Vézère » (X. Pagazani)
- *Chroniques nontronnaises*, n° 30, 2014 : « À propos des fouilles archéologiques » (G. Duverneuil, F. Gérard) ; « Le voyage touristique de Raymond Poincaré en Dordogne » (J.-P. Rudeaux) ; « La vie quotidienne au Moyen Âge » (S. Breux-Pouxviel) ; « Les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont » (M. Cestac) ; « Construction du chemin de fer de Nontron à Thiviers » (F. Reix)
- *Mémoire et patrimoine de Rouffignac*, n° 5, 2014-2015 : « La guerre 14-18 » (dossier par S. Célérier)

- *Bulletin de la Société préhistorique française*, n° 1, 2015 : « À l'ombre des feuilles de laurier, les équipements osseux solutréens du Sud-Ouest de la France : apports et limites des collections anciennes » (M. Baumann)

- *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 140, 2015 : « Chanson révolutionnaire d'un paysan salignacois » (G. Hermann et C. Lacombe) ; « Musiciens à la cathédrale de Sarlat. De M. Desgranges à Jean Darquier (fin XIX^e - début XX^e siècle) » (B. Podevin) ; « Du commerce des truffes en Quercy et Périgord entre 1880 et 1943 » (J.-J. Mayssonnier) ; « Au fil des jours, au collège Saint-Joseph à Sarlat entre 1939 et 1943 » (P. Beylard)

- *GRHiN*, CR n° 452, 2015 : « Cro-Magnon humaniste : anecdotes et images » (G. Delluc avec la coll. de B. Delluc) ; « Témoignages sur la vie quotidienne en Périgord (1815-1820) d'après le *Bulletin du Département de la Dordogne* » (textes recueillis par R. Join).

COMMUNICATIONS

Le président donne des nouvelles de notre compagnie et annonce les manifestations à venir, en particulier « La nuit des cathédrales » le 9 mai.

M^e Dominique Audrerie donne des précisions sur l'excursion du 13 juin dans « le Nontronnais intime ». Le programme a été conçu avec Jean Bardoulat et Hervé Lapouge du GRHiN pour faire connaître des lieux non habituellement ouverts à la visite touristique : Piégut, le château de Gros Puy dont la terrasse arrière vient de s'effondrer sous l'effet des pluies, les châteaux de L'Étang et du Verdoyer, les forges d'Étouars, l'église et deux châteaux à Teyjat.

Gilles et Brigitte Delluc présentent en images *l'apport de la SHAP à l'étude de la Préhistoire (1896-2014)*. « Avec des illustrations extraites de notre iconothèque et de notre *Bulletin*, ils détaillent les débuts, avec les dolmens de Léo Drouyn (1876-1877), M. Hardy, M. Féaux à Chancelade (1888), M. Féaux et le musée du Périgord (1890-1934), la SHAP à la Mouthe avec le Dr Rivière, dès l'année de la découverte des gravures en 1896, les premiers travaux de la SHAP à Rochereil vers 1910, L. Didon à Sergeac, avec sa publication princeps sur les fouilles de Blanchard dès 1911, D. Peyrony au Fourneau du Diable en 1925, avec les superbes photographies du marquis de Fayolle montrant le célèbre bloc sculpté en place dans l'habitat solutréen, la SHAP à Lascaux le 22 octobre 1940, c'est-à-dire 3 semaines après la découverte des peintures et la toute première publication illustrée par les dessins de Maurice Thaon dès la 4^e livraison de notre *Bulletin*, enfin la publication en 1949 de l'ouvrage *Le Périgord préhistorique* de D. Peyrony. La SHAP a publié aussi 3 ouvrages qui continuent à faire date : en 1965, le *Centenaire de la Préhistoire*, en 1988, les actes d'un colloque organisé à Brantôme sur la *Sculpture rupestre*, en 1990, un recueil d'article pour célébrer le 50^e anniversaire de la découverte le 12 septembre 1940, c'est-à-dire le *Jubilé de Lascaux*. Depuis, notre *Bulletin*

a continué à publier de nombreux articles sur l'histoire de la Préhistoire : les discussions parfois violentes qui opposaient Henri Breuil et E.-A. Martel au début du XX^e siècle, en particulier à propos des griffades d'ours (*BSHAP*, 1988) ; 4 inédits de H. Breuil sur les grottes des Combarelles II, Bernifal et La Calévie (*BSHAP*, 1994 et 1995) ; les travaux de Otto Hauser en Dordogne (*BSHAP*, 1999 et 2000) ; L. Testut et le gisement de Jean-Blancs (*BSHAP*, 2001), sans oublier le dolmen de Blanc (*BSHAP*, 1930), propriété de la SHAP à la suite du legs de notre bienfaiteur Léo Testut ; les premiers travaux de conservation dans la grotte de Font de Gaume par Pierre Vidal (*BSHAP*, 1967) ; l'affaire du Poisson de Gorge d'Enfer (*BSHAP*, 1997) ; la grotte de la Forêt (*BSHAP*, 2003) ; plusieurs publications sur l'historique et la datation de Lascaux (*BSHAP*, 2003, 2010, 2012). Enfin notre *Bulletin* a publié plusieurs monographies concernant des découvertes ou des mises au point importantes : la grotte Nancy par Alain Roussot en 1968 ; par B. et G. Delluc, en 1990, l'écaille peinte de Lascaux ; en 1984, avec J.-M. Bouvier, deux gravures de la grotte de La Grèze ; entre 1992 et 2000, plusieurs publications sur Pataud (un bloc peint, des poissons gravés sur un bois de renne, un galet gravé, la vénus) ; en 1988, la grotte ornée de La Cavaille ; en 1988 encore, les objets des grottes de Saint-Front de Domme ; en 1993, la femme sculptée de la grotte de Commarque ; en 2011, un rhinocéros peint dans la grotte de Villars ; en 2013 les gravures (médiévales et non protohistoriques) du Trou croisé et en 2014, une étude sur la datation et la pathologie des squelettes de Cro-Magnon ; les galets gravés de l'abri Labattut par S. Delluc en 1987 ; la couleur dans la grotte de Gabillou par le Dr Gausson en 1988. Il nous reste à évoquer notre colloque à Brantôme sur *La sculpture rupestre* qui a été présidé par les Professeurs André Chastel et Henry de Lumley et plusieurs de nos réunions présidées par ces derniers et par le Pr Zoïa Abramova, une éminente préhistorienne soviétique de Saint-Petersbourg » (résumé des intervenants).

Christian Bélingard vient de publier aux éditions Fanlac les souvenirs d'un républicain espagnol, résistant dans les maquis de Dordogne : *Du front de l'Ebre aux maquis de Dordogne-nord. Souvenirs de guerre de José Gonzalvo Uson*. Cet ouvrage est issu des notes prises au cours de 12 à 13 heures d'entretien avec Gonzalvo, avec l'aide de sa famille et d'une enquête auprès des survivants. En 1936, le héros a juste 15 ans quand débute la guerre civile en Espagne. Il demeure à Gelsa, près de Saragosse, juste à la frontière entre les Républicains et les Franquistes. Il s'engage auprès des Républicains à la suite de l'arrestation de son père. En février 1939, il passe la frontière et rejoint une équipe de travailleurs étrangers près de Montauban, puis un chantier forestier près de Saint-Yrieix. Un jour en 1941, il est convoqué devant une commission franco-allemande : on le destine au camp de Mauthausen. Il s'évade, entre dans la clandestinité et rejoint à Sarlande une famille qui l'a déjà aidé. En 1942, il entre dans un des tout premiers groupes

de résistants. En 1943, il prend le grade de capitaine. Il est chargé d'encadrer les jeunes réfractaires au STO. Il est mort en 2012.

L'intervenant nous fait entendre une interview du fils du commandant résistant Alvarez.

Pour répondre aux questions, l'intervenant indique que le 7 mai 1944 eut lieu à Saint-Yrieix-Sarlande une action de la Milice de Limoges sous la direction de Vaugelas ou de Bourmont. Il ne sait rien de l'exécution par le maquis de trois jeunes médecins de Clairvivre, mais le commandant Alvarez blessé y a été amené. Certaines armes du maquis venaient de la guerre 14-18, mais la plupart venaient des nombreux parachutages organisés par l'Armée secrète.

Martine Balout, du service Ville d'art et d'histoire de Périgueux, parle ensuite des immeubles construits par *Les architectes modernes à Périgueux de 1826 à 1936*. C'est un sujet qui lui est cher et elle a mis au point un prospectus pour accompagner les visites conférences qu'elle organise régulièrement. Au début du XIX^e siècle, Périgueux compte 8 000 habitants. À cette époque, le grand urbaniste de Périgueux est l'architecte Louis Catoire, auquel Jacques Lagrange a consacré un bel article dans le *BSHAP* en 1980. On lui doit, par exemple, le Palais de Justice et les places en demi-lune qui l'entourent. On lui doit aussi le théâtre qui avait été construit en 1836 avec la même mise en scène : il sera détruit en 1957, mais on retrouve la place en demi-lune à l'extrémité Est de la place André-Maurois. À la même époque, il construit l'aqueduc des Grandes et des Petites arcades pour amener l'eau du Toulon



Fig. 1.

vers la ville, où coulent beaucoup de fontaines. Aujourd'hui, il ne reste qu'un tout petit vestige de ces arcades. C'est lui aussi qui a construit le magasin Les Nouvelles Galeries (aujourd'hui Monoprix), dont les baies étaient protégées par des marquises aujourd'hui disparues (fig. 1, photo extraite du dépliant « Les architectes modernes à Périgueux »). On lui doit la construction de l'abattoir et de plusieurs maisons individuelles. Ses successeurs continuent à façonner la ville de Périgueux, chacun laissant sa marque sur des bâtiments remarquables. À titre d'exemples, Élie Poncet Cruveiller ouvre la rue Saint-Front en 1858, en supprimant une soixantaine de maisons, dont l'hôtel de Saint-Aulaire (une de ses belles cheminées se trouve au Musée d'art et d'archéologie de Périgueux) ; la nouvelle prison est construite par Auguste Bouillon en 1862 avec une charpente métallique à la manière Eiffel ; on doit à Paul Abadie et à Alexandre Lambert la construction de l'église Saint-Martin ; le nom de Charles Plankaert est lié au musée-bibliothèque et, enfin, c'est à Paul Cocula que l'on doit l'hôtel des Postes dans le quartier Sainte-Ursule. Pour terminer Martine Balout entraîne un groupe d'amateurs dans une visite des anciens Bains-Douches construits rue Louis-Mie par Paul Cocula en 1912-1913, à côté de sa maison « art nouveau ».

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 3 JUIN 2015

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 92. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Robert Malaurie

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2015. *Vie des Hommes au temps de la Préhistoire*, Rennes, éd. Ouest-France (don des auteurs)

- Marty (Pierre), 2014. *J'aime. Je n'aime pas*, mise en page(s) éditions (don de l'auteur)
- Macon (Gustave), 1910. *Chantilly et le musée Condé*, Paris, librairie Renouard (don de Gérard Berton)
- Galet (Jean-Louis), 1965. *Grélety, dernier Croquant du Périgord*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac
- Avrilleau (Anne-Josette et Serge), 2014. *Saint-Astier : mille ans d'histoire*, Neuvic, éd. Les livres de l'Îlot (don Clochers d'or 2014, prix du terroir).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Alix (Régis), 2015. « Les réfugiés alsaciens en 1939/1940 à Saint-Chamassy et à Audrix », note tapuscrite (don de l'auteur)
- Renaud (Marie), 2015. « Jaurès, mort à la guerre », extrait du *Républicain lorrain*, dimanche 15 février 2015 (don de Jean-Paul Durieux)
- Martial (Pierre), 2008. « Paul Crampel (1864-1891), Belvesois d'adoption, explorateur du centre de l'Afrique », extrait de *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 113, p. 73-78, tiré à part (don de l'auteur)
- « Plaquette pour la célébration des obsèques du Dr Alain Blondin, le 4 avril 2015 »
- Académie française, MMXV. *Réception de M. Xavier Darcos*. Discours prononcés le jeudi 12 février 2015 (don de Xavier Darcos)
- Séchet (Corinne), 2013-2014. *L'abbaye de Brantôme, d'après les notes de M^{me} Séchet, guide touristique saisonnière*, livret multigraphié (don de l'auteur).

REVUE DE PRESSE

- *L'avenir du passé (histoire, patrimoine et mémoire en Bergeracois)*, n° 7, 2013 : « Le château de Baneuil » (C. Murner) ; « Le gisant de l'église de Saint-Léon-d'Issigeac » (J. Darriné) ; « Blanche Franc de Ferrière, épouse Pierre Loti » (L. Eckert) ; « Du côté de Montpeyrour » (D. Lamour) (don de M. Moulard)
- *Taillefer*, n° 37, 2015 : « Moulins et forges de la seigneurie de Montclar » (P. Belaud) ; « La population du pays de Villablard en 1365 et en 2015 » (M. Paoletti) ; « Les du Bordier de Pomport » (C. Paoletti et G. des Bourboux)
- *GRHiN*, CR n° 453, 2015 : Notes sur les mottes castrales en Verteillacois
- *Travaux d'archéologie limousine*, t. 22, 2002 : « Note sur le matériel lithique associé aux cheminements d'origine préromaine dans la région de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) » (don de l'université de Bordeaux)

- *Travaux d'archéologie limousine*, t. 25 et 31, 2005 et 2011 (don de l'université de Bordeaux)

- *Archéologie du Midi médiéval*, t. 31, 2013 : « Bibliographie régionale » (D. Baudreu)

- *Maisons paysannes de France*, n° 195, 2015 : dossier : Diversité/banalité

- *Aquitania*, t. 30, 2014 : « Les parures métalliques du Premier âge du Fer en Aquitaine : synthèse typo-chronologique régionale des fibules, bracelets et torques » (T. Constantin), avec des notes sur la grotte de La Fontanguillière (Rouffignac-de-Sigoulès) et sur le site Brouillant à Tabatterie (La Gonterie-Boulouneix).

COMMUNICATIONS

Le président donne des informations sur les diverses manifestations du mois de juin, en particulier sur la sortie de notre compagnie dans la région de Piégut le 13 juin sous la conduite de Dominique Audrerie. « La Fête de l'Histoire » aura lieu à Périgueux, du 17 au 20 juin 2015 : le 20 juin au siège de la SHAP, auront lieu deux conférences, l'une de notre président sur « Le Périgord et l'Italie au temps de la Renaissance » et l'autre de Joëlle Chevé sur « François I^{er} et les femmes ». Le 22 juin, Mélanie Lebeaux donnera une conférence à La Tour-Blanche sur « Jacquette de Montbron, une humaniste de la Renaissance ».

Gilles Delluc annonce que la réception de Brigitte Delluc comme membre correspondant de l'Académie nationale de Bordeaux a eu lieu le 22 mai. Il présente une communication sur « *le chanoine Jean Tarde et ses astres de Borbon. Avait-il découvert des petites planètes ?* » Il montre avec de nombreuses illustrations comment cet éminent ecclésiastique sarladais (1561-1636), docteur en droit civil et canonique, à côté de ses charges de chanoine et ses travaux d'érudition divers, dont la première carte du diocèse de Sarlat, se passionna pour l'astronomie et crut identifier des petites planètes proches du soleil. Pour l'intervenant, le point de départ de cette présentation est un précieux ouvrage de Jean Tarde sur ce sujet, que lui avait offert notre ancien président, Jean Secret, il y a de nombreuses décennies. En s'aidant des connaissances modernes, il présente l'état des connaissances de l'époque, en particulier celles de Galilée, et comment Jean Tarde s'est trompé malgré ses minutieuses observations effectuées depuis son manoir de La Roque-Gageac (le mémoire correspondant sera publié dans notre *Bulletin*).

Erik Egnell présente « *un Périgourdin d'honneur dans la lune* ». Il s'agit en fait de présenter Hercule Savinien de Cyrano de Bergerac. Cet homme, né dans la vallée de Chevreuse, s'appelait tout simplement « Cyrano » et il a

ajouté le nom d'une ancienne propriété de sa famille à son nom : Bergerac. « Un ancêtre de notre Cyrano aurait participé deux siècles et demi plus tôt à la reprise aux Anglais de Bergerac par Du Guesclin ». Cyrano n'a jamais mis les pieds en Périgord. Dans son livre *Le voyage aux Etats et Empires de la lune*, il imagine qu'il se rend dans la lune. Après plusieurs tentatives, il arrive au paradis terrestre où il séjourne un certain temps avant d'être expulsé vers les habitants réguliers de la lune, les hommes-quadrupèdes, aux mœurs bizarres. Cet ouvrage fut publié vers 1660, juste après la mort de Cyrano. Il vient d'être réédité aux éditions Cyrano avec un texte moderne mis au point par l'intervenant.

Gilles Delluc ajoute que Cyrano est mort à Sannois dans la région parisienne, qu'il y est enterré dans l'église et que le toponyme Bergerac récupéré par Cyrano avait été donné à un fief des Yvelines à la suite de la reprise de Bergerac par le duc d'Anjou en 1377, sans aucune relation avec la famille de Cyrano (*BSHAP*, 2003, p. 603-622).

Francis Bernier et Catherine Larchey présentent une communication sur *Histoire et tourisme : l'exemple de Catherine de Médicis en Périgord*. Dans la troisième livraison du bulletin de l'année dernière (*BSHAP*, 2014, p. 323-324), notre président Gérard Fayolle rappelait l'importance de l'histoire dans les enjeux touristiques du Périgord. Catherine Larchey, présidente de l'association « Mémoires de l'art » à Bergerac, avait adhéré en 2010 au projet de reconstituer la visite de Catherine de Médicis à Bergerac le 8 août 1565. Depuis lors, une manifestation a eu lieu tous les ans pour l'anniversaire de cet évènement et M. Bernier a rendu compte régulièrement du contexte ancien et nouveau dans lequel a été mis en place cette reconstitution au sein de la cité. En 2015, Bergerac va en fêter le 450^e anniversaire dans le contexte d'un renouveau touristique initié par l'ouverture du port à l'animation estivale. La participation des habitants à un évènement qui les valorise ajoute une dimension sociale à cette manifestation qui compense la faiblesse des ressources financières. La communication est illustrée par la projection de 2 DVD. Le premier évoque l'évènement historique lui-même avec cartes, musiques et chants de l'époque, puis les lieux actuels concernés dans le vieux Bergerac. Le deuxième DVD évoque la manifestation de 2014 avec les témoignages des bénévoles. Grâce à ces derniers, Bergerac va revivre cette année encore une des riches heures de son histoire. Anne-Marie Cocula évoquera « Catherine de Médicis, les femmes galantes et les grands Capitaines » au cloître des Récollets le 10 juillet et interviendra au château de Longa, dans la chapelle, le 12 juillet 2015 (d'après le résumé des intervenants).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 1^{er} JUILLET 2015

Président : Dominique Audrerie, vice-président.

Présents : 80. Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Brugière (Hippolyte), avec une préface d'Arsène Duret et un avant-propos de Claude Lacombe, 2015. *Le canton de Terrasson à la fin du XIX^e siècle. D'après le manuscrit « L'ancien et le nouveau Périgord »*, hors-série n° 8 de *Art et histoire en Périgord Noir*, nombreuses illustrations (don de l'éditeur)

- Pageot (Pierre), 2011. *La santé des Limousins et des Périgourdiens au XIX^e siècle. Malades, maladies, soignants*, Paris, éd. L'Harmattan (coll. « Acteurs de la Science »)

- Dugros (Jean-Claude), Lesfargues (Bernard), 2015. *Chant de la vielle. Prose et poésie occitanes en Bergeracois*, Gardonne, éd. Fédérop (édition bilingue occitan-français) (don de B. Lesfargues)

- Lévêque (Joan-Lois), 2015 (seconde édition actualisée et augmentée). *Périgord, terre occitane*. Périgord, terra occitana, Périgueux, éd. Novelum - IEO (don de l'éditeur)

- Pageot (Pierre), 2015. *Enfants sans parents. Les enfants trouvés en Limousin - Périgord*, Paris, éd. L'Harmattan

- Correa (José), 2014. *Augiéras 68 et autres nouvelles des étoiles*, éd. Akibooks (don de l'Institut Eugène Le Roy)

- Gontier de Biran (Guillaume), Lespine (abbé Pierre), 2015 (texte établi et annoté par Michel Combet). *Voyage sur les bords du Rhin fait en 1792*, Saint-Quentin-de-Baron, Les éditions de l'Entre-deux-Mers (don de l'éditeur et de M. Combet)

- Feyel (Gilles), 2015. *La Presse dunoise au XIX^e siècle*, Actes du colloque pour le 150^e anniversaire de la Société dunoise le 17 mai 2014, avec des notices biographiques de Didier Caffot, Société dunoise.

REVUE DE PRESSE

- *Le Festin*, n° 94, 2015 : « Milandes. Ici veille Joséphine Baker » (S. Sanchez)

- *Hautefort, notre Patrimoine*, n° 42, 2015 : « Février 1944 : tragédie au Pont Lasveyras » (E. Collin)

- *Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne*, n° 17, 2015 : « Émigration »
- *Subterranea*, n° 171-172, 2014 : « Inventaire des gravures anciennes dans les grottes aménagées, cluzeaux et souterrains du Périgord » (S. Avrilleau)
- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 113, 2015 : « Une affaire criminelle à Thenon au XVIII^e siècle » (G. Ravon) ; « La grande guerre de Marcel Cellier, instituteur (2^e partie) » (M. Biret) ; « Oncle et neveu à la mode du Périgord » (G. Ravon)
- *ARAH La Force*, n° 49, 2015 : « Marins et soldats périgordins de la guerre d'indépendance des États-Unis 1775-1783 » (M. Souloumiac)
- *GRHIN*, CR n° 454, 2015 : « Archéologie du paysage : l'exemple des mottes castrales en Verteillacois » (V. Marabout) ; « Copie d'une lettre inédite d'Eugène Le Roy à Antonin Debidour » (M.-T. Mousnier)
- *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 141, 2015 : « Le préhistorien André Glory. Le chercheur de Lascaux » (B. et G. Delluc) ; « Le prieuré d'Archignac » (J.-J. Deviers) ; « Les moulins de la Nauze et leur reconversion en pays de Belvès » (A. Teilhaud) ; « Louis Dartige du Fournet, un amiral entre Saint-Chamassy et l'Arménie » (M. Peylivanian).

COMMUNICATIONS

Le président annonce les principales manifestations de ce début d'été et dispose sur le bureau les différentes annonces à la disposition des personnes intéressées. Les 4 et 5 juillet la félibrée aura lieu à La Douze. Les Estivales de Saint-Front à Périgueux offriront pendant tout l'été des concerts par Christian Mouyen et ses élèves, des commentaires de vitraux et des retables par le père Madiès, des conférences du père J.-M. Nicolas sur « Pourquoi une cathédrale byzantine à Périgueux ? », des visites de la grotte et des cryptes. Outre de nombreuses animations dans Bergerac les 10 et 11 juillet, le 450^e anniversaire de la visite de Catherine de Médicis sera commémoré, le 10 juillet, au château de Longa, par deux conférences : « Timoléon de Cossé Brissac, mort au siège de Mussidan en 1569 » par MM. Reubrecht et Chavatte et « La portée du discours sur *La servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie » par M^{me} A.-M. Cocula. Le 22^e colloque des Amis de Cadouin, sous la présidence de G. Fayolle, aura lieu le 22 août pour célébrer le 900^e anniversaire de la fondation de l'abbaye, avec les conférences le matin au foyer municipal (par le père J.-M. Nicolas, G. Fayolle, M. Lebeaux, J. Colonna, G. Delluc), un repas sous la halle et une visite particulière de l'abbaye l'après-midi.

Le président adresse ses félicitations à Jean-Paul Seloudre pour sa thèse soutenue à Bordeaux Montaigne le 10 juin 2015, sur « *Faire monde avec le patrimoine. Approche sémiotique de l'expérience patrimoniale des publicités touristiques des territoires* », récompensée par les félicitations du jury.

Gilles Delluc présente un ancien préfet de la Dordogne de 1831 à 1843 : il s'agit d'**Auguste Romieu, homme de lettres, haut fonctionnaire et plaisantin** (Paris, 1800 - Nyons, 1855). Conservateur des Antiquités du Morbihan, on le surnommait *Caius Tumulus*. On a beaucoup ri de son décret réglementant la chasse aux hannetons lorsqu'il était sous-préfet de Quimperlé. Nommé préfet de la Dordogne le 14 juillet 1831, on lui doit, entre autres, le Musée de Périgueux, destiné à l'origine à abriter les antiquités gallo-romaines de W. de Taillefer, l'achat du cloître de Cadouin en 1839, l'enquête de Cyprien Brard, des routes, l'École normale et le port de Périgueux, le canal de Lalinde, des écoles. Il est remplacé le 9 juillet 1843. Nommé Maître des requêtes au Conseil d'État en 1842, il est révoqué en 1848. Pour se venger, il écrit des pamphlets antirépublicains vengeurs qui font scandale et fait campagne pour Louis Napoléon. C'est ainsi qu'il deviendra directeur des Beaux-Arts de Napoléon III et que cet esprit, naguère libre, écrira *L'Ère des Césars*. Ses facéties de jeunesse, racontées par Alexandre Dumas père dans ses *Mémoires*, dresse le portrait d'un personnage hors du commun. En duo avec Brigitte Delluc, l'intervenant en lit quelques-unes, dont certaines concernent Périgueux : « Sur la place Hoche, rentrant un soir chez lui après un dîner en ville, Romieu aperçut des gamins qui s'efforçaient en vain d'abattre le réverbère d'honneur allumé devant la Préfecture. M. Le Préfet, écœuré par cette *maladresse départementale*, défait son gant, ramasse une pierre au hasard, fait voler le luminaire en éclats et conclut : Voilà comment cela se pratique, messieurs. Ah ! La jeunesse est bien dégénérée ». À son départ de Périgueux, Paris, qui s'était ennuyé sans Romieu, fit à son retour ce distique : « Lorsque Romieu revint du Monomatopa / Paris ne dînait plus et Paris redîna » (résumé revu par l'intervenant).

Sophie Miquel présente *l'herbier d'Isidore Maranne (1880-1944), pharmacien à Périgueux*. « Originaire du Cantal, fils d'un couple d'instituteur, Isidore Maranne étudie la pharmacie à Paris. Il se passionne pour la botanique, adhère à la Société botanique de France et à l'Académie de géographie botanique dont il suivra les sessions de terrain dès 1903. Il y rencontre les grands botanistes de l'époque, dont l'abbé Coste, et publie des notes sur la flore du Cantal. Une fois pharmacien, il se marie, s'installe à Allanche, divorce en 1917, et vient s'établir à Périgueux. Là, dans son officine, il invente des médicaments, organise des expositions mensuelles d'histoire naturelle et constitue une collection d'histoire naturelle, avec oiseaux, mammifères et un immense herbier d'environ 6 000 planches par récolte, échange, achat. Il rédige alors des articles de vulgarisation scientifique sur animaux et plantes. À son décès, la ville de Périgueux achète cette collection pour le musée de la ville (MAAP) où il est toujours conservé, en attente d'étude par des botanistes » (résumé de l'intervenante ; un article est en cours de rédaction pour le *Bulletin*). L'intervenante illustre son propos en montrant des étiquettes de médicaments et des listes de spécialités Maranne.

L'intervenante répond à de nombreuses questions. Il n'y pas d'index, mais les boîtes sont numérotées et classées par familles de plantes. Dans le parc du château Magne à Trélassac, il y a des arbres qui donnent des fruits évoquant des petits kakis. Ce sont des Plaqueminiers de Virginie (*Diospyros virginiana*), ils ont des graines viables et se multiplient le long de la rivière.

Gabriel Duverneuil présente *l'enclave angoumoise de La Tour Blanche en Périgord pendant la guerre de Cent Ans*. « La Tour Blanche au début de la guerre de Cent Ans est une enclave de l'Angoumois en Périgord et c'est la forteresse la plus méridionale du comté d'Angoulême. Les La Tour sont les coseigneurs de la châtellenie depuis son origine, avec des liens vassaliques très complexes, en Angoumois, Limousin et Périgord. Depuis 1308, l'Angoumois est dans le domaine royal, et donné par Philippe le Bel en apanage à Philippe d'Evreux puis à sa veuve Jeanne de Navarre. La première période de la guerre (de 1337 à 1361) est marquée par les chevauchées du comte de Derby et celle du Prince Noir. Elle se termine par la défaite de Jean Le Bon à Poitiers et le traité de Brétigny. Tous les documents de cette période montrent une grande proximité de Pierre de La Tour avec Jean, d'abord duc de Normandie puis roi de France, qui va récompenser cette fidélité à de multiples occasions. En 1347, La Tour Blanche est occupée pour la première fois par les Anglais pendant quelques mois. En 1349, Jeanne de Navarre meurt et le comté d'Angoulême passe sous administration royale directe. Un document comptable précieux donne des renseignements précis sur les revenus royaux tirés de la prévôté de La Tour Blanche et sur une rente à vie accordée par Jean Le Bon à Pierre de La Tour. Le 23 mars 1359, survient un évènement qui va changer la destinée de la châtellenie de La Tour Blanche : Pierre de La Tour meurt sans héritier mâle et lègue par testament la châtellenie à Archambault de Bourdeille. La destinée de La Tour Blanche est désormais liée à celle de Bourdeille. Par le traité de Brétigny, en 1360, Angoumois et Périgord passent sous domination anglaise. En 1369, une coalition de féodaux du Sud-Ouest, comprenant le comte du Périgord, se soulève contre le roi d'Angleterre au prétexte d'un nouvel impôt levé par le Prince Noir. Celui-ci réagit immédiatement en faisant assiéger Bourdeille, qui capitule au bout de 11 mois. La Tour Blanche est aux mains des Anglais. Après la reconquête du Poitou et d'une partie de l'Angoumois, l'année 1376 va être celle de la reconquête de tout le Périgord. Après son entrée à Périgueux fin février, Du Guesclin prend La Tour Blanche entre les 2 et 9 mars. Grâce à Jean Roux et ses transcriptions des comptes de la ville de Périgueux, nous connaissons dans les plus petits détails tout ce que la ville a fait pour donner les moyens au Connétable d'obtenir la capitulation de la garnison anglaise de La Tour Blanche. Fin 1376, un fouage est levé sur La Tour Blanche sur 15 feux (60 à 75 personnes) et en 1378 un autre document comptable indique que « La Tour Blanche est louée pour une somme infime », c'est dire si le village est dépeuplé. Pendant les vingt années suivantes de guerre

civile entre les comtes du Périgord et les fidèles du roi de France, les sources documentaires sont très rares. Par contre, nous en savons plus sur les quarante premières années du XV^e siècle, la période la plus sombre, pendant laquelle se déroule ce qui fût appelé « la guerre des châteaux » avec des capitaines des garnisons qui pratiquent rançonnages, trêves payantes, enlèvements. La Tour Blanche change de mains cinq fois entre 1414 et 1444, dernière année de la guerre quand Grand de Tinteillac reprend le contrôle du château pour le roi de France Charles VII. Cette guerre marque le paysage jusqu'à nos jours. L'intervenant donne à voir quelques exemples de ces modifications visibles sur les châteaux de La Tour Blanche, Jovelle, le fort de la Calonie et les églises de Saint-Just, Léguillac-de-Cercles. Les grands gagnants sont les Bourdeille, qui, à la fin du XV^e siècle, sont au faite de leur puissance. Les membres de l'administration royale et seigneuriale vont, grâce à leur savoir, comme les Bertaud à La Tour Blanche « tirer leur épingle du jeu », ainsi que quelques rares membres de la petite noblesse comme les Grand à Tinteillac. Les grands perdants sont bien sûr les paysans. Cependant, ceux qui survivent sont dans un meilleur rapport de force face aux seigneurs et obtiennent une réduction des exigences de ces derniers. Les autres grands perdants sont les membres de la petite noblesse qui ont fourni le gros des troupes de l'armée royale et ont été décimés et paupérisés par le coût de la vie militaire. La Tour Blanche sort exsangue de ce conflit et il faut attendre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, c'est-à-dire la Renaissance, pour qu'elle retrouve l'activité qu'elle avait au début du XIV^e siècle » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 10 août 2015. Ont été élus :

- M^{me} Chabanne Madeleine, 16, rue Marcel-Proust, 24120 Terrasson-Lavilledieu (réintégration) ;
- M. et M^{me} Davies Barney et Sue, Le Forestier, 24300 Teyjat, présentés par M. Dominique Audrerie et M. Gérard Fayolle ;
- M^{me} Landon Nathalie, 43, rue Fournier-Lacharmie, 24000 Périgueux, présentée par M. Jérôme Guimbaud et M^{me} Marie-Pierre Mazeau-Janot ;
- M^{me} Larchey Catherine, 14, rue Saint-Esprit, 24100 Bergerac, présentée par M. Francis Bernier et M^{me} Brigitte Delluc ;
- M. et M^{me} Plas Éric et Danièle, Vézignol, 24600 Ribérac, présentés par M. Pierre Besse et M. Jean-Claude Fallacher ;
- M. Point Olivier, Rodhettestien 27, 4314 Sandnes, Norvège, présenté par M. Gontran des Bourboux et M. René Costedoat ;
- M. Seloudre Jean-Paul, 37, rue des Écoles, 24750 Trélissac, présenté par M. Dominique Audrerie et M. Gérard Fayolle.

ÉDITORIAL

Racines romanes

Des manifestations nombreuses ont entouré en cette fin d'été 2015 la commémoration du 900^e anniversaire de l'abbaye de Cadouin.

On sait combien nos collègues Brigitte et Gilles Delluc sont attentifs à la très riche histoire de ce village, histoire qu'ils ont étudiée depuis le lointain Moyen Âge jusqu'à nos jours. Le colloque qu'ils organisent chaque année depuis 22 ans, dans le cadre des Amis de Cadouin et auquel assistent nombre de nos collègues, apporte régulièrement de nouvelles informations sur l'abbaye, sur l'art roman et sur la vie religieuse en Périgord.

Cette commémoration nous rappelle celle de la fondation de Saint-Astier, en 2013, à laquelle nous avons consacré un de nos bulletins.

Et nombreux sont nos collègues qui nous fournissent des communications sur les églises romanes, les abbayes et la vie aux XII^e et XIII^e siècles.

Ces manifestations et ces recherches nous démontrent le rôle considérable dans notre histoire de cette civilisation du Moyen Âge. Elle nous a légué un ensemble exceptionnel de monuments, et notamment d'églises rurales qui embellissent nos paysages et affirment l'identité de nos villages. Nous n'oublions pas, bien sûr, les grands édifices, cathédrales et abbayes, mais aussi l'impressionnante collection de châteaux qui ornent nos collines et qui s'édifient alors.

Si l'on ajoute à cet inventaire somptueux les manuscrits, les sculptures, la poésie occitane, nous pouvons parler de racines romanes du Périgord.

Racines qui les définissent encore aujourd'hui et qui fournissent à nos chercheurs une matière inépuisable.

Gérard Fayolle

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

4^e trimestre 2015

7 octobre 2015

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Autopsie d'une caverne*
2. Anne-Sylvie Moretti : *Entre mémoire et histoire : une enquête sur le quartier de Vésone au XX^e siècle*
3. Jean-Pierre Bétoin : *Ribérac pendant la Grande Guerre*

4 novembre 2015

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Les mammouths dans l'art pariétal*
2. Serge Avrilleau : *Cluzeaux et souterrains de l'arrondissement de Périgueux*
3. Stéphane Courtois : *Présentation de l'ouvrage Le Périgord d'une guerre mondiale à l'autre*

2 décembre 2015

1. Michel Massénat : *Monsieur le Président Sylvain Floirat*
2. Gilles et Brigitte Delluc : *Louis Delluc, homme de lettres, cinéaste et malade*
3. Pierre Martial : *Paul Crampel, Belvésois d'adoption, explorateur du centre de l'Afrique*

Le Périgord et l'Italie au temps de la Renaissance

par Gérard FAYOLLE

Du 17 au 20 juin, a eu lieu à Périgueux une « Fête de l'histoire », organisée par le service Ville d'Art et d'histoire et célébrant les 30 ans de ce label. Cette fête, placée sous le signe du 500^e anniversaire de l'avènement de François I^{er}, et donc de la Renaissance, fit la part belle à l'Italie en choisissant comme invitées d'honneur les villes de Bologne et de Parme. La SHAP fut impliquée dans cette ambitieuse manifestation, la première du genre en France, en accueillant des conférenciers dans notre salle de réunions. Nous publions la conférence de clôture qui concernait « Le Périgord et l'Italie au temps de la Renaissance ».

Si nous voulons nous livrer à un survol de cette vaste question, nous pouvons prendre des repères pour deviner les contours de ce Périgord des débuts du XVI^e siècle. Choisissons les événements marquants, du moins les plus marquants pour les populations et pour l'avenir : notons en 1498 les débuts de l'imprimerie à Périgueux mais aussi, en 1522 une série d'épidémies de peste qui se prolonge jusqu'en 1528. Entre ces deux dates, l'avènement de François I^{er} en 1515 reste, pour nous, emblématique d'un monde nouveau. Mais on imagine bien que les changements ne modifient que lentement le visage du Périgord.

Prenons encore quelques repères comme les dates de naissance des écrivains et des penseurs qui témoignent de l'influence de l'Italie. Étienne de La Boétie naît à Sarlat quinze ans après l'avènement de François I^{er}, en 1530. Le grand Montaigne naît trois ans plus tard dans le château familial et l'homme de guerre et écrivain Pierre de Bourdeille sans doute vers 1540. Autre amoureux de l'Italie, Jean Tarde, futur chanoine de Sarlat, voit le jour en 1561.

Nous pouvons donc déjà retenir deux évidences : nos illustres compatriotes, dont nous allons parler, qui se sont, de diverses façons, intéressés à l'Italie, subissent cette influence dans des contextes difficiles : épidémies de peste, nous l'avons dit, mais aussi, au cours de leur vie, guerres civiles religieuses et révoltes paysannes. N'oublions pas ce contexte, même si nous saluons, au passage, l'apparition d'une nouvelle façon de vivre. C'est cet aspect d'un nouveau Périgord qui nous intéresse aujourd'hui plus que celui des guerres fratricides et de leurs séquelles. Ce nouveau Périgord ne concerne pas, loin de là, toute la population, mais les élites, ceux qui lisent et qui voyagent, et encore, certainement pas la totalité de cette classe privilégiée. Elle sera en effet, rappelons-le, sollicitée par de graves problèmes et nous pouvons très bien imaginer qu'il n'existe pas un attrait unanime et général pour la modernité et la nouveauté, c'est-à-dire pour l'Italie, c'est-à-dire pour une certaine liberté de penser.



Fig. 1. Hervé Fayard, portrait extrait de son ouvrage (1548).

Ces précautions prises, et en dépit de ces remarques, on peut s'étonner, quand même, de la réceptivité de notre province au monde nouveau. Ainsi en est-il d'une vie intellectuelle qui existe grâce à la bonne qualité des collègues des villes et grâce bien sûr, à l'imprimerie. Là encore quelques simples repères témoignent de cette vie intellectuelle et du rôle de l'Italie : l'historien Laurent Bolard¹ cite quelques publications significatives. En 1548, Hervé Fayard, médecin à Périgueux, a traduit le *Traité des simples* de Gallien (fig. 1). En 1604, un chanoine de Saint-Front, François Arnault de La Borie a traduit *L'histoire des Indes* de l'Italien Maffei. En 1562, le Sarladais Jean Du Peyrat a traduit *La Galatée* de Giovanni della Casa. Ces publications sont révélatrices des préoccupations intellectuelles d'une partie des élites, bourgeois, médecins ou hommes d'Église.

Choisissons un autre marqueur, bien plus visible, de l'influence de l'Italie, via peut-être les châteaux de la Loire. C'est l'architecture, marqueur qui arrive jusqu'à nous

1. BOLARD, 1996.

et sur lequel il n'est pas nécessaire de s'étendre. Regardons autour de nous, le quartier de Périgueux qui remplace peu à peu les ruelles et les maisons délabrées du Puy-Saint-Front, comme celles du centre de Bergerac et de Sarlat. À la multiplication des beaux hôtels dans les villes, correspond une floraison de châteaux. On a compté plus de trois cents châteaux partiellement ou intégralement Renaissance. Ce chiffre prouve l'attention que la noblesse ancienne comme celle des Bourdeille ou nouvelle comme celle des Eyquem apporte à la modernité. Il est révélateur des moyens qu'elle peut parfois consacrer à une nouvelle façon de vivre (nous verrons de même qu'elle peut consacrer de gros moyens à de très coûteux voyages en Italie). Citons simplement quelques-uns de ces monuments emblématiques d'un monde nouveau : Puyguilhem, bâti par les La Marthonie ; Les Milandes par la famille de Caumont ; Lanquais (fig. 2), par une branche de La Tour d'Auvergne ou encore Biron (fig. 3) aménagé par les Gontaut, comme son voisin de Banès.



Fig. 2. Le château de Lanquais, dessin de Léo Drouyn, 3 octobre 1845
(coll. SHAP, fonds Léo Drouyn, 40-3).

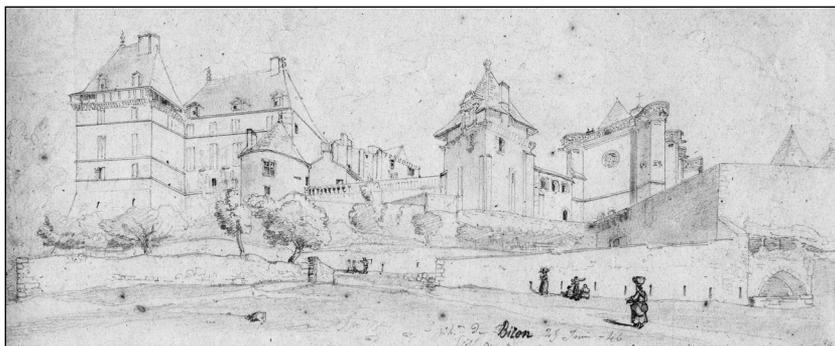


Fig. 3. Le château de Biron, dessin de Léo Drouyn, 25 juin 1846
(coll. SHAP, fonds Léo Drouyn, 13-3).

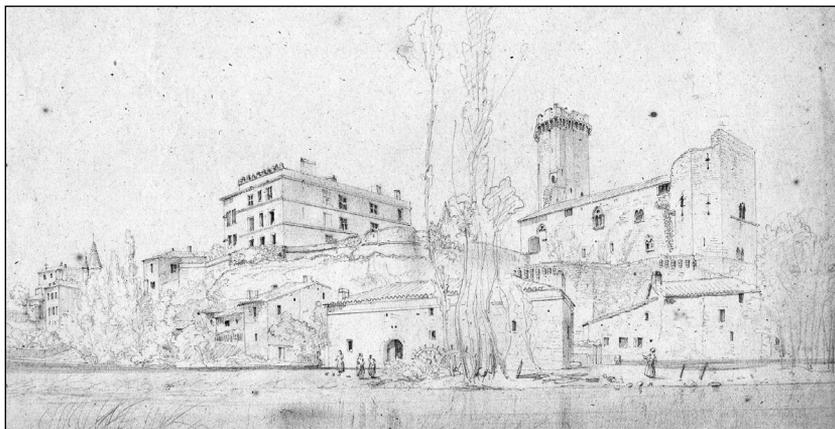


Fig. 4. Le château de Bourdeilles, dessin de Léo Drouyn, 13 août 1846 (coll. SHAP, fonds Léo Drouyn, 14-0).

Nous ne pouvons citer les trois cents et quelques autres mais nous saluerons au passage l'acharnement de Pierre de Bourdeille pour construire Richemont tandis que le Bourdeilles féodal se double d'un château Renaissance (fig. 4).

Le décor étant ainsi dressé, nous allons survoler une longue période tout en identifiant quelques personnalités. Si elle commence vraiment quelques années après Marignan, elle s'étend sur un siècle. Nous allons donc, en évoquant la vie de ces témoins de qualité, apprécier le rôle de l'Italie sur une période qui va de la Renaissance jusqu'à l'âge baroque et aux débuts de l'âge classique.

I. Brantôme et le rêve de conquêtes

Sans respecter les règles qui donnent la préséance au plus ancien, commençons par suivre le parcours de Pierre de Bourdeille (fig. 5), dit Brantôme, presque contemporain de Montaigne. C'est le fils d'un grand du Périgord. Son parcours commence au collège à Paris au temps où Ronsard publie ses odes. Très jeune, il est présenté à la cour. Et très jeune aussi, en 1558, il reçoit en commende l'abbaye de Brantôme. Le voilà pourvu, non d'une charge ecclésiastique, mais de bons revenus. Il peut partir à la conquête du monde. C'est ce qu'il fait et en cette même année 1558, il part pour l'Italie. Avant de retenir ce qu'a apporté ce voyage qui se termine en 1560, notons qu'il reviendra dans la péninsule en 1566, au retour de Malte. Mais ce voyageur verra aussi l'Écosse avec Marie Stuart, l'Espagne et le Portugal et il reviendra en Angleterre avant la fin de sa carrière, carrière qui l'aura conduit sur de nombreux champs de bataille en France et même en Périgord. On sait que disgracié, puis victime d'un accident de cheval, notre compatriote va se consacrer à la construction

du château de Saint-Crépin-de-Richemont, de style Renaissance évidemment et surtout, comme on dit, se consacrer à l'écriture nous contant la vie des grands capitaines et des belles dames qualifiées de « galantes ».

Mais revenons à l'Italie. Il y part sur les traces de sa famille, son père et ses oncles car il est devenu une tradition d'aller y faire la guerre. Brantôme, si l'on ose dire, n'aura pas cette chance car au moment de son départ la paix est signée au Cateau-Cambrésis. Il déplore la perte de nos conquêtes. Car c'est une façon d'aimer l'Italie que de vouloir la conquérir par les armes ! N'ayant plus de combats à mener, notre jeune voyageur erre à l'aventure. Écoutons ce que dit de ce voyage sa biographe, notre collègue Anne-Marie Cocula :



Fig. 5. Brantôme (coll. SHAP, fonds Saint-Martin, BA 39).

« En Italie, il suit ses goûts et sa fantaisie, sans itinéraire précis, sans calendrier fixé à l'avance. Il ne s'attarde longuement qu'à Rome et Naples... Car l'Italie de ce temps concentre tous les héritages et toutes les nouveautés. Depuis les vestiges de l'Antiquité jusqu'à l'incomparable éclat de la Renaissance avec ses villes phares, Rome, Florence, Venise et Ferrare, avec ses princes mécènes, ses artistes réputés dans l'Europe entière, ses papes fastueux, ses banquiers tout-puissants et ses jeux politiques où s'affrontent les deux grands de ce temps, la France et l'Espagne² ».

Même si le voyage n'a pas duré très longtemps, nous pouvons penser que le futur écrivain en tirera, le moment venu, tout son profit. Même s'il n'a pas été consacré à l'étude, il a certainement permis à Brantôme de s'initier à la diplomatie puisqu'il a eu la chance d'assister, à la fin de l'année 1559, au très long conclave qui suit le décès du pape Paul IV et qui aboutit à l'élection de Pie IV. La rencontre des princes de l'Église doit ravir ce catholique fort peu préoccupé par les questions de doctrine et par le grand débat du protestantisme. Il est plutôt curieux, tout au long du voyage, de rencontres avec les témoins et les survivants des grandes batailles dont la péninsule a été le théâtre. Sans parler d'autres rencontres, également intéressantes, avec des dames qui inspireront plus tard l'écrivain. Mais c'est l'histoire qui le passionne et il fait provision de faits d'armes, d'intrigues, de conflits de pouvoir qui alimenteront ses œuvres futures, qu'il écrira quand il sera condamné à séjourner en Périgord après son accident. Écoutons encore sa biographe, Anne-Marie Cocula :

2. COCULA, 1986.

« Par-dessus tout, il aime l'histoire, toute l'histoire, avec des âges et des pays de prédilection qui sont ceux de ses contemporains. Le modèle de l'Antiquité est toujours là pour les inciter à chercher dans le passé la confirmation du présent et l'annonce du futur. L'histoire n'est pour eux que recommencement... Brantôme est fidèle à cette conception. L'histoire qui l'attire a pour terres d'élection l'Italie, la France et l'Espagne. Le reste du monde lui est presque étranger...³ »

C'est en lisant ses œuvres écrites bien après son voyage que nous pouvons évaluer l'importance qu'il a dû revêtir, lorsqu'il parcourait l'Italie à dix-neuf ans. Il y a retrouvé les souvenirs de l'Antiquité, qui lui serviront de modèles pour écrire la vie des hommes illustres, ou le souvenir de Pétrarque qui va influencer l'auteur de poèmes. Et c'est aussi l'exemple des maîtres italiens qui lui donnera sans doute cette liberté de ton dont il va largement user pour parler des vies de dames galantes. On doit aussi retenir forcément, l'influence de l'Italie chez le Brantôme architecte qui consacre tout une partie de sa vie à construire un château au goût de son époque.

II. Tarde et Galilée

Dans un domaine tout différent, nous pouvons évoquer un contemporain de Brantôme, le chanoine Jean Tarde. Les préoccupations, les carrières, les activités de ces deux personnalités sont à l'opposé. Toutes deux sont attirées par l'Italie. Mais Jean Tarde, nous allons le voir, en ramènera une expérience, ou plutôt des expériences, bien différentes de celles de son compatriote.

Plus jeune de presque trente ans, le Sarladais Tarde, né à La Roque-Gageac (fig. 6), est, certes, de bonne famille, mais beaucoup moins puissante que celle de Brantôme. Ses ambitions sont aussi tout autres et il va se consacrer à une carrière religieuse. Ses études, faites sans doute dans des villes du midi de Cahors à Nîmes, lui permettront d'obtenir les grades de docteur en droit canon et de docteur en droit civil. Gabriel Tarde⁴, membre de notre Société historique et archéologique du Périgord, écrivait dans la biographie qu'il lui a consacrée en 1887, que le jeune étudiant fut forcément affecté par le spectacle des guerres civiles, le siège de Sarlat, les passages de troupes avec leurs cortèges habituels d'épidémies et de famines. En tout cas, le futur prêtre, en dépit de la vigueur des affrontements religieux, ne semble pas s'interroger sur sa vocation et sur le bien-fondé du catholicisme (pas plus que Brantôme d'ailleurs), fidèle aux décrets du Concile de Trente.

Si l'ecclésiastique Tarde est attiré par l'Italie, c'est certainement pour faire le voyage auprès du Saint Siècle. Mais nous allons voir aussi qu'il

3. COCULA, 1986.

4. TARDE, 1981.

profite, en quelque sorte, du voyage officiel qu'il va accomplir pour s'intéresser au formidable essor scientifique de la péninsule. Car, outre la curiosité, bien naturelle, dont avait fait preuve l'étudiant pour la théologie, nous savons qu'en Provence, il étudiait, en véritable précurseur, l'archéologie et que les vestiges romains de Nîmes et le pont du Gard lui ont offert matière à enquêtes, fouilles et recherches diverses.

L'objet de sa mission à Rome en 1593 nous est inconnu. Mais, à l'époque, Tarde est déjà une personnalité dans le monde religieux du Périgord. Il est chanoine de Monpazier et vicaire général de l'évêque de Sarlat, Louis de Salignac. Ce voyage dura près de six mois dont quatre passés à Rome. Et son biographe nous indique que lors de cette visite, qui en précède une seconde qui aura lieu en 1614, « il se montre surtout sensible aux chefs-d'œuvre et aux belles ruines du passé... il s'intéresse, en archéologue, à tout ce qu'il voit ». Le voyageur, à Florence, se passionne pour les jardins du Pratolino et, à Rome, « il passe son temps avec le grand antiquaire Fulvio Ursino ».

Si nous sommes peu renseignés sur cette première découverte de l'Italie, nous devinons quand-même que le chanoine, s'il est un homme d'Église, apparaît aussi comme un homme de la Renaissance. D'ailleurs, vingt ans après, il saisira à nouveau l'occasion de repartir pour l'Italie, accompagnant le nouvel évêque de Sarlat (qui s'appelle aussi Louis de Salignac), appelé dans la ville éternelle pour affaires de conflits entre des moines sarladais. Il faut aussi savoir que durant ces vingt années, notre chanoine s'est activé dans divers domaines. On connaît sa célèbre inspection du diocèse de Sarlat en 1594, dès son retour de Rome. Visite et enquête qui constituent une épreuve car il parcourt un pays à nouveau ravagé par la révolte des Croquants qui ajoute ses ruines, ses massacres aux dégâts des guerres religieuses. Mais cette visite nous laissera un inestimable document sur le Sarladais. Bien entendu, au cours de toutes ces années, Tarde, outre ses fonctions religieuses, approfondit ses connaissances. Il écrit et trace des cartes. Car cet archéologue, cet historien, ce géographe, est aussi un astronome. Il s'agit bien de cet homme moderne emblématique de cette époque, qui va donc rapporter de merveilleuses connaissances lors de son second séjour au-delà des Alpes.

Quand il part, il a lu à Bordeaux les œuvres de Galilée. On devine qu'une visite au savant prestigieux est pour lui la principale étape. Écoutons son propre compte-rendu :

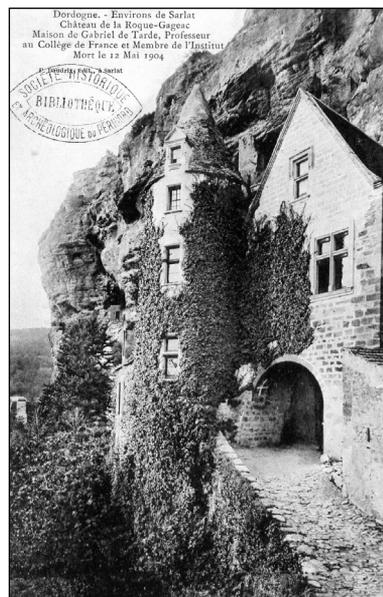


Fig. 6. Le manoir de Tarde à La Roque-Gageac, carte postale du début du XX^e siècle (coll. SHAP).

« Le mardi 11, jour de saint-martin sommes arrivés à Florence. Le mercredi au matin je vis le seigneur Galiléus Galiléi, philosophe et astrologue très fameux, lequel je trouvai dans sa maison et dans son lit à cause de quelque indisposition. Je lui représentai que sa réputation avait passé les Alpes, traversé la France et était parvenue jusqu'à la mer océane... »

Mais s'engage aussitôt une longue conversation scientifique. Écoutons encore le Sarladais :

« Le jeudi matin, Monsieur de Sarlat est allé voir le seigneur Galiléi, où je l'ai accompagné. Pendant cette visite et conférence a été discours de plusieurs observations et remarques faites au ciel par le moyen du télescope [...] Le samedi matin, j'ai encore vu le seigneur Galiléi et, en prenant congé de lui, il m'a promis de m'écrire à Rome [...] et de plus m'a promis de m'envoyer le cristal d'un bon télescope ».

Cette rencontre, qui sera suivie d'échanges de courriers et même, peut-être, de l'envoi d'un télescope en Périgord va conduire le chanoine Tarde à poursuivre ses études sur l'existence et le mouvement des planètes, le rôle de la boussole, etc., travaux dont il rendra compte dans divers ouvrages, jusqu'à sa mort en 1636. Il faut souligner le rôle décisif du voyage en Italie dans les recherches du Sarladais et, comme l'écrit son biographe :

« Il convient de louer en lui [...] l'esprit scientifique, la fermeté et l'indépendance vraiment remarquable du jugement. Gassendi, qui mourut en 1655, n'a jamais osé se prononcer pour le mouvement de la terre, ni avouer son admiration pour Galilée. Ce n'était donc pas une médiocre hardiesse, pour un chanoine professeur en théologie, en 1620, cinq ans après l'admonestation inquisitoriale infligée au grand Florentin, que de prendre ouvertement parti pour Copernic, cet autre chanoine dont le livre avait été blâmé et d'exprimer pour Galilée, de l'enthousiasme⁵ ».

Avant de quitter le chanoine Tarde, écoutons-le nous présenter sa vision des formidables progrès de cette époque :

« Comme au siècle dernier, l'industrie des pilotes et le courage des mariniers a fait que l'on a traversé les plus grands gouffres de la mer et qu'on a découvert un grand nombre de provinces et de royaumes [...] ainsi, au commencement de ce siècle, le télescope nous a ouvert les cieux, nous a fait voir les cabinets célestes les plus retirés et les plus secrets, a découvert plusieurs cieux et plusieurs astres qui n'avaient été vus auparavant [...] le tout afin que la sagesse de Dieu se manifeste de plus en plus et que d'un ton plus haut nous chantions les divines louanges⁶ ».

5. TARDE, 1981.

6. TARDE, 1981.

III. La Boétie et le rêve d'Italie

Paradoxalement, la troisième personnalité que nous allons rencontrer n'a pas mis les pieds en Italie. Il est vrai que Étienne de la Boétie, cet autre Sarladais, est mort bien jeune. De maladie, au grand désespoir de son ami Montaigne. Sans doute n'aurait-il pas, lui non plus, résisté à la tentation du voyage. Son enfance, son éducation, ses préoccupations, les brillants débuts de sa carrière lui commandaient en effet de prendre un jour la route. Choisissons quelques repères de cette brève existence. Né à Sarlat en 1530, il meurt dans le Médoc, au pays de son épouse à moins de trente-trois ans. Licencié en droit en 1553, il achète une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. C'est certainement en 1557 qu'il rencontre Montaigne. Autre date marquante : une importante mission qu'il effectue, vers 1560, en Périgord et en Agenais, pour réussir à obtenir sur le terrain une réconciliation entre catholiques et protestants, réconciliation qui est une préoccupation majeure du conseiller au Parlement. Il est témoin, comme tous ses contemporains de l'horreur des guerres civiles en Aquitaine (la bataille de Vergt, au cours de laquelle Monluc a défait Duras, a lieu au cours de l'été 1562).

Et l'Italie ? On peut très bien imaginer ce que peut représenter le message venu d'Italie pour un érudit, engagé dans la recherche de la paix civile, ami d'un penseur comme Montaigne. Et d'ailleurs nous avons quelques indications sur le rôle que joue la civilisation de Rome et de Florence dans la vie du Sarladais. Au tout début de son existence, il a compris, lui qui comprenait vite, que les cités italiennes rayonnaient jusqu'au lointain Périgord. En effet, en 1541, il a donc onze ans, il peut admirer à Sarlat un événement considérable à cette époque de grands débats religieux, dans une ville où le pouvoir est détenu essentiellement par l'Église : l'entrée solennelle d'un nouvel évêque. L'enfant en est d'autant plus marqué qu'il se trouve sans doute aux premières loges pour assister aux cérémonies. En effet, son père, qui vient de mourir, a occupé l'importante fonction de lieutenant particulier du sénéchal de Périgord et, c'est tout à fait le cas de le dire, y avait pignon sur rue. En effet, la célèbre maison des La Boétie (fig. 7) qu'admirent aujourd'hui les touristes vient d'être construite en face de l'impressionnant chantier de la cathédrale.

Et la journée est d'autant plus mémorable que le nouvel évêque a été nommé par le pape il y a huit ans ! Après cette très longue période au cours de laquelle les Sarladais ont attendu leur chef spirituel et temporel, et où il a été plus ou moins remplacé, l'impatience a dû atteindre son comble en ce jour d'avril 1541 ! Mais l'événement revêt d'autant plus d'importance, aux yeux d'un enfant curieux comme doit l'être le jeune Étienne, que le prélat est italien. Niccolo Gaddi est un Italien de Florence, protégé de Catherine de Médicis, la jeune épouse du fils du roi. Impressionnant. Et ce haut personnage, ami de la

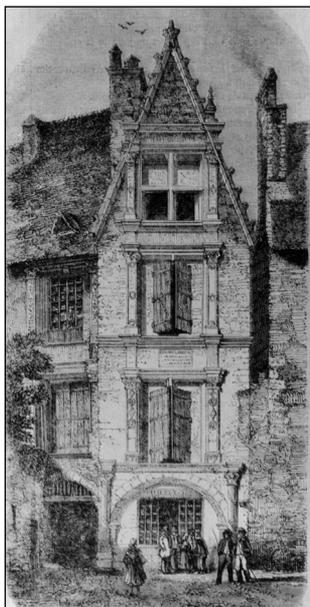


Fig. 7. La maison de La Boétie à Sarlat, gravure de Léo Drouyn.

famille royale n'arrive pas seul, bien entendu. Les jeunes notables de Sarlat, l'oncle d'Étienne, qui est un prêtre important de l'évêché, vont être attirés et fascinés par ce cortège d'érudits, de spécialistes des langues anciennes qui doivent décrire avec talent et peut-être avec nostalgie les splendeurs de la Florence des Médicis. Voilà qui va attiser la curiosité d'un enfant doué que sa famille a les moyens de faire instruire par les meilleurs. Et l'on peut penser, comme son ami Montaigne, que La Boétie aurait préféré vivre en Italie qu'en Périgord. Il écrit dans *Les Essais* : « et sait d'avantage que, s'il eut eu à choisir, il eut mieux aimé être né à Venise qu'à Sarlat ». Nous pouvons le comprendre car il va découvrir au cours de ses études toute la richesse de cette civilisation qui remet en valeur les trésors de la culture antique et qui, de plus, déploie les charmes d'une prospérité que ne doit pas connaître le pauvre Sarladais ravagé par les guerres. Même si l'Italie n'est pas à l'abri de ces ravages, elle peut faire rêver. L'étudiant va recevoir à l'université d'Orléans l'enseignement des humanistes comme Anne du Bourg, qui finira sur le bûcher. Il va écrire

son célèbre discours sur la servitude volontaire puis consacrer sa courte vie à travailler à la paix civile. Il fut un disciple et un admirateur du chancelier de l'Hôpital qu'il rencontre à Orléans dont il veut faire mettre en pratique l'édit sur la tolérance. Le chancelier, notons-le, a été étudiant à Bologne et enseignant à Padoue.

Ces quelques notes biographiques montrent combien une des personnalités les plus rayonnantes de la Renaissance en Périgord a subi l'influence de la pensée humaniste, même si elle n'a pu se rendre aux villes italiennes où cette pensée prit sa source.

IV. Montaigne citoyen romain

Évoquer La Boétie, c'est évoquer Montaigne (fig. 8). Et il s'agit bien d'une évocation, car nous ne saurions reprendre ici la vie et l'œuvre de ce géant, ni même analyser tout ce qu'il doit au message humaniste venu d'Italie. Ce serait une entreprise trop ambitieuse et nous connaissons, en Périgord, la biographie de notre compatriote. Nous allons donc nous contenter de revoir une série de points forts de cette existence, points forts choisis pour rappeler ce que ce sage doit à l'Italie.

Et ce qu'il doit d'abord à son père, qui a connu l'Italie. Pas assez sans doute pour devenir un lettré, mais assez pour en cultiver la nostalgie et la reporter sur son fils bien-aimé. En conséquence il fera en sorte que le latin devienne la langue maternelle de l'enfant. L'émerveillement pour l'Italie lui a en quelque sorte été transmis dès la naissance. On sait comment, pour satisfaire cette volonté farouche de son père, toute la maisonnée, à Montaigne, se mit à parler ou à baragouiner le latin. Il nous le rappelle : « Mon père et ma mère apprirent assez de latin pour l'entendre et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité comme firent aussi les domestiques⁷ ». On sait qu'à cette enfance studieuse mais heureuse succède jusqu'à l'âge de quinze ans une adolescence studieuse mais malheureuse dans le prestigieux et sévère collège de Guyenne à Bordeaux. Mais il y retrouve bien sûr les auteurs latins, Cicéron et Horace mais aussi, grâce à un répétiteur, Ovide, Virgile, Térence et Plaute qu'il juge plus attrayants. En tout cas, l'apprentissage de la sagesse de l'Antiquité se poursuit. Comme elle se poursuivra, sans doute, lors des études supérieures jusqu'à l'obtention d'un poste de magistrat, à la cour des aides à Périgueux puis au parlement de Bordeaux, ville dont le père de Michel est maire en 1554.

Mais la formation de l'humaniste admirateur de l'Italie va être complétée par une autre formation bien différente. Comme son ami et collègue du Parlement, le Sarladais La Boétie, Montaigne découvre la violence avec les révoltes et leur répression, et bientôt les guerres religieuses. Ce contexte donne toute sa force au message de tolérance légué par l'Antiquité et transmis par les lettrés italiens. Dans ses activités de magistrat, ou quand il décide de se retirer des affaires publiques, il note régulièrement, en sa « librairie », les exemples de tolérance et de mesure que donne l'Antiquité et qui font défaut dans la France du XVI^e siècle :

« Le ciel n'a point vu un si pesant désaccord que celui de César et de Pompée, ni ne verra pour l'avenir. Toutefois, il me semble reconnaître en ces belles âmes une grande modération de l'un envers l'autre... En leurs plus aigres exploits, je découvre quelque demeurant de respect et de bienveillance et juge ainsi que, s'il leur eût été possible, chacun d'eux eût désiré de faire son affaire sans la ruine de son compagnon plutôt qu'avec sa ruine⁸ ».

7. *Essais*, I - XXVI.
8. *Essais*, III - X.



Fig. 8. Montaigne, taille douce, XVII^e siècle (coll. SHAP, iconothèque, BA 47).

C'est en 1580 qu'il entreprend cette grande tournée en Europe qui le conduira à Paris, puis dans l'Empire, en Suisse et en Italie. Rappelons que ce voyage, entre autres raisons, doit lui permettre de se soigner dans diverses villes d'eau, ce qu'il va faire avec application mais sans grand succès, de découvrir enfin l'Italie et peut-être aussi de fuir la France et ses crises politiques et religieuses. Notons aussi que pour lui, le voyage se justifie en lui-même puisqu'il permet de connaître le monde et les autres :

« Le voyage me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature... Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer huit et dix heures⁹ ».

On se doute que la diversité, la modernité et la richesse de l'Italie vont lui donner nombre d'occasions d'enrichissement.

Laissons les multiples découvertes, les incidents et même les aventures que comporte un voyage à une telle époque pour noter quelques étapes italiennes. Il y a, tout d'abord, l'émerveillement du visiteur pour certaines prouesses techniques comme à Pratolino, près de Florence, où il admire une fontaine conçue par le sculpteur Jean de Boulogne : « Il y a mille viviers et étangs, et tout cela tiré de deux fontaines par infinis canaux de terre ». Puis le touriste périgordin admire Vérone et son amphithéâtre « le plus beau bâtiment qu'il eût vu de sa vie » nous dit-il. Puis les magnifiques étapes : Vicenze, Venise et Florence. Dans cette prestigieuse cité, le Périgordin reçoit même un cours de cuisine de la part du maître d'hôtel du cardinal Carafa : « Il m'a fait un discours de cette science de gueule avec une gravité et contenance magistrales comme s'il m'eût parlé de quelque grand point de théologie... tout cela enflé de riches et magnifiques paroles ». L'étape de Ferrare rompt cet enchantement : il souhaite rencontrer Le Tasse, mais le poète est sequestré avec les fous à l'hôpital. « J'eus plus de dépit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages¹⁰ ». Mais l'émerveillement renaît à Rome, où il arrive pour les fêtes de Noël :

« La plus noble chose et magnifique que j'ai vue, ni ici, ni ailleurs ce fut l'incroyable nombre du peuple épars ce jour-là dans la ville aux dévotions... Comme la nuit commença cette ville semblait être tout en feu, ces compagnies marchant par ordre vers Saint-Pierre chacun portant un flambeau, et quasi tous de cire blanche. Je crois qu'il passa devant moi douze mille torches au moins¹¹ ».

9. *Essais*, III - IX.
10. *Essais*, II - XIII.
11. *Journal de voyage*.

L'attention du visiteur est tout aussi attirée par les fêtes profanes, comme le carnaval. « Les femmes ne sont pas masquées, il n'y a nulle comparaison de leurs vêtements aux nôtres ; tout est plein de pierres et de pierreries ¹² ». Le voyageur est reçu par le pape, les cardinaux. Il visite la bibliothèque vaticane et nous pouvons imaginer son enthousiasme devant un tel étalage de richesses. D'ailleurs le latiniste qu'il est depuis sa petite enfance va s'acharner à recevoir le titre de citoyen romain et il s'étonne lui-même de l'acharnement qu'il met à obtenir ce titre qu'il qualifie pourtant de « faveur vaine ».

« Je recherchai pourtant et employai tous mes cinq sens de nature pour obtenir le titre de citoyen romain, ne fût-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité. J'y trouvai de la difficulté. Toutefois je la surmontai... C'est un titre vain tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu ¹³ ».

Mais le nouveau citoyen romain reste un chrétien qui va réussir à déposer un ex-voto à Notre-Dame de Lorette et qui aura aussi à discuter de ses écrits avec les services de la censure pontificale. En dépit de quelques remarques, tout se passera bien.

Ce voyage aux sources se termine brutalement. Il faut rentrer en hâte à Bordeaux où le citoyen romain vient d'être élu maire. Le roi de France s'impatiente. Il faut obéir. Mais ce séjour aura certainement paru une sorte de couronnement à une carrière d'humaniste nourri depuis le berceau de la civilisation antique. Tout une magnifique culture si bien assimilée que notre Périgordin maîtrise et domine. À partir d'elle, il construit sa propre sagesse qui s'en inspire bien sûr, mais qui prend une dimension nouvelle.

On pourrait, à l'infini, en feuilletant Montaigne, et notamment *Les Essais* qu'il compléta à chaque nouvelle édition, retrouver l'influence de la sagesse antique de celui qui voulut à toute force être citoyen romain. On peut imaginer le rôle de l'écrivain dans la diffusion des idées nouvelles, à commencer auprès de ses parents, de ses amis et de ses voisins du Périgord. Son rayonnement local comme celui des personnalités que nous venons d'évoquer a été un puissant facteur de diffusion en Périgord, et bien au-delà, des idées de la Renaissance.

Je voudrais pour terminer citer deux de mes compatriotes du Bugue qui furent certainement, à cette époque, influencés par l'Italie. Le physicien Jean Rey correspondait avec ses collègues bergeracois eux-mêmes en contact avec des savants italiens comme Toricelli. En tout cas, ce médecin qui faisait ses recherches sur la pesanteur de l'air dans sa forge du Bugue était en relation avec le milieu scientifique international et notamment l'Italie. Une autre de

12. *Journal de voyage.*

13. *Journal de voyage.*

mes compatriotes, puisque sa famille régnait sur Le Bugue, c'est Isabeau de Limeuil. On sait qu'elle faisait partie de l'escadron volant de la reine, qu'elle préférait l'amour à la guerre et qu'elle fut chargée, entre autres, de séduire le prince de Condé. On sait que se retrouvant enceinte, elle fut éconduite par le prince. Et qu'elle en souffrit. Mais écoutons la fin de l'histoire racontée par un autre de mes compatriotes, l'écrivain Jean Orioux, auteur d'une volumineuse biographie de Catherine de Médicis : « Catherine répara les dégâts. Elle maria la belle abandonnée à un très opulent banquier de sa ville incomparable Florence... Mlle de Limeuil fut adulée¹⁴ ». Il nous dit qu'elle fut couverte de bijoux, de fourrures, de draps d'or...

Épouser un banquier était encore une façon, après le soldat Bourdeille, après le chanoine astronome Tarde, après le juriste La Boétie et après le sage Montaigne, de succomber aux charmes de l'Italie.

G. F.

Bibliographie

- BOLARD (Laurent), *La Renaissance en Périgord, châteaux et civilisation*, Périgueux, éd. Fanlac, 1996.
- COCULA (Anne-Marie), *Brantôme. Amour et gloire au temps des Valois*, Paris, éd. Albin Michel, 1986.
- COCULA (Anne-Marie), *Étienne de La Boétie*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 1995.
- LACHAISE (Bernard) (dir.), *Histoire du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 2000.
- ORIEUX (Jean), *Catherine de Médicis*, Paris, éd. Flammarion (coll. Biographies historiques), 2003.
- SECRET (Jean), *Châteaux en Périgord*, Paris, éd. Delmas, 1955.
- TARDE (Gabriel), *Les chroniques de Jean Tarde annotées par le vicomte Gaston de Gérard*, éd. Laffite Reprint, 1981 (rééd.).

14. ORIEUX, 2003.

La construction du château de L'Étang à Abjat-sur-Bandiât 1845-1851

par le général Jacques de LAFORCADE

Nous sommes en 1843, dans le Périgord Vert. Abjat n'est pas encore appelé sur Bandiât. Auguste Romieu est préfet à Périgueux, Albert de Calvimont, sous-préfet à Nontron. Pas d'électricité à cette époque, donc pas de téléphone, de télévision, d'ordinateur, d'Internet. Pas d'essence non plus, donc ni voiture, ni tracteur. Le rythme est celui de l'attelage de bœufs, principal moyen de transport. C'est toujours l'ère de la marine à voile et des lampes à huile dont nous étions encore si proches à la fin de la guerre, il y a 70 ans. Le début de la Révolution de 1789 a 54 ans, celle de 1830 a 13 ans, c'était hier. Nous sommes au milieu du XIX^e siècle qu'il faut bien évoquer pour situer le cadre de notre histoire et l'esprit dans lequel elle se déroule.

On admet généralement que notre XIX^e siècle commence en 1789 pour se terminer en 1914. On en retient d'ordinaire les images les plus fortes : les révolutions, les guerres, les empires, les affaires... Et il est vrai que ce siècle, que Léon Daudet qualifiait de « stupide XIX^e siècle », est un des plus riches de notre histoire. Faut-il rappeler, en vrac, 1789, l'Empire, 1830, 1848, le coup d'État du Prince Président et le Second Empire, la guerre de 70 avec le siège de Paris et la Commune, la conquête d'un empire colonial après celle de l'Algérie où s'illustra Bugeaud que nous révoquerons tout à l'heure, le canal de Suez, la Tour Eiffel, Panama, Boulanger, Dreyfus, mais aussi Jules Ferry, Pasteur, Brazza, les écrivains, les musiciens, les artistes... quel bouillonnement que ce siècle.

Cependant, durant cette longue période et sous l'écume des jours, la France vit également de profondes évolutions moins voyantes : industrialisation, développement de l'agriculture, transformations sociales dominées par une vie provinciale intense conduite par ceux qu'on a appelé « les notables », si bien décrits par Balzac, et que Daumier a si redoutablement mis à nu. Mais transformation vécue, réalisée aussi, par toute la population, celle de Zola et celle de George Sand.

Mais revenons au début de la période, cadre de l'action dont nous allons parler. Après la Révolution puis la gloire de l'Empire, la prospérité est revenue en France avec la Restauration et la paix. Guizot a prononcé sa célèbre phrase : « Enrichissez-vous par le travail, l'épargne et la probité ». Toutefois, le régime politique reste instable. La crise économique va frapper en 1846. La France, puis l'Europe, vont se soulever en 1848. La vie provinciale et rurale des années 1830-1840 est marquée par la primauté de l'agriculture et l'on voit se créer le ministère de l'Agriculture, le conseil général de l'agriculture, les comices agricoles... Mais cette vie provinciale est aussi marquée par de très nombreuses constructions. C'est à cette époque que nos campagnes revoient ce qu'on n'avait guère vu depuis le Moyen Âge : la construction de châteaux, dont on a souvent souligné, pour le dénigrer, l'aspect social en oubliant son rôle économique.

Ce qui m'a intéressé, dans l'exemple du château de L'Étang à Abjat, c'est plutôt le défi technique : qui construit et comment construit-on un château dans ce milieu de XIX^e siècle que nous venons d'évoquer ?

Les rangements de greniers permettent d'intéressantes découvertes et c'est ainsi que j'ai trouvé un lot d'archives concernant la construction du château. Archives incomplètes puisque je n'ai que la moitié du dialogue : la correspondance du maître d'œuvre, l'architecte, au maître d'ouvrage au profit de qui est réalisée la construction. Si incomplètes soient-elles, ces archives nous donnent beaucoup d'indications concrètes. Elles constituent le cœur de notre sujet et font d'abord ressortir que, pour réaliser une telle opération, il faut une volonté, c'est-à-dire des hommes, puis un projet avant de passer à la réalisation, qui demandera des ouvriers qualifiés. C'est le cheminement que nous allons suivre, croisant parfois nos routes et revenant sur nos pas.

I. Xavier Gillot-L'Étang, initiateur de la construction du château de L'Étang

Le 14 février 1843, le navire *Le Gol* relâche à l'île de Sainte-Hélène. À son bord, Xavier Gillot-L'Étang (fig. 1). Il a 37 ans ; il est célibataire ; il a quitté l'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion, sans esprit de retour. Sa famille a de lointaines origines dans le Perche mais, entrés dans la compagnie des Indes, ses ancêtres sont arrivés à l'île Bourbon en 1755. Les Gillot-L'Étang y ont

fait souche, cultivant la canne à sucre et servant comme magistrats.

François-Xavier Gillot-L'Étang a décidé d'abandonner l'île Bourbon et de rejoindre définitivement la métropole. Les raisons de cette décision sont obscures. Il a cependant fait le bon choix en liquidant une grande partie des affaires à Bourbon. En effet, à partir de 1866, la maladie de la canne à sucre porte un coup terrible à la prospérité des grands domaines sucriers. La situation est encore aggravée par une sécheresse exceptionnelle qui durera plusieurs années et, en 1880, la fortune de sa famille s'écroulera.

C'est un homme mûr, au caractère affirmé, parfois difficile mais aussi un homme d'affaires avisé, menant de nombreuses activités entre l'île Bourbon, l'Inde, les États-Unis et la France, où il fait montre de son imagination créatrice, de son audace et de ses talents.

Pourquoi a-t-il choisi le Périgord Vert pour s'installer ? Nul ne le sait. À l'époque, déjà, le pays ne passait pas pour riche et il n'était pas bien desservi. Alors ? Est-ce un coup de cœur pour la région traversée en remontant de Bordeaux à Paris ? On l'a dit bien que cela puisse surprendre de la part d'un homme qui n'a rien d'un poète. Est-ce alors la situation entre Paris et Bordeaux où il avait également des affaires ? Est-ce une relation familiale ou amicale dans le pays, ou simplement l'occasion ? Toujours est-il que le voilà décidé pour le Nontronnais. En effet, avant d'opter pour une construction neuve, il recherche une acquisition. L'architecte Regnault, qu'il connaît on ne sait comment, prospecte le pays et lui suggère d'acheter Le Verdoyer, sur la commune de Saint-Saud. Le domaine fait 400 ha et la famille Lezaud l'avait mis en vente depuis une dizaine d'années. M. de Saint-Aulaire en avait proposé 100 000 francs mais l'affaire ne s'était pas faite. La famille Lezaud règle finalement son indivision et le domaine est retiré de la vente. Il faut donc trouver autre chose. Le 8 mai 1845, Regnault écrit : « J'ai pris des renseignements détaillés sur les biens de La Besse et de La Malignie qui sont voisins du Verdoyer et qui réunis en un seul corps de bien feraient une propriété magnifique qui offre tous les avantages de la culture du Verdoyer. J'ai la contenance de ces deux propriétés d'après le cadastre et le prix qu'on en demande. C'est immense et susceptible d'acquérir une valeur prodigieuse ».

Regnault prévoit une visite du site après le 12 juin. La visite dut être concluante puisque, par des actes passés chez maître Fonreau, notaire à Nontron les 19 et 20 juillet 1845, X. Gillot-L'Étang achète (pour 66 000 francs) à



Fig. 1. François-Xavier Gillot-L'Étang.

M. Larret ¹, propriétaire, banquier demeurant à Nontron, La Malignie et les terres avoisinantes ainsi décrites ² : « une réserve consistant en maison de maître ³ et autre bâtiments, cour, jardin, enclos, terre, prés, bois taillis et de haute futaie et deux corps de métairies ⁴ consistant chacun en maison de colon, granges, étables, séchoirs et autres bâtiments de servitudes, jardin, chènevière, terre, prés, pâtis, bois, bruyères, et autres natures de fonds ainsi que les cheptels, semences, foin, pailles, outils aratoires et autres, immeubles par destination en dépendant, plus les matériaux de toutes espèces qui se trouveraient sur les immeubles vendus ainsi que le droit d'extraire des pierres sur la propriété ⁵ ».

Voilà donc Xavier Gillot-L'Étang propriétaire de La Malignie en juillet 1845. Il a un site, mais pour construire un château, au maître d'ouvrage il faut un maître d'œuvre. Ce sera François, Alexandre, Adolphe Regnault, architecte demeurant à Nontron.



Fig. 2. Inscriptions rappelant le mariage de Xavier Gillot-L'Étang et d'Herminie Denis, façade nord du château de L'Étang : 15 juin - 1847 - GL – HD (clichés M. Demouy).

1. Son titre de propriété, que l'on trouve aux Archives départementales de la Dordogne (notaire Fonreau), est un peu complexe. En effet, il avait été propriétaire de La Malignie mais, suite à de mauvaises affaires, il avait eu une procédure aboutissant à la séparation de biens avec son épouse à laquelle il doit céder La Malignie tout en gardant un usufruit sur une partie du bien. À la mort de son épouse, qui a précédé la vente, il est usufruitier et son fils nu-propriétaire.

2. Le 8 octobre 1845, il achète La Besse, pour 50 000 F, à Madame Masfrand née Saint Fraut Chautrandie, puis achète en 1853 un pré de 5 ha près du marché aux bœufs de Nontron pour 24 000 F à M. Rousselot-Beaulieu, puis le petit pré du Moulin de Messine, également à Nontron.

3. Cette maison du XVII^e siècle existe toujours et comporte une cheminée armoriée.

4. Les métayers sont à l'époque Dessimoulis, cultivateur demeurant à Tous Vents, commune de Pluviers, et Élie Debord.

5. Ce dernier article aura de l'importance.

Xavier Gillot-L'Étang épouse le 15 juin 1847 Herminie Denis⁶ et ce jour reste gravé dans la pierre de la façade nord (fig. 2). Il en a une fille en 1849. Il meurt à Paris le 26 décembre 1859. C'est à sa veuve qu'il appartient d'achever les aménagements du château qui n'est pas complètement terminé. Il a partagé sa vie métropolitaine entre Paris et Abjat, gérant ses affaires et animant la construction de sa maison à laquelle il devait laisser son nom, car le nom de château de L'Étang ne vient pas d'un étang qui serait sur la propriété mais bien du nom de Gillot-L'Étang.

II. L'architecte : Adolphe Regnault

François, Alexandre, Adolphe Regnault, architecte, demeure à Nontron. Il est sans doute originaire des environs (Saint-Pancrace). En 1835, il est conducteur de travaux pour le service des routes départementales à Nontron. Nous venons de le voir rechercher un site pour X. Gillot-L'Étang en juin-juillet 1845 et ce dernier lui confie la construction du château (fig. 3). Or, le 29 décembre 1845, il est nommé agent voyer en chef et architecte du département de la Haute-Marne. En septembre 1846, il intervient à ce titre devant le conseil général. Il suit à Chaumont Auguste Romieu, qui a quitté la préfecture de Périgueux en 1843 et l'a appelé auprès de lui dans son nouveau poste. Il en démissionne le 1^{er} avril 1847, démission acceptée par le préfet le 3. Il cherche à échanger son titre pour un poste d'architecte des monuments historiques de la Dordogne, poste qu'il n'obtient pas. En 1848, nous le retrouvons à Limoges où il reçoit la responsabilité des ateliers nationaux avec une quarantaine de chantiers. Il est alors architecte des ponts et chaussées de la Haute-Vienne mais aussi, toujours en 1848, membre de la garde nationale de Nontron et conseiller municipal de cette même cité. Il a épousé Suzanne de Fornel, qui habite Charteau, domaine



Fig. 3. En bas à droite de l'œil-de-bœuf, est gravée l'inscription : REGNAULT Architecte (cliché Martine Demouy).

6. Elle appartient à une famille parisienne d'hommes d'affaires et de serviteurs de l'État. Son frère, Émile Denis, avocat à Paris, fait de fréquents séjours en Dordogne et laisse de nombreux croquis et toiles de notre région dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

de la commune de Saint-Pancrace⁷. Il a deux enfants : Adrien, qui s'engage dans la marine en 1847, et Albert.

La correspondance de Regnault laisse transparaître des soucis familiaux (santé de ses beaux-parents, avenir de ses fils) et d'orientation de carrière, mais aussi ses charges professionnelles. En effet, en plus de ses fonctions officielles, au moment où il prend la direction de la construction du château de L'Étang, il dirige celle de La Durantie, près d'Excideuil, pour le maréchal Bugeaud ! Il s'exprime ainsi dans une correspondance du 1^{er} décembre 1845 : « je pars pour La Durantie. Depuis que j'en ai la direction, c'est l'absence la plus longue que j'ai faite mais je tenais à mener à bonne fin toutes nos affaires, de La Malignie et de La Besse ».

Regnault meurt le 29 juin 1875 à Villars. Il repose auprès de sa femme, au cimetière de Saint-Pancrace, où sa tombe, fraîchement rénovée, est toujours visible aujourd'hui.

Ce sont ces deux hommes écartelés entre Nontron, Chaumont et Paris, qui vont construire le château de L'Étang à Abjat à partir de 1845.

III. La construction du château de L'Étang

En juillet 1845 donc, Xavier Gillot-L'Étang est devenu propriétaire du domaine de La Malignie. L'ambitieux projet est de terminer le château pour septembre 1846, un an plus tard.

En quoi consiste donc ce projet ? Comme la plupart du temps à cette époque, il comprend des salles de réception, c'est-à-dire un salon de compagnie, une salle à manger et un indispensable billard au rez-de-chaussée, ainsi que la cuisine. L'ensemble est précédé d'un vestibule dans lequel prend place l'escalier monumental qui dessert les chambres constituant le premier étage. Ces pièces à vivre sont, pour la plupart, au nord afin d'éviter aux habitants les grosses chaleurs de l'été. Enfin, au second étage, on trouve des chambres de passages, d'autres pour le personnel, la lingerie et les magasins.

Ce qui caractérise ce projet est le souci de confort assez rare à cette époque : plusieurs chambres du premier étage sont précédées de sas pour économiser, déjà, l'énergie. Les pièces du premier étage sont desservies par un couloir mais communiquent également toutes entre elles ce qui permet de former, à la demande, des appartements de dimensions variables. Mais surtout les installations sanitaires sont nombreuses : cabinets de toilette pour toutes les chambres du premier étage, une salle de bains, quatre WC, dont un pour le personnel, à une époque où, faut-il le rappeler, ces commodités, même pour les châteaux, sont généralement installées dans de petits édicules, souvent en

7. Le domaine existe toujours, un peu avant Brantôme, à droite de la route de Nontron à Périgueux.

planches, à 50 m de la maison. Ces dispositions de confort sont complétées par un chauffage central au bois et à air chaud, irriguant les pièces du rez-de-chaussée, qui a été efficace jusqu'à la seconde guerre mondiale. Il faut cependant souligner que j'ai trouvé, dans un ouvrage de l'époque, une indication sur la température souhaitable d'une salle à manger, qui ne doit pas être inférieure à 12° ni supérieure à 16. Mais sans doute s'agissait-il de degrés Réaumur ce qui nous mettrait entre 14 et 19°. Une autre indication sur le projet et les mœurs de l'époque nous est donnée par Regnault : « Vous savez que le roi couche avec la reine et qu'il veut que les princes couchent avec leurs princesses respectives. J'ai vu l'application de cette sage doctrine au château d'Are, avec la solution d'une grande difficulté qui est que le roi veut coucher sur un matelas bas et dur et la reine sur plusieurs matelas élevés et soyeux. Tout cela s'est fait au moyen de lits de nombre qui sont en chêne, de simple et élégante constitution, ayant 2 m de largeur, sur 2,33 m de longueur, je traduis cela en langage plus vulgaire, vulgaire comme l'habitude de coucher à deux, qui ont six pieds de largeur sur sept pieds de longueur. Montrez ces lits, ils sont beaux, parlez d'Are, on vous en montrera. L'alcôve de votre chambre est disposée pour un lit à deux personnes comme je viens de vous le dire. Cette alcôve est d'ailleurs susceptible de recevoir toute espèce de lit, mais rien qu'un, à moins de reculer la cloison ».

L'enveloppe extérieure présente deux façades très différentes : celle du midi est néo-classique (fig. 4), celle du nord (fig. 5), avec terrasses et colonnades, rappelle peut-être les maisons de style colonial de l'île Bourbon d'où arrivait Xavier Gillot-L'Étang. Un campanile domine la construction. Très abîmé, il est démonté dans les années 1960 à l'occasion d'une réfection de la toiture. La façade du sud doit recevoir une horloge à faire venir d'Allemagne ; elle ne sera jamais installée.

Dans les environs immédiats sont prévus une glacière (fig. 5), vaste puits couvert où l'on entasse neige et glace l'hiver pour la conservation des aliments, et un pigeonnier ainsi qu'un chenil au pied de ce pigeonnier.



Fig. 4. Château de L'Étang, façade sud.



Fig. 5. Château de L'Étang, façade nord. En bas, à droite, restes de la glacière.

En revanche, et contrairement à ce qui était généralement réalisé dans ces vastes ensembles, il n'y a pas de communs. Les écuries, remises, buanderies, forge, menuiserie etc. sont répartis dans différents bâtiments entre La Malignie, à 300 m, et La Chapelle Verlainne, à 2 km. Sans doute parce que le terrain en pente nécessitait d'importants nivellements pour autoriser une construction. Mais peut-être n'ont-ils pas été construits du fait du décès précoce du maître d'ouvrage, car une correspondance semble aller dans ce sens.

Le 14 février 1846, Regnault écrit : « Ma principale occupation a été l'étude définitive des plans du château et du laboratoire⁸. J'y ai mis tous mes soins pour arriver à faire le mieux possible avec le minimum de dépenses. Ces plans sont prêts. Je viens d'écrire à Monsieur Defougère pour qu'il arrive au premier jour pour commencer la maçonnerie ».

Regnault, à cette époque, est déjà à Chaumont, ce qui rend peu probable l'intervention d'autres architectes dans les plans, notamment pour les colonnades du nord.

Le 24 février 1846, Regnault, qui a terminé à Chaumont les plans du château, va les présenter à Xavier Gillot-L'Étang à Paris, quai de La Tournelle.

Par ailleurs, Regnault écrit le 8 mars 1846, de Nontron (alors qu'il réside à Chaumont) : « J'ai tracé le parc et déterminé la place de chaque chose. Il y a quelques points de tracé qui ne sont pas définitifs. Deux ne peuvent être

8. Ce « laboratoire », construit en même temps que le château, est en fait une distillerie ; il était prévu, d'après un inventaire de 1860, d'y traiter du sorgho et de l'essence de géraniums. Finalement, X. Gillot-L'Étang est autorisé par H. Champonnois, détenteur du brevet, à distiller des betteraves, l'alcool étant expédié vers Bordeaux. Ce bâtiment est aujourd'hui ruiné.

fixés qu'après un échange de terrain que Mr Payou est en train de négocier. J'avais Messieurs Payou et Pelletier avec moi, nous avons choisi ensemble l'emplacement du jardin anglais, du potager et du jardin fleuriste ainsi que les deux serres, l'une chaude et l'autre tempérée qui sont à faire ».

Le projet étant bien « ficelé », il reste à passer à l'exécution, mais en mars 1846 celle-ci n'est-elle pas déjà commencée ? Ainsi, le 1^{er} août 1845, Regnault lui écrit : « J'ai tracé l'emplacement du castel et l'avenue magnifique qui y conduira ; j'ai fait couper le taillis qui couvrait cet emplacement ». Il ajoute plus loin dans la même lettre : « on a commencé le transport de la pierre de taille nécessaire au château ». Et le 31 août il écrit : « une bonne quantité de pierre étant arrivée, je vais faire commencer la taille cette semaine afin que nous puissions nous élever cette année ce qui assurera l'achèvement de la construction pour la fin de l'année prochaine, vers le mois de septembre 1846 ». Rappelons qu'en août 1845, les plans ne sont pas faits.

Le 29 décembre 1845, premier aléa : Regnault écrit : « hélas, vous savez sûrement la nouvelle. J'ai été nommé il y a quelques jours, par le ministre de l'intérieur, architecte du département de la Haute Marne à Chaumont. Cette nomination assure désormais mon avenir... ». Il ajoute, plus loin, que M. Defougère est à son service et écrit : « avec les plans d'ensemble et de détail que je lui remettrai, il fera admirablement bien votre château qui ne souffrira pas de mes absences le plus petit dommage. J'aurai d'ailleurs des voyages bien fréquents à faire de Chaumont en Périgord en passant sans cesse par Paris où je vous verrai toujours et vous prendrai quelques fois. Notre construction s'achèvera ainsi sous ma direction ».

Et les travaux se poursuivront effectivement puisqu'il ajoute un peu plus bas : « les approvisionnements du château sont très avancés ainsi que vous en jugerez vous-même à Paris à la vue des quittances des fournisseurs que je mettrai sous vos yeux. Ainsi il y a une grande partie de la pierre de taille calcaire rendue ; il y a les neuf assises de granit taillées, une quantité prodigieuse de moellon extraite, de la chaux éteinte en abondance, toutes les planches de peuplier pour les échafaudages et le plancher des combles, toutes les planches de nerva pour parquets, des madriers nerva pour boiserie etc. Ces approvisionnements sont l'essentiel de la construction, avec ces avances la pose va vite et bien parce qu'elle ne se ralentit pas ». Pourtant, deux mois et demi plus tard, dans sa lettre du 13 mars 1846, nous trouvons cette indication : « la construction est recommencée pour la taille des pierres mais non encore pour la maçonnerie qui ne se commencera que lundi prochain ». Le 25 mars, il est « revenu de La Malignie il y a trois jours, j'ai été mettre en train les maçonneries et la taille de la pierre qui sont commencées et que l'on active ».

On sent bien, à travers ces correspondances, que les choses ne sont pas aussi claires et ne vont pas aussi vite et bien qu'il se plaît à le répéter. Il va d'ailleurs l'avouer, dans une correspondance du 2 septembre 1846, où, après avoir annoncé à Gillot-L'Étang sa décision de revenir en Périgord, il ajoute :

« d'un autre côté, j'ai partagé vos légitimes inquiétudes, je comprends comme vous que toute notre affaire marcherait mal privée de chef. La construction elle-même se ralentirait et coûterait beaucoup plus cher car Defougère est dispendieux ».

Defougère est cependant toujours là en décembre 1846 puisque Regnault, de Chaumont, rend compte à Xavier Gillot-L'Étang de ce qu'il a « écrit à Defougère pour qu'il m'envoie les plans afin que je puisse : 1° dessiner cet hiver tous les détails sans exception des menuiseries et des plâtreries, 2° faire le devis de chaque nature d'ouvrage, 3° donner le chiffre exact de la dépense qui reste à faire pour achever le château ».

Nous voilà en avril 1847. Regnault a démissionné de son poste à Chaumont et repris la direction effective du chantier ouvert un peu plus d'un an auparavant. Il fait en arrivant un point de situation : « j'ai trouvé le château à peu près dans le même état que je l'avais laissé. Nos quatre fameux tailleurs de pierre s'y sont remis depuis quelques jours pour préparer quelques pierres... ». Plus loin il écrit : « j'ai remonté toute cette machine. Dans huit jours, nous aurons une quinzaine de tailleurs de pierre qui vont tailler l'entablement et faire emploi des 47 m3 de pierre de taille environ que Dubuisson a transportés depuis le mois de janvier ». Simultanément, il fait terminer les murs, commande les ardoises et prépare la charpente. En mai, les charpentiers se mettent à l'ouvrage, la toiture est terminée le 28 juillet 1847. Malgré l'apparente lenteur du chantier due à l'absence de l'architecte mais aussi à la météo, le gros œuvre est terminé au bout de 18 mois.

Le second œuvre va occuper la fin de la deuxième année. Le 4 décembre 1847, Regnault a « écrit à Delavalle (plâtrier-peintre) d'aller commencer bien vite des ouvrages au château de l'Étang et notamment de faire la première couche de peinture des croisées et persiennes ». Simultanément, il s'occupe de faire venir du plâtre de Rouen. En février 1848, les lattages sont finis, les menuiseries et boiseries s'activent fort ainsi que les ravalements. Le travail a commencé sur l'escalier principal et le plâtrier va rentrer d'Italie.

Février 1848, nouvel aléa et d'importance : la France connaît une nouvelle révolution et change de régime politique. Regnault écrit : « j'ai défilé hier en garde national devant le maire qui a reconnu et fait proclamer la République à Nontron ». Le chantier, pourtant, continue à La Malignie puisque, le 20 mars, « on fait les planchers, la division du 1^{er} étage, les plâtreries, l'escalier de pierre, les ravalements ». Regnault pense que Gillot-L'Étang, à son prochain voyage, pourra habiter le premier étage du château. La révolution n'est pourtant pas sans conséquences. Courant mars 1848, une lettre arrive à Nontron disant que tous les créoles sont ruinés. Le nom de Gillot-L'Étang est prononcé et tous les fournisseurs se précipitent chez Regnault pour se faire payer. Gillot-L'Étang n'est pas ruiné ; cependant la situation est difficile et Regnault écrit : « j'avais jugé comme vous qu'il fallait suspendre nos grands travaux de construction vu l'embarras de vous procurer de l'argent dans des

caisses qui naguère vous étaient ouvertes et qui aujourd'hui sont fermées à tout le monde. Votre lettre me fixe invariablement à cet égard et je vais procéder avec le plus d'ordre possible au licenciement des ouvriers ».

Pourtant, quelques semaines plus tard, une lettre de Regnault nous apprend que les planchers sont posés au premier et au second étages, les cloisons et plafonds se font, les menuiseries du premier étage sont prêtes à poser, les cheminées arrivées, l'escalier de pierre de taille, taillé ainsi que sa rampe. Le pigeonnier est couvert, les vitres et glaces commandées et, 4 jours plus tard, le beau temps étant revenu, l'escalier est en grande partie posé et sera terminé le 10 mai ainsi que les cheminées. Curieusement, à cette phase de la construction, Regnault note « les caves se creusent et les soupiraux sont déjà finis ».

Que se passe-t-il dans les mois qui suivent ? Les lettres de Regnault parlent davantage d'agriculture que de construction. Je ne résiste pas cependant à l'envie de citer ce passage d'une lettre du 25 juillet 1848 révélatrice de la vie de l'époque. Regnault écrit de Limoges : « je partirai donc d'ici vendredi matin 28 courant et j'arriverai à Châlus à 11 heures. Si vous consentez que Desport vienne m'y chercher je serai rendu près de vous vers 2 h de l'après midi autrement, j'irai de Chalus chez vous à pied et je n'arriverai que vers 7 ou 8 heures du soir ».

Les autres correspondances évoquent les comptes à solder. Ainsi, le 10 avril 1849, Regnault écrit : « je ne désire pas moins vous présenter le compte final de ma gestion que je ne puis régler sans avoir mes notes et mes quittances ». Il se prépare à remettre tous ses comptes, répond déjà à quelques observations et avoue par ailleurs avoir, à l'occasion, mélangé certains comptes de L'Étang et de La Durantie. La dernière lettre de Regnault date du 24 décembre 1849. Par la suite, une facture du 15 juillet 1850, concernant le perron nord, indique que M. de Guérout, architecte, dirigeait les travaux de construction. Il termine d'ailleurs les allées du parc en 1851.

Que s'est-il donc passé ? L'essentiel est-il terminé ? Gillot-L'Étang, davantage présent sur place, est-il mécontent de son architecte ? Regnault est-il trop pris par ses activités à Limoges ? La suite nous échappe. Le chantier est ouvert depuis trois ans.

L'état des lieux établi le 15 février 1860, après le décès de Gillot-L'Étang survenu le 26 décembre 1859, montre que les aménagements intérieurs n'étaient pas terminés et que des désordres s'étaient déjà révélés. C'est ainsi que : le dallage calcaire de la cuisine est médiocre et abîmé ; le tournebroche hors service ; ailleurs des lambris sont pris d'humidité, un marbre de cheminée hors service ; un plafond du premier étage fissuré ; des enduits à reprendre dans un couloir ; des papiers peints à refaire car pris d'humidité et ce car la toiture est en mauvais état et a besoin d'être partiellement refaite à neuf ; les murs extérieurs sont à recrépir, surtout à l'Ouest car l'eau les traverse ; les

terrasses au Nord ont une mauvaise étanchéité. Nous pouvons donc remarquer une certaine continuité dans le changement depuis cette époque...

Quelques éléments concrets : des hommes, des matériaux, des prix

Mais une construction, c'est très concret, ce sont des hommes, des matériaux, des prix.

Le granit vient de La Malignie et de La Besse qui appartient aussi à Gillot-L'Étang. Il est taillé par Thévenaud.

Le calcaire vient de Brantôme et de Mareuil. Il est fourni à 38 F le m³ par Dubuisson, entrepreneur.

22 500 kg de plâtre ont été apportés de la Basse-Seine vers La Rochelle ou Bordeaux et Périgueux, puis transportés par l'entreprise Queroy de Périgueux. Les ordres de transport sont ainsi rédigés : « À la garde de Dieu et sous la conduite de Dupuis patron de la gabarre La Petite Léonide... » ou « Sous la protection des lois et sous la conduite de... ». Ce qui en dit long sur la sécurité des transports de l'époque. Faut-il d'ailleurs rappeler que, d'après Georges Rocal, la route Périgueux-Nontron n'était, à cette époque, qu'une sorte de chemin tracé par l'usage ?

La chaux est fabriquée sur place dans des fours créés pour l'occasion (lettre du 4 décembre 1845).

Tabat, serrurier, faisant le commerce du bois, fournit les matériaux pour la charpente. Il y en a pour 6 500 F plus 2 500 F de façon. Elle est réalisée par Jean Desport, maître charpentier, y compris le campanile aujourd'hui disparu. Le prix d'une journée d'ouvrier charpentier est de 2,25 F.

Le grand escalier est taillé par Pierre Jonsin, de Thiviers, et Clivat Père, de Périgueux, pour 1 200 F. Ils taillent également le carrelage du vestibule.

La toiture de 660 m² est réalisée pour 3 900 F, soit 60 F/m² et garantie 2 ans.

Les fosses pour lieux d'aisance sont réalisées par l'entrepreneur Clidat. Toujours en usage, elles n'ont jamais posé de problème.

Les pierres pour marches, seuils et plafonds de portiques sont de granit extrait de la carrière de La Mousarède près de Saint-Pardoux par Jean David, tailleur de pierre à Saint-Pardoux.

Les cheminées sont sculptées par Marga, sculpteur à Paris, boulevard des Filles du Calvaire. Les parements qui encadrent l'âtre viennent de chez Engel et Tremblai, 31 et 33, rue de la Roquette à Paris.

Les autres sculptures sont faites par Galinaud et Thomas, de Périgueux. Regnault se plaint d'eux car, dit-il, « messieurs les sculpteurs ne veulent pas faire à pied une demi-lieue tous les jours, contrairement aux ouvriers pour qui ce n'est rien ».

Les vitres coûtent 540 F.

Le chauffage est installé par Paganetti de Limoges.

Les briques viennent de la tuilerie de Bord, sur la route d'Abjat à Nontron.

Les paratonnerres ont été posés pendant l'été 1847 par Quimper, ouvrier de l'entreprise Tabat.

Les parquets du rez-de-chaussée ont demandé 450 doublons (personne ne sait plus aujourd'hui à quoi correspond un doublon !) de chêne, 20 madriers, 50 planches pour 1 250 F.

Parlon, fontainier à Sainte-Catherine Saint-Martin dans le canton de Bourgneuf, est chargé, pour 2000 F, d'amener l'eau au pied du château (il s'agit probablement de l'arrivée près de la cuisine). Cette opération fera l'objet d'un procès.

François-Charles Vallet, entrepreneur de menuiserie à Paris, est chargé des boiseries et lambris du rez-de-chaussée qui sont réalisés, pour un total de 5 109,47 F, par Antoine Blisson et Louis Morize qui les apportent de Paris, les posent et les ajustent. Les journées sont de douze heures à 50 centimes l'heure.

Parlons finance : la banque de Xavier Gillot-L'Étang est la banque Grolhier à Nontron. Les paiements sont en général mensuels moins 1/5 ou 1/10 à régler à la liquidation définitive. Les états de présence d'ouvriers sont vérifiés et analysés, les discussions parfois âpres.

Nous voilà arrivés au terme de ce voyage dans le temps. Il nous manque, nous l'avons vu au passage, bien des éléments d'appréciation ou de compréhension et il reste bien des « pourquoi » et des « comment ». Quels enseignements pouvons-nous tirer de ce survol ?

- Le premier enseignement, c'est qu'un chantier tel que celui-ci ne paraît impressionner personne. Architectes et artisans « savent faire ».

- Le second enseignement s'applique aux délais : la prévision est d'un an, ce qui paraît court. La réalisation sera de trois ans, ce qui est long, et encore ne sera-t-on pas arrivé au parfait achèvement.

- Troisième enseignement : les hommes. Ils sont sur place, dans tous les corps de métier. Seules les cheminées sont sculptées à Paris, et les lambris de la salle à manger, comme ceux du studio (petit salon confortable, à la mode anglaise, qui a remplacé le billard en 1930).

- Quatrième point : les matériaux. On trouve tout sur place, sauf le plâtre et quelques bois et ardoises. Sinon, pierre, bois, brique, quincaillerie, tout est trouvé au pays.

- Les techniques ensuite. Elles sont parfois très modernes pour l'époque : paratonnerre, chauffage central, chaux réalisée sur place.

Ce chantier doit être également soutenu et nous trouvons des notes et des récriminations de boulangers qui montrent que Gillot-L'Étang payait le pain, aliment principal.



Fig. 6. Vue aérienne et hivernale du château de L'Étang.

Je voudrais souligner aussi le rôle de l'architecte : il fait les plans⁹ de la maison et des installations annexes, mais il dessine aussi le parc et tient, en même temps, le rôle de régisseur de la propriété, s'occupant de procès avec l'un, de plantations d'arbres et de fleurs, etc. Que faut-il penser de Regnault ? Nous le voyons un peu hâbleur : tout va être magnifique, la propriété prendra une valeur prodigieuse... Nous le trouvons soucieux de ses propres intérêts et il ne veut pas perdre son chantier alors qu'il part à Chaumont. Le maréchal Bugeaud en disait pis que pendre et Gillot-L'Étang se sépare de lui avant le complet achèvement.

Pourtant, 150 ans plus tard, après la reprise des désordres en 1860, la maison est toujours debout (fig. 6). Elle demeure comme le témoignage admirable et plein de charme de la volonté de Xavier Gillot-L'Étang et de la compétence des hommes qui, sous la direction de Regnault, ont créé cet ornement du Périgord Vert.

J. de L.

Les photographies sont de l'auteur, sauf fig. 2 et 3 : Martine Demouy.

Sources

Archives familiales.

Archives départementales de la Dordogne, acte de vente, Me Fonreau, juillet 1845.

9. Malheureusement, les plans ont disparu sauf un plan de la terrasse nord (qui devait être bordée de colonnettes et ouvrir sur des escaliers descendant en bas de ce qui n'est qu'un talus) et les plans détaillés des menuiseries du rez-de-chaussée (comportant tous les croquis et cotes des lambris).

Quelques prisonniers de guerre du Périgord évadés pendant la guerre 1939-1945

par Jean-Jacques GILLOT

Au cours du second conflit mondial, tout particulièrement lors de l'offensive allemande du printemps 1940, plus de 15 000 Périgordins de naissance et d'adoption furent faits prisonniers de guerre. Bien qu'ils n'aient été que les ludions d'une situation qui les avait dépassés et dont la responsabilité incombait tant à des politiciens qu'à des chefs militaires de second ordre, ils apparurent comme « le peuple du désastre ».

Près de 4 000 furent libérés par anticipation pour diverses raisons, mais environ 500 décédèrent en détention, venant ainsi s'ajouter aux 800 tués au cours des combats. Autour de 250 réussirent à s'évader.

Les développements à suivre ne constituent qu'un extrait très sommaire d'une recherche déjà avancée. Il ne concerne ici que les évadés des camps allemands. Mais il est assurément révélateur des itinéraires diversifiés des nombreux quasi oubliés de l'histoire officielle.

I. Des évadés périgordins optent pour la Résistance



Fig. 1. Lucien Badaroux.

Lucien, Frédéric, Marius Badaroux (1911- ?)¹

Conducteur de travaux, Badaroux (fig. 1), né le 1^{er} octobre 1911 à Montpellier, était venu en Périgord pour travailler sur un nouveau projet de barrage hydro-électrique et s'était fixé à Sarlat. En 1939, il fut mobilisé. Fait prisonnier, il réussit son évasion et rejoignit sa famille, sa femme et ses deux enfants. Proche du résistant Victor Nessmann dès 1941, il lui succéda après son arrestation et devint le chef du mouvement Combat. Sous le pseudonyme d'« Alberte », il fut aussi le dirigeant local de l'Armée secrète. À partir de 1943, il organisa la réception et la formation des jeunes réfractaires au STO. Quand il commença à recevoir des parachutages, un long et dangereux périple attendait ses troupes. Sitôt la Libération, Badaroux limita les excès de l'épuration sauvage. Capitaine FFI, cité à l'ordre de la brigade après deux blessures reçues dans des engagements armés, il resta engagé au 26^e RI reconstitué jusqu'au printemps 1945².

Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre et médaillé de la Résistance. Il a laissé un fonds d'archives où l'on trouve sa narration des événements de guerre. Son épouse Madeleine fut aussi résistante.

Raymond Boucharel (1907-1993)³

Raymond Boucharel (fig. 2), né le 9 mars 1907 à Ayen (Corrèze), avait grandi à Cubjac. Instituteur, il devint syndicaliste et membre du Grand Orient de France.

Lieutenant de réserve, mobilisé en 1939, il fut fait prisonnier au col du Donon (Vosges), le 27 juin 1940. Évadé le 1^{er} octobre suivant, il revint en Périgord et reprit ses fonctions professionnelles à Bourg-du-Bost, près de Ribérac. Mais il fut destitué en 1941, à la demande de la Légion française des combattants, en raison de son affiliation à la franc-maçonnerie.

1. Dossier ONAC n° 2 059 ; arch. UDAR Dordogne ; Archives départementales de la Dordogne (ADD), J 2 369 et 2 R 1 312 ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

2. D'autres anciens mobilisés de 1939 sont évidemment connus en Résistance ultérieure. Mais le cas de Jacques Labro (né à Paris 6^e, le 3 février 1914), hôtelier à Monpazier, est certainement méritoire. Au front en mai 1940, malgré des « varices bilatérales entraînant (son) inaptitude à la marche », il fut démobilisé loin de là, à Arzacq (Basses-Pyrénées), le 31 juillet suivant. En 1944, on le retrouva au maquis « Carnot » de Jean Dejot.

3. ADD, 14 J, fiche UDAR n° 2 000 ; dossier ONAC Dordogne ; PENAUD, 1989, 1999, 2013 ; entretien avec Bruno Boucharel, petit-fils de l'intéressé ; GILLOT, 2007a et 2007b ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

En 1942, officiellement marchand de bois en Périgord Vert, il commença à organiser un réseau résistant sous les pseudonymes successifs de « Bandiat », « RB 4 » ou « Rébecca » et « Caroline ». L'année suivante, il fut l'organisateur d'actions armées contre la Milice et les Allemands.

Le 11 juin 1944, Boucharel libéra les détenus politiques de la prison militaire de Nontron – parmi eux, se trouvaient une quarantaine de communistes –, après négociations avec le directeur, le capitaine Pointeau. Peu après, celui-ci fut abattu par un maquis FTP malgré son entrée à l'Armée secrète. On retrouva sa dépouille sur la proche commune de Saint-Estèphe au printemps 1945.

Raymond Boucharel vécut mal le lourd épisode de l'épuration violente. Ainsi, il écrivit, par la suite : « Tout était trop compliqué, trop douloureux pour que l'on soit heureux, même si l'espérance était violente... Ce qui est atrocement douloureux quand on est un chef, c'est de ne pas toujours pouvoir empêcher les arrestations sommaires, les exécutions. J'étais un chef, pas un assassin. Je me suis senti responsable et c'est pourquoi je me suis un peu éloigné... ».

Après guerre, il devint professeur de mathématiques au lycée professionnel de Périgueux. Il fut aussi Vénérable du Grand Orient de France à la loge des Amis Persévérants et de l'Étoile de Vésone Réunis, de cette ville. Resté militant politique, il fut élu conseiller général socialiste de Mareuil-sur-Belle de 1945 à 1970 et deux fois candidat aux élections législatives. Président départemental de diverses associations, nommé et promu dans la Légion d'honneur, Croix de guerre, Médaille des évadés, il est décédé le 23 janvier 1993. Inhumé à Mareuil, une rue de cette bourgade et une autre à Nontron portent désormais son nom.



Fig. 2. Raymond Boucharel.

Jacques Davout d'Auerstaedt (1913-2003)⁴

Personnage sortant assurément de l'ordinaire par son ascendance et son itinéraire que ce descendant d'un prince napoléonien, ingénieur civil de l'école des Mines de Saint-Étienne (Loire), promotion 1935. Il demeurait à Bellozanne (Seine-Inférieure) à sa mobilisation comme sous-lieutenant à l'état-major du général André Corap, commandant la IX^e armée, en 1939.

Né le 7 avril 1913 au château de Sermet (fig. 3), à Loubéjac, le vicomte Jacques Davout d'Auerstaedt était le fils de Louis, 4^e duc du nom, grand blessé

4. Liste off. PG n° 100 ; répertoire de l'Oflog IV D ; état civil Loubéjac ; généalogie de la famille Davout d'Auerstaedt ; PENAUD, 1999 ; revue *Mines*, 4^e trimestre 2003 ; entretien avec Monique Davout d'Auerstaedt, veuve de l'intéressé, Neuilly-sur-Seine, 30 octobre 2012.

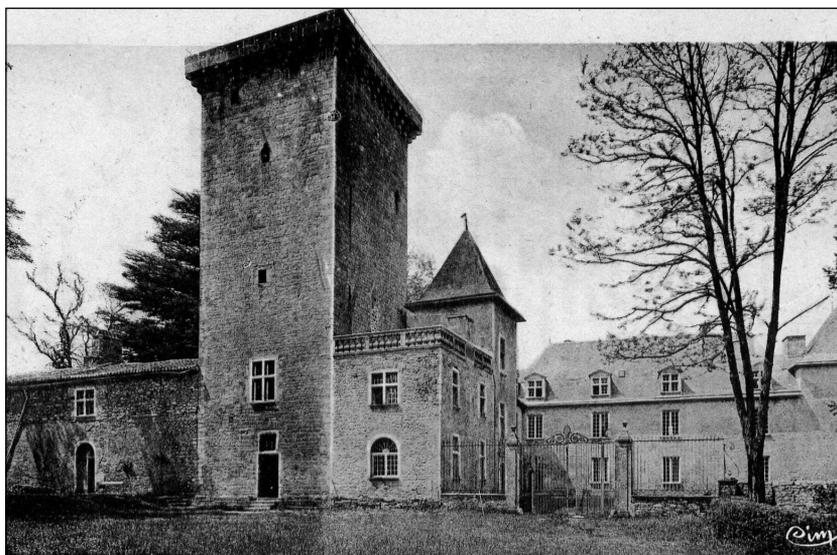


Fig. 3. Château de Sermet à Loubéjac
(carte postale ancienne, coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

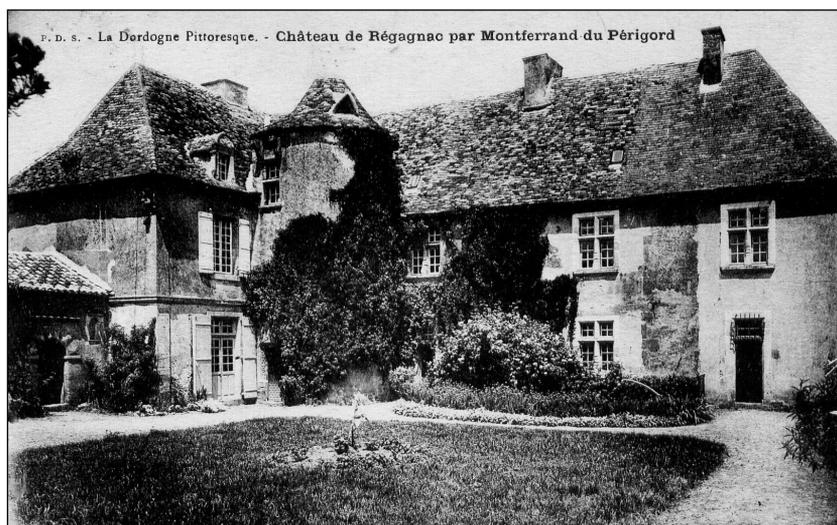


Fig. 4. Château de Régagnac à Montferrand-du-Périgord
(carte postale ancienne, coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

et Croix de guerre 1914-1918, commandeur de la Légion d'honneur, devenu chef de bataillon de réserve. Il est vrai que l'adage disait : « Quand un Davout sort du berceau, une épée sort de son fourreau ». Sa mère était Hélène Étignard de La Faulotte.

Héritier de la multiséculaire famille bourguignonne des d'Avoust (devenu Davout) dont la devise était « *Justum et tenacem, virtuti pro patria* » (« Juste et ferme, des vertus pour la patrie »), il était l'arrière petit-neveu de Louis-Nicolas Davout, maréchal du Premier Empire, duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmühl, qui avait été général de la Révolution et le seul maréchal d'Empire à ne pas se rallier à Louis XVIII⁵. Il avait acquis le château de Régagnac (fig. 4), à Montferrand-du-Périgord, en 1816, et une caserne de Bergerac porta son nom. Notre jeune vicomte descendait aussi des autres dignitaires napoléoniens Oudinot et Mortier.

Sous Vichy, son père, Louis Davout, était assez favorable au nouveau pouvoir. De quoi conjuguer cette situation avec les qualifications professionnelles de son fils pour obtenir un congé de captivité a priori utile à l'effort de guerre allemand par son affectation dans les mines du Pas-de-Calais. Jacques Davout fut ainsi élargi le 4 mars 1942 de l'*Oflag* IV D d'Elsterhorst en Saxe (et non en Silésie comme en fait état le corps des ingénieurs des Mines). Quelques mois plus tard, trompant la surveillance de la police allemande, il s'évada de France.

Passées la ligne de démarcation, les Pyrénées et l'Espagne, il rejoignit le Maroc. Son père n'apprit l'escapade qu'après coup. Recherché par le *Sicherdienst-Polizei*, c'est le cousin de l'évadé, Bernard Davout, qui fut arrêté par confusion avant d'être libéré. D'abord volontaire pour l'arme blindée, le nom de Davout d'Auerstaedt ne put échapper au général de Gaulle. Recruté par le BCRA (Bureau central de renseignements et d'action), il partit alors se former aux fonctions d'agent secret en Grande-Bretagne. Après Eugène Déchelette devenu « Ellipse » en région R 5 (Limousin-Périgord) ou bien Maurice Bourgès-Maunoury appelé « Polygone » en R 1 (Rhône-Alpes), on lui attribua le pseudonyme géométrique de « Ovale » et compétence pour la région D (Bourgogne-Franche-Comté)⁶.

Le 3 mai 1944, Davout fut déposé par avion en Saône-et-Loire pour assurer les fonctions de délégué militaire régional (DMR) du GPRF (Gouvernement Provisoire de la République Française). À l'égal des autres DMR, il fut plus le représentant officiel du gouvernement provisoire que le

5. En 1806, la « victoire » d'Eylau avait fait 13 000 morts, blessés et prisonniers dans l'armée autrichienne contre 4 350 morts, blessés et disparus du côté français. En 1809, la « victoire » d'Eckmühl occasionna 6 000 morts ou blessés autrichiens contre 3 500 du côté napoléonien et ses alliés. Sous Louis-Philippe, fut inauguré le phare d'Eckmühl (Finistère) édifié grâce à une dotation des Davout.

6. Sur Déchelette, Bourgès-Maunoury ou Chaban-Delmas, délégué militaire national, voir GILLOT et MAUREAU, 2011.

chef opérationnel des 20 000 FFI de sa zone. Démobilisé en 1945, il entra au Comptoir des phosphates d’Afrique du Nord puis créa et dirigea un département de crédit immobilier à la banque d’affaires SOVAC présidée par son beau-père.

L’ancien FFL est décédé à Neuilly-sur-Seine, le 26 mai 2003. Chevalier de la Légion d’honneur, Croix de guerre 1939-1945 et décoré dans l’ordre du *British Empire* pour ses états résistants. Connus pour son humour et peu opportuniste, il avait refusé toutes les propositions de candidature aux élections politiques. En revanche, très croyant et détaché de la vanité inhérente à la condition humaine, il avait effectué plusieurs pèlerinages à pied et a vécu avec discrétion. En 1943, il avait publié une recherche historique entreprise pendant sa captivité. Elle portait sur la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons. En 1952, ce fut une étude généalogique de sa famille.



Fig. 5. Hubert Faure.

Hubert, Émile Faure (1914-)⁷

Né le 28 mai 1914 à Saint-Astier, Hubert Faure (fig. 5) est le fils d’un grand mutilé de la première guerre mondiale, devenu greffier-huissier, et d’une sage-femme. Il devança l’appel en 1932, en s’engageant au 20^e Dragons. Brigadier, l’année suivante, et maréchal des logis, en 1934, rengagé le 2 avril 1938, au 1^{er} Dragons portés, il fut envoyé effectuer la préparation militaire supérieure à Paris. Aux armées le 3 septembre 1939, il fut affecté au dépôt de cavalerie n° 3 et promu maréchal des logis-chef, le 10 janvier 1940.

Fait prisonnier à Battigny (Meurthe-et-Moselle), le 26 juin 1940, son registre-matricule indique « Cesse captivité le 4 août 1940 ».

En fait, s’étant évadé de son camp temporaire, il était revenu en Périgord où il fut provisoirement rattaché à la subdivision militaire dirigée par le colonel Raoul Blasselle. Affecté au 6^e Cuirassiers, le 1^{er} octobre suivant, Faure fut placé en congé d’armistice trois mois plus tard. Démobilisé, il participa au camouflage du matériel militaire. En janvier 1943, se sentant menacé, il tenta de passer en Angleterre par l’Espagne. Capturé par la *Guardia civil*, il fut interné au camp de Molinar de Carranza, en Biscaye. Libéré, le 15 juin suivant, il parvint à ses fins par l’entremise de l’ambassade britannique au Portugal.

Entré dans la marine gaulliste, Faure fut répertorié FNFL (Forces navales françaises libres) sous le matricule 1.149 FN 43. Formé au camp

7. ADD, 2 R 1 312, registre-matricule n° 696 ; SIMONNET, 2014 ; CADROAS, 2005 ; GILLOT et MAUREAU, 2011 ; ÉLIAS, 2012 ; *Le Petit Journal de Neuvic*, juillet 2008 ; GILLOT, 2011 ; émission « 13h15, le dimanche », France 2, 25 mai 2014 ; émission « Les Français du jour J », France 3, 26 mai 2014 ; JAMET, 2014.

écossais d'Achnacarry, il appartient au commando n° 4 des bérets verts, aux ordres du capitaine de corvette Philippe Kieffer. Le 6 juin 1944, avec 176 autres « cocoyes », dont un ancien médecin des Brigades internationales en Espagne républicaine, le maître principal (adjudant-chef dans l'armée de terre) débarqua sur la plage normande de Ouistreham.

Entre les barbelés, les champs de mines, les blockhaus ennemis, l'assaut du « casino » (en fait un bunker semi-enterré), les tireurs embusqués, son unité subit dix tués et bien plus de blessés encore. Son chef fut de ce nombre mais l'unité fit des prisonniers. Dans la même journée, elle rejoignit les Britanniques à l'heure pile et fit encore l'assaut du fameux *Pegasus bridge* où elle subit de nouvelles pertes.

C'était un quart du bataillon qui était hors de combat lors de la forte contre-offensive d'une division SS. Le 29 juin, le commando perdit encore des hommes mais l'artillerie britannique l'aida fortement à tenir les positions.

Capturé par l'ennemi, l'un des hommes du commando fut pendu, au mépris des conventions de guerre et c'est à cette époque que le fils de Kieffer, jeune FFI en région parisienne, termina sa vie, fusillé par l'ennemi. Pour sa part, épargné par les tirs ennemis, le « cipal » Faure tomba malade. Le 14 juillet, il ne fut pas à la cérémonie qui se tint à Amfreville, quasiment sur la ligne de front. Guéri, il rejoignit son unité, le 18 août.

Après une période de repos en Grande-Bretagne, les survivants furent envoyés aux Pays-Bas et ils prirent part aux combats de rue dans la ville de Flessingue. Faure y fut blessé, le 2 novembre, alors que le quartier-maître périgordin Yvan Monceau perdit la vie.

Faure fut promu enseigne de vaisseau de 2^e classe le 1^{er} octobre 1944. Son unité n'eut de cesse de rester au combat et son dernier tué tomba le 8 mai 1945.

Resté dans l'armée après guerre, le baroudeur périgordin entra dans la vie civile alors qu'il était devenu lieutenant de vaisseau (grade équivalent à capitaine). Il travailla d'abord à l'entreprise Baudon, à Douala (Cameroun), puis en Algérie et à Boulogne (Seine). Croix de guerre 1939-1945 et nommé dans la Légion d'honneur. En 2014, l'ancien soldat a fêté ses 100 ans. En décembre, c'est l'amiral Philippe de Gaulle qui lui a remis les insignes de grand officier de l'ordre napoléonien. Lors de la commémoration des soixante-dix ans du débarquement en Normandie, il avait témoigné avec verve dans plusieurs émissions de télévision, s'était confié à la presse écrite et participé avec enthousiasme aux cérémonies. Toujours valide et enjoué, il se partage, avec son épouse, entre la Guyenne et son appartement du 16^e arrondissement de Paris, où il passe ses hivers. Une rue de la bourgade de Neuvic-sur-l'Isle porte son nom et il a été fait citoyen d'honneur de cette cité.

Arthur Grolière (1905-1991)⁸

Il naquit à Bugue, le 9 février 1905. Son père fut combattant en 14-18. Agriculteur à Malmussou-Bas, Arthur s'était marié en 1929 et son fils unique était venu au monde en 1934 après le décès prématuré d'un autre enfant. Mobilisé comme simple 2^e classe dans la cavalerie, il fut fait prisonnier à Port-Jérôme (Seine-Inférieure), en juin 1940. Rapidement évadé d'un *Frontstalag* avec un compagnon du Quercy, il se cacha dans une ferme proche et, pourvu de vêtements civils, mit quatre mois pour rentrer chez lui. Sous l'Occupation, Grolière soutint des groupes résistants. Un temps sympathisant communiste, il revint chez les radicaux-socialistes. L'ancien prisonnier est décédé à Périgueux, en 1991. Son fils a poursuivi et développé une conserverie bien connue.

Albert, dit Georges, Marty (1904-1991)⁹

Après l'école professionnelle de Périgueux, Marty, né le 15 mai 1904 à Belvès, avait accompli son service militaire dans le génie à Angers (Maine-et-Loire), en 1924-1925. Menuisier-ébéniste, marié à une jeune institutrice, mobilisé le 2 septembre 1939, il fut fait prisonnier le 15 juin 1940. Le 20 novembre suivant, par l'action déterminante de son épouse qui alla le chercher sur place, avec des vêtements civils, et le ramena en train, il s'évada de son *Frontstalag*. Une semaine plus tard, il fut démobilisé à Périgueux.

Avec son frère, Marty avait milité au parti communiste mais les pactes germano-soviétiques successifs de 1939 l'avaient atterré. Aussi, à partir de 1941, il devint responsable du mouvement Combat, à Belvès. Entré au réseau SOE de Buckmaster à partir de novembre 1942, il prit aussi du service à l'Armée secrète après avoir été contacté par l'instituteur Roger Barnalier, prochain chef départemental de l'Armée secrète et mort en déportation. En mars 1943, surveillé par la police vichyste, il fit l'objet d'une perquisition infructueuse mais préféra passer en clandestinité, doté d'une fausse carte d'identité au nom de Paul Veyssière, cultivateur au Coux-et-Bigaroque.

Il constitua et organisa divers dispositifs : corps franc, groupe de combat, ravitaillement, faux papiers, réception de parachutages, camouflage des conteneurs. Dès l'annonce du débarquement du 6 juin 1944, alors chef du groupe Marsouin, au grade de capitaine, il proclama la IV^e République et fit placarder des affiches à Belvès. Les 19 et 20 juin, il participa aux durs combats de Mouleydier et, le 9 août, à l'attaque de la centrale hydro-électrique de Tuilières qui fit plusieurs morts dans les rangs des résistants. Le 20 août, il se trouva à la libération de Bergerac puis fit route vers Bordeaux au travers

8. Entretien avec Désiré Grolière, fils de l'intéressé, et documents de sa part.

9. Liste officielle n° 33 ; dossier ONAC Dordogne n° 867 ; entretiens avec Sylvie Marty ; REBIÈRE, s. d. ; GILLOT, 2007b ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

de combats engagés en Bergeracois et le long de la rivière Dordogne. Le 11 décembre 1944, après la reddition allemande de La-Pointe-de-Grave, Marty fut démobilisé du 3^e RIC.

Médaillé de la Résistance. Décédé à Belvès le 11 novembre 1991, il était père de trois enfants. Sa veuve lui a survécu jusqu'en avril 2008.

Noël Palaud (1908-1985)¹⁰

Né le 24 décembre 1908 à Coulounieix, Noël Palaud est un cas hors normes. Militaire de carrière, adjudant et chef de section au 50^e RI, il eut à son actif un avion ennemi abattu au fusil-mitrailleur, le 24 mai 1940, quelques jours après avoir capturé une escouade entière de soldats allemands. Le 8 juin, avec un canon de 25 mm, il détruisit quatre chars ennemis et en immobilisa un cinquième à la grenade. De là survint son surnom « Artilleur ».

Prisonnier avec les survivants de son unité, le captif fut conduit au camp de Bad-Sulzbach, dans les Sudètes. Il réussit sa troisième tentative d'évasion et retrouva le Périgord après 2 000 kilomètres d'un périple difficile. Il reprit du service dans l'armée et se trouva affecté au 26^e RI, à Périgueux. Cherchant à rejoindre l'Angleterre, en juin 1942, le baroudeur fut arrêté en Espagne et il passa six mois dans les geôles de Franco. En mars 1943, il atteignit la capitale britannique et se porta volontaire pour une mission du BCRA en territoire occupé. En compagnie de son chef, André Rondenay, il fut parachuté, au mois de septembre. L'agent déploya son énergie à mettre en place l'infrastructure d'un dispositif organisé pour la zone nord.

En janvier 1944, André Boulloche, futur ministre socialiste du général de Gaulle, alors délégué militaire pour la région de Paris, fut arrêté. Palaud le remplaça tout en conservant ses attributions précédentes. Ainsi, il participa à plusieurs sabotages. Mais, le 20 mars 1944, c'est lui qui tomba entre les mains de la Sipo-SD, à Paris. Interné à Fresnes, il fut torturé car les Allemands étaient persuadés, non sans raison, de tenir un « gros poisson ». D'abord interné à Compiègne, il aboutit au camp de Dachau et réussit à y créer un mouvement de résistance interne. Libéré par l'avancée des troupes alliées, en avril 1945, il poursuit sa carrière militaire pendant la guerre d'Indochine. Par la suite, au centre de sélection du fort de Vincennes, dans les fonctions de commandant en second, l'adjudant de 1940 était devenu lieutenant-colonel.

Il prit sa retraite en octobre 1964. Décédé le 5 août 1985, à l'hôpital de Bordeaux, il a été inhumé à Peyzac-le-Moustier pourvu de titres exceptionnels : compagnon de la Libération par décret du 19 octobre 1945, nommé et promu dans la Légion d'honneur jusqu'au grade de commandeur, Médaille militaire, Croix de guerre 1939-1945 avec huit citations, Croix de guerre TOE après

10. Liste officielle PG 1940-41 n° 93 ; PENAUD, 2008 ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

trois autres citations, Médaille de la Résistance avec rosette, Médaille des évadés et *King's medal for courage* (GB).

Maxime, Adrien Quenouille (1914-1978)¹¹

Né le 25 mars 1914 à Périgueux, au n° 37 de la rue Lacombe, dans le quartier Saint-Georges, il est fils d'un sous-officier du 50^e RI. Pupille de la Nation et enfant de troupe, engagé volontaire pour cinq ans, le 5 septembre 1932, il commença sa carrière comme deuxième classe au 2^e Spahis algériens. Rengagé au grade de maréchal des logis, il se maria à Oran (Algérie), le 8 décembre 1937. Affecté à l'encadrement du 443^e régiment de Pionniers, au front en Alsace et dans les Ardennes, il fut fait prisonnier à « Horgue » (localité méconnue, peut-être Hargnies (Nord)), le 16 mai 1940. Affecté au stalag IV B (Mühlberg, vallée de l'Elbe), il s'évada le 8 décembre 1941. Entré dans l'armée d'armistice et muté en Algérie, il se rallia à la dissidence. Ainsi, Quenouille fut alors sous-officier au 2^e Dragons. Promu adjudant en 1943 et adjudant-chef, l'année suivante, il était sous-lieutenant en 1945 et lieutenant un an plus tard. Capitaine en 1952, il fit la guerre d'Indochine au 8^e Spahis. Pendant le conflit algérien, il passa par le 152^e RIM et le 12^e Dragons. Chef d'escadron en 1963, il se retira à Libourne. Décédé à Bayonne, le 19 février 1978, il était décoré de la Médaille des évadés, Croix de la Valeur militaire et doté de trois Croix de guerre. Possible frère ou proche de Roger Quenouille, autre captif, mais son éventuelle parenté avec le médecin communiste René Quenouille, natif de Sarlat, déporté et pendu au camp de concentration de Neuengamme, le 20 avril 1945, reste à établir.

II. D'autres évadés parviennent en Périgord et empruntent divers parcours

Jean Armandi (1910-2004)¹²

Armandi, né le 10 janvier 1910 à Monaco, était le fils d'émigrés italiens. D'abord ouvrier, il fut naturalisé français en 1934 et s'engagea pour trois ans au 3^e Dragons où il devint brigadier-chef chiffreur. Il se maria en mars 1939, tout juste avant d'être rappelé en service armé. Au front, lors de l'offensive allemande de mai-juin 1940, il obtint une citation à l'ordre de l'armée pour son attitude au feu alors que des sources inexactes l'ont dit condamné pour avoir reflué.

11. Liste officielle n° 82, ADD, 2 R 1 315 ; état civil Périgueux, 1914.

12. Arch. justice militaire, Le Blanc ; ARMANDI, 1995 ; GALABRU, 2006 ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

Fait prisonnier mais rapidement évadé, il vint en Rhône-Alpes. Entré dans la gendarmerie, il passa par l'école de Romans (Drôme). Les archives du tribunal militaire de Lyon ne portent pas trace de la première incrimination. Par contre, en mars 1942, Armandi fut accusé d'un vol qu'il nia toujours. Condamné à six mois de prison, d'abord envoyé à la prison de Périgueux puis au camp de Mauzac, il obtint sa libération par l'entremise de Joseph Darnand, président de la Légion française des combattants des Alpes-Maritimes. Pour autant, ayant fait la connaissance du résistant Pierre Bloch et de Britanniques internés, il passa en Grande-Bretagne.

Formé au parachutisme et à l'action clandestine, en Écosse, au camp de Ringway, l'ancien détenu revint en France occupée. En 1943, chargé de missions de liaison, il se trouva en Limousin et en Périgord Vert pour le compte du réseau « Jove » d'André Giovetti. Il rencontra Charles Sarlandie et bénéficia de l'aide d'une institutrice de Jumilhac-le-Grand. Arrêté à Limoges, par la Sipo-SD, le 4 août suivant, et sévèrement malmené, il eut à faire au traître mosellan Joseph Meyer, ancien adjudant de l'armée française. Évadé le 8 octobre, il se réfugia en région bordelaise.

Son autobiographie indique qu'il travailla ensuite pour les services spéciaux gaullistes et le contre-espionnage militaire, à Wildbad (Bade-Wurtemberg), en Allemagne occupée. Par l'effet de la loi du 16 août 1947, ayant reçu trois citations au titre de 1939-1945, il fut amnistié de sa condamnation de droit commun de 1942. Volontaire pour le conflit en Indochine, en 1951, officier des transmissions au 5^e bataillon de parachutistes, il se trouva à nouveau fait prisonnier de guerre, à Diên-Biên-Phu. À peine libéré, on le trouva dans les services de la guerre psychologique pendant le soulèvement algérien.

En 1961, Armandi adhéra au putsch des généraux Challe, Salan, Jouhaud et Zeller. Exclu de l'armée au grade de capitaine, il n'avait que cinquante-deux ans. Titulaire de nombreuses décorations, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1954, promu officier en 2003, il est décédé l'année suivante. En 1974, alors retiré à Bergerac, il avait créé le club de parachutisme dont il fut un instructeur apprécié.

Louis Godefroy (1911-1987)¹³

Né le 4 septembre 1911 à Barbaste dans le Lot-et-Garonne, ouvrier plombier-zingueur puis engagé au 14^e RI de Toulouse, en 1931, Godefroy était devenu un militant communiste. Volontaire dans les Brigades internationales pendant la guerre civile espagnole, il avait commandé une compagnie au cours de la bataille de l'Èbre, en 1938.

13. Site des Compagnons de la Libération ; Maitron en ligne ; MIQUEL, 1995 ; WEILL, 2006 ; ADD, 1 592 W ; dossiers attribuables à Paix et Liberté (archives de Jacques Lagrange) ; PENAUD, 2013 ; GONTIER, 2009 ; FOUCHÉ et BEAUBATIE, 2008 ; GILLOT, 2007a et 2007b ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

Mobilisé en 1939, il fut au combat à Bitche (Moselle) et sur la Meuse lors de l'offensive allemande. Prisonnier de guerre, le 24 juin 1940, et interné à Metz, il s'évada le 7 septembre suivant, lors de son transfert en Allemagne. D'abord l'un des dirigeants de l'Organisation spéciale communiste en zone sud, l'activiste fut arrêté à Narbonne (Aude), le 21 juillet 1941. Condamné à 15 ans de travaux forcés par la cour spéciale de Montpellier et emprisonné à Saint-Étienne (Loire), il s'échappa avec trente et un autres détenus, dans la nuit du 25 septembre suivant.

Son engagement aux FTP, sous le pseudonyme de « Rivier », le conduisit à la tête de la région « Inter B bis » comprenant le Périgord, le Limousin et le Quercy. Parmi d'autres actions, il élaborait le sabotage de l'usine hydro-électrique de Tuilières (fig. 6), en Bergeracois (avril 1944). Puis, avec Jean-Jacques Chapou, dit « Kléber », il participa à la très discutée attaque de Tulle (7 juin). Sans doute lui doit-on la décision d'attaquer les Allemands à Mussidan, le 11 juin suivant. En avril 1945, il prit la tête du 126^e RI reconstitué.

Après guerre, les services de renseignements considérèrent Godefroy comme un « dangereux personnage de l'appareil militaire communiste clandestin ».

Compagnon de la Libération, chevalier puis officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec une citation à l'ordre de l'armée, médaillé de la Résistance avec rosette. Décédé le 6 avril 1987 à Saint-Jean-de-Fos (Hérault), il a parfois été confondu avec le chef AS en R5, André Rousselier, dit « Rivière ».

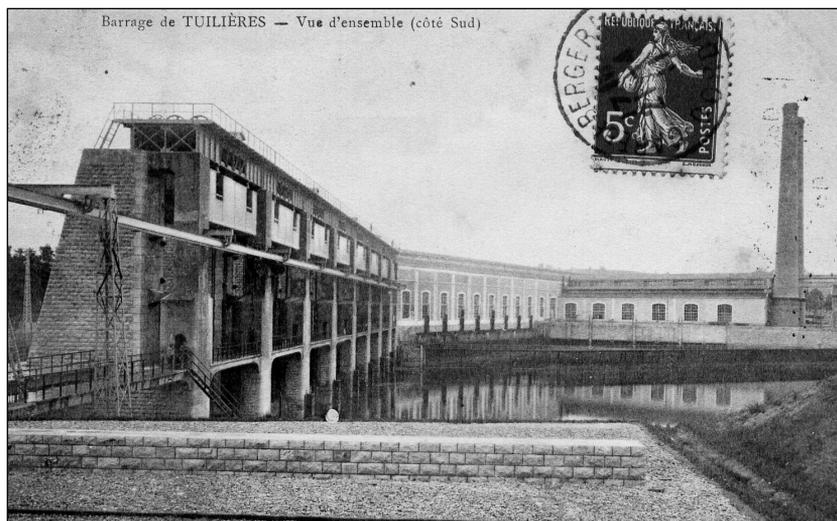


Fig. 6. Usine hydro-électrique de Tuilières à Saint-Capraise-de-Lalinde (carte postale ancienne, coll. SHAP).

Jean Laussucq (1910-1983)¹⁴

Né le 3 octobre 1910, à Souston (Landes), marié, rappelé et fait prisonnier, il s'évada de son Stalag et passa en Suisse où il fut retenu quelques mois comme Paul Arvieux, Paul Bousquet ou le Polonais Stanislas Jaslanck également revenus en Périgord. Libéré en août 1941, il parvient à Annecy (Haute-Savoie). Démobilisé, il gagna Saint-Saud-Lacoussière, chez ses beaux-parents. À l'été 1942, il fit la connaissance du résistant Jacques Brachet et entra au service du réseau britannique SOE de Roger Buckmaster. Son action clandestine s'exerça dans divers domaines : fausses pièces d'identité, ravitaillement de clandestins, réception de parachutages, lutte contre le STO. Pour l'Armée secrète, il fut à la base de la rencontre entre l'ancien prisonnier Rodolphe Cézard et l'autre résistant Roger Vieugeot. Sa maison servit même de QG de fortune. Après guerre, Laussucq poursuivit sa carrière professionnelle en région parisienne. Décédé le 9 août 1983 à Saint-Saud-Lacoussière, il était veuf de Marguerite Dubary.

Georges Wejmer¹⁵

G. Wejmer fut d'abord prisonnier de guerre des Soviétiques après l'attaque de Staline contre la Pologne, le 18 septembre 1939. Évadé à temps, il échappa à l'anéantissement de plusieurs milliers d'élites militaires et intellectuelles, au printemps 1940, autour de Katyn, par le NKVD stalinien. Ayant rejoint la France, comme 30 000 autres soldats polonais, Wejmer prit part au corps expéditionnaire de Narvik. Revenu en métropole et envoyé au front, il fut fait prisonnier par les Allemands en juin 1940 et s'échappa à nouveau. Parvenu en Périgord, on le retrouva dans l'AS du Bergeracois, dès la fin de 1942. Il semble avoir été médecin auxiliaire. Il pourrait correspondre à Jerzy Wejmer, adjudant au 3^e bataillon de la brigade polonaise du général Zygmunt Bohusz-Szusko qui avait fait la campagne de Norvège avec le corps expéditionnaire franco-britannique. En l'état actuel des archives disponibles, l'itinéraire d'après guerre de Wejmer n'est pas connu. On notera aussi que beaucoup de Polonais mobilisés en France, tant immigrants de l'entre-deux-guerre que parvenus après l'attaque germano-soviétique conjuguée de septembre 1940, mais non faits prisonniers, libérés ou parvenus à s'évader, appartinrent au mouvement de résistance nationaliste POWN et au réseau « Monika ». La néo-périgordine Anne de Gontaut-Biron, née Anka Sterzynska, veuve du diplomate et comte Guillaume de Gontaut-

14. CAPITAINE FRED, 1977 ; entretien avec Guy Mandon ; GILLOT et MAUREAU, 2011.

15. ADD, 91 J, fonds Rizza ; GILLOT et MAUREAU, 2011 ; J.-J. Gillot, communication devant la SHAP, 2011 ; site Internet « Brigade autonome des Chasseurs de Podhale » ; entretien et correspondance avec Anne-Louise de Rostolan, née Toulouse-Lautrec.

Biron, en fut. Avec sa fille Béatrix, elle fut déportée à Ravensbrück mais toutes deux en revinrent vivantes ¹⁶.

Auguste Royal (1891-1975) ¹⁷

Auguste, Émilien (dit Florian) Royal ¹⁸ était né le 14 septembre 1891, à Villacourt (Meurthe-et-Moselle). Frère de deux autres enfants, écolier puis lycéen modèle, l'étudiant entra à Polytechnique en 1912 et y fut boursier public. Il était lieutenant d'active au début du premier conflit mondial où il se montra des plus déterminés.

Marié à Marie-Thérèse Carage, fille de propriétaires fonciers aisés, Royal devint officier supérieur. Il était lieutenant-colonel, commandant le 14^e régiment d'artillerie, lorsqu'il fut capturé à Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle), le 23 juin 1940, avec la 35^e division d'infanterie.

Précocement évadé, le 27 juillet, de la caserne Thiry, à Nancy, il passa en zone encore non occupée et reprit du service au 35^e RAD, à Périgueux, en novembre suivant. Il fut vice-président puis président du tribunal militaire de la ville, à partir du 22 juillet 1942. Après avoir résidé au château de Mauriac (fig. 7), à Douzillac, où sa femme et plusieurs de ses enfants mineurs étaient réfugiés, il vint demeurer à Périgueux.

Devenu colonel et nommé commandant de la subdivision militaire de Tulle, Royal fut arrêté par les Allemands en mai 1944. Il passa par le camp de transit de Compiègne-Royal-Lieu et fut transféré à Eisenberg (Tchécoslovaquie) dont il revint le 17 mai 1945 ¹⁹. Promu général de brigade, l'ancien prisonnier est décédé en 1975. Sa devise aurait pu être tirée d'Épictète : « *Basilikos eu pratein* » (« Ce qui est royal c'est d'agir »). Bien que décédé avant 1977, son dossier de Légion d'honneur n'est pas encore accessible pour des raisons inexplicables.

16. De même, on relèvera le cas du Polonais Matus Pundik (1900-1969) venu en France en 1920 pour faire ses études médicales à Montpellier, Tours et Paris. Engagé au 5^e régiment de l'armée polonaise, fait prisonnier de guerre à Belfort, en 1940, Pundik se trouva libéré au titre de soignant. Mais, d'abord interné pendant dix-huit mois au camp de Mont-en-Touraine, il fut déporté ethnique en juillet 1942, avec le convoi n° 8. Il perdit sa première épouse enceinte et toute sa famille dans la Shoah mais survécut à trois années passées au camp de Golleschau, une annexe d'Auschwitz, et à deux marches de la mort pendant l'évacuation du printemps 1945. Après avoir vécu l'indicible, il s'installa comme médecin de campagne à Saint-Christoly-de-Blaye (Gironde). Remarié, il eut trois filles. L'aînée, devenue médecin du travail à Périgueux, lui a consacré une émouvante, fournie et illustrée biographie (PUNDIK, 2014 et entretien avec l'auteur).

17. Service historique de la Défense, Vincennes, dossier 14 Yd 716 ; *Le Monde*, 28 juin 2006 ; *L'Express*, 2 novembre 2006 ; GILLOT, 2007a et 2007b ; entretiens avec Benoît Royal (Paris, 21 mars 2013, et Draguignan, 6 janvier 2015) et documents de sa part.

18. Il est le grand-père de Ségolène Royal.

19. On notera que son fils Jacques, jeune aspirant, fut aussi prisonnier de guerre et passa sa captivité en Prusse orientale.



Fig. 7. Château de Mauriac à Douzillac (carte postale ancienne, coll. SHAP).

Pierre Grimard (1910-1944)²⁰

Fils d'un ouvrier menuisier girondin, il était né le 29 avril 1910, à Gujan-Mestras. Appelé au service militaire en 1930, il s'était marié dans sa commune d'origine en 1933 avec Amélie Roux. Père de deux enfants lors de sa mobilisation, il semblait déjà ouvrier boulanger chez Chaumeil à Périgueux et habiter alors 18, rue de Sébastopol. Brigadier-chef d'une unité non précisée, il aboutit dans un *Frontstalag* dont il s'évada à la fin de 1940 avant d'être transféré en Allemagne. Ayant rejoint Périgueux, il entra à la Légion française des combattants comme 30 000 autres autochtones. Il s'ensuivit son adhésion au Service d'ordre légionnaire puis à la Milice. Arrêté à la fin août 1944 sous l'accusation avérée de « milicien », Grimard jura n'avoir jamais porté l'uniforme des francs-gardes et détenu d'arme. Il n'est pas plus connu qu'il ait commis des dénonciations puisque son propre patron était membre du groupe Mercédès de l'Armée secrète et ne fut pas inquiété de ce chef. Interrogé par un inspecteur du Service d'ordre patriotique, le prévenu indiqua avoir cru agir pour le bien public, été requis pour du maintien de l'ordre préventif à Limoges mais refusé de partir en opérations en Savoie. Le chef milicien Georget Breton l'aurait alors menacé de son revolver et il aurait cessé d'assister aux réunions à partir de février 1944. Ainsi, son cheminement rappelle celui de

20. Communication de Jean-Pierre Laroche ; Arch. dép. Gironde, 17 W 1 727, procès devant la cour martiale de Périgueux.

GRIMARD Pierre, 34 ans, boulanger, marié, 3 enfants, prisonnier évadé, n'a pas hésité à rentrer au S. O. L., milice, franc-garde ; il dit avoir agi sous la menace de Breton et d'avoir démissionné. Condamné à mort ; confiscation de tous ses biens.

Fig. 8. Extrait de *Dordogne libre*, du 29 septembre 1944, annonçant la condamnation à mort de P. Grimard.

Georges Tomasi, ancien prisonnier de guerre libéré, démissionnaire de la direction périgordine de la Milice à la fin décembre 1943 mais qui fut exécuté par les FTP à l'été suivant. Défendu par l'avocat Abel Lacombe, Grimard fut condamné à mort le 28 septembre 1944 par la cour martiale de Périgueux pour atteinte à la sûreté de l'État et à la confiscation de ses biens (fig. 8). Dans les circonstances de l'époque, il fut sans

possibilité de faire appel ni recours en grâce et périt au stand de tir de garnison, deux jours plus tard. En 1947, à l'occasion d'un recours de son épouse afin de reprendre possession des confiscations, le procureur de la République de Périgueux estima que la peine de Grimard avait été largement disproportionnée et il émit un avis favorable à la requête de la veuve.



Fig. 9. Alexandre Villaplana.

Alexandre Villaplana (1904-1944)²¹

Né le 25 décembre 1904 à Mustapha (Algérie), fils de François, Joseph, tonnelier, et de Nathalie Baldare, « pieds noirs », Villaplana (fig. 9) avait effectué son service militaire, par devancement d'appel, au 81^e RI, en 1924-1925. Il fut rappelé à une période de réserve du 29 février au 14 mars 1932, alors qu'il résidait à Nîmes. Il était censé avoir exercé les professions de commerçant en automobiles, d'agent d'assurances ou de garçon de café.

Petit bonhomme d'1,66 m, mais footballeur professionnel doué, passé par les clubs de Cette (Sète), Nîmes, Vergèze, Paris, Antibes ou Nice, déjà international militaire, il avait été le capitaine de l'équipe de France lors de la première coupe du monde, en Uruguay, en 1930.

Père de deux enfants, mais mari volage, il se reconvertis mal. Rapidement tombé dans la délinquance, il versa dans les paris hippiques truqués et le recel de biens volés et fut condamné pour ces faits. Ainsi, en octobre 1938, alors qu'il était en prison, son registre-matricule fut annoté de la mention « introuvable ».

21. Arch. Service historique de la Défense ; Arch. dép. Hérault ; Arch. dép. Dordogne ; Arch. préf. police Paris ; PENAUD, 2011b ; GILLOT et AUDOUX, 2013 ; FIERE, 2012.

Retrouvé au n° 13 de la rue des Boulets, à Paris (11^e), Villaplana fut affecté dans une unité de Pionniers en septembre 1939. D'après les déclarations ultérieures de son avocat, son unité fut au combat à Rethel (Ardennes) et à Montmirail (Marne). Puis, le repris de justice aurait été fait prisonnier sur les bords de Loire et se serait peu après évadé du *Frontstalag* de Longvic (Côte-d'Or) alors que son unité avait encore perdu des hommes dans le Cher, le 18 juin 1940.

Les événements, mais aussi l'appétit du lucre, firent alors que la destinée de Villaplana soit définitivement toute autre que celle d'un autre sportif de haut niveau, l'international et capitaine de l'équipe de France de rugby périgourdin Étienne Piquiral resté captif jusqu'au printemps 1945.

Sous l'Occupation, acoquiné à la bande des « gestapistes » parisiens de la rue Lauriston, le repris de justice se mit sous les ordres des affidés Lafont et Bonny, vivant de rapines et d'argent facile. Au début de 1944, grisé par l'impunité et sans le moindre scrupule, il devint le chef d'une escouade de malfaiteurs nord-africains tirés des bas-fonds de la Goutte-d'Or, prochainement dénommés « les Bicots » et craints comme la peste en Périgord. Assisté de truands corses et italiens mués en sous-officiers, au printemps et à l'été 1944, au grade de lieutenant et sous l'uniforme allemand, il participa à diverses exactions, aux ordres du *Sicherdienst-Polizei* de Michaël Hambrecht.

De Brantôme à Sainte-Marie-de-Chignac, d'Eymet à Périgueux et aux alentours, comme dans la campagne périgordine profonde, Villaplana fut mêlé à divers épisodes répressifs et il devint un éhonté profiteuse des circonstances. Pour autant, il semble avéré qu'il déserta devant la tournure des événements de début juin 1944 et il n'a jamais été démontré qu'il mit la main dans la tragique fusillade de Mussidan. Revenu auprès de sa maîtresse, il fut assez benoîtement interpellé à Paris, en septembre 1944.

Une enquête de police aussi rapide que fournie réunit en une même affaire douze autres crapules de son association de malfaiteurs. L'affaire fut jugée le 12 décembre 1944 par la cour de justice de la Seine (fig. 10). L'époque était tendue et l'histoire raconte qu'Issac Misraki, ancien président de l'un des premiers clubs de Villaplana, témoin à décharge, fut récusé. Mais l'ancien grand résistant périgordin Vincent Bonnetot vint assurer que l'accusé lui avait témoigné des égards pendant sa détention²².

Malgré les dénégations de l'accusé concernant les exactions sanglantes en Périgord, les efforts désespérés de son avocat, la non-démonstration d'actes meurtriers directs, mais devant l'évidence de sa vénalité et de son « intelligence avec l'ennemi », Villaplana fut condamné à mort « à la majorité » des cinq membres du jury. Il finit ses jours fusillé dans les douves du fort de Montrouge, au petit matin blême, deux jours plus tard, sitôt après ses comparses Bonny

22. GILLOT et MAUREAU, 2011 ; GILLOT et AUDOUX, 2011 ; GILLOT, 2013.

et Lafont. Les archives d'état civil l'ont inscrit « décédé à Arcueil (Seine), le 27 décembre 1944 ». De fait, on n'était plus à un jour près au terme du profond gâchis que constitua la seconde partie de sa vie.

ALEX VILLAPLANE VA EXPIER SES CRIMES

Quand le bourreau de Périgueux opérait en Dordogne

Toute la population périgourdine est encore hantée par le cauchemar des bicots ! Ces hommes de sac et de corde, à la mine patibulaire, qui nous braquaient la mitraillette sur le ventre en nous disant « Papiers ». On se souvient du couvre-feu à 7 heures, puis à 6 heures suivi de rafales de mitraillette quand à 6 h. 5 et à 7 h. 5, une silhouette se profilait devant une porte.

On se rappelle tout cela... et plus encore : les rafles de la rue Wilson, qu'Alex, lui-même, dirigeait, suivi d'une voiture de tourisme, de laquelle deux bicots tenaient en respect les passants sous la menace de leurs mitraillettes, et d'un camion qui servait à entasser les suspects. Nous nous souvenons de ce jour de mars, vers 5 heures du soir, quand la population fut poursuivie à coups de fusil, de la place Bugeaud à Saint-Front... Classe à l'homme, arrestations, perquisitions, rafles, souvenirs de terreur !

C'était là le « travail » du nommé Alex Villaplaine, chef des bicots. Ce monstre, dont la face bestiale portait tous les stigmates des tare physiologiques, assassinait, rançonnait et torturait pour 10.000 francs par mois. Ses hommes de main, tueurs professionnels, sortis de la plus immonde pègre, rece-

vaient une mensualité de 5.000 francs.

Il ne s'agissait là, bien entendu que de « traitement administratif », car ces messieurs avaient d'autres moyens d'existence... nous nous en doutions à voir leur train de vie, et celui de « ces dames ». Nous pensions bien qu'ils devaient avoir des « revenus ».

C'est qu'ils « travaillaient » non seulement pour les Allemands, mais à leur compte, en s'octroyant le résultat de leurs pillages et de leurs rançons : argent, bijoux, linge, objets divers.

Ce sont ces hommes, aux mains pleines de sang et aux poches gorgées d'or, qui sous les ordres de leur « lieutenant », organisaient la terreur dans toute la Dordogne.

Les témoins ont fait revivre, en termes saisissants, pendant le procès de Paris, les massacres de Brantôme, de Ribérac, de Mussidan etc... Vision d'horreur qu'il n'est pas possible d'exprimer.

On imagine difficilement à quel degré de dégradation l'homme taré peut descendre. C'est une caractéristique de notre nature que de pouvoir s'élever vers l'idéal ou s'effondrer dans un abîme d'abjection.

Bien entendu, cet ignoble personnage osa esquisser une défense devant le tribunal. Il

jouait... tenez-vous bien... au résistant ! Figurez-vous qu'il n'a jamais aidé les nazis, et quand les accompagnant dans leurs répressions de police, Alex prétend que tous ses soins consistaient à « protéger » les patriotes, et à « empêcher » les Allemands de brûler les villages.

O douce hypocrisie !...

Mais les Périgourdins cités comme témoins eurent vite fait de lui baisser la tête en lui fouettant le visage à coups de vérités.

Alex n'était pas le « grand patron », le procès nous le révèle ; il était un des hommes de la bande Bony-Lafont etc. dont il nous semble avoir entendu parler. Cette bande avait recruté 300 bicots, de la « racaille », (avoue cyniquement Lafont), organisés en sections, et c'est une de ces sections de professionnels du meurtre, qui nous fut octroyée le 14 mars 1944, nous nous en souvenons...

Aujourd'hui, Alex Villaplaine a le temps de faire le compte de ses profits et pertes. Tout à une fin : et le bon sens reprend toujours ses droits. L'heure de la justice a sonné : il faut payer.

Nous ne regrettons qu'une chose... une seule : c'est qu'il ne soit pas fusillé à Périgueux, sur la place même où cet infâme traître a osé faire couler le sang innocent.

Fig. 10. Article publié dans *Dordogne libre* du 15 décembre 1944, quelques jours après le début du procès d'A. Villaplaine.

La tortueuse saga de l'ancienne vedette de football a été abordée par des recherches historiques véritables. Outre nos *Mystères du Périgord*²³, elle a fait l'objet d'un feuilleton en cinquante-deux épisodes bien documentés parus dans le journal sportif *L'Équipe* tout au long de l'année 2012, sous la plume de Rémy Fière.

J.-J. G.²⁴

Bibliographie et sources

- ARMANDI (Jean), *Si la guerre est longue, je serai officier*, Nice, éditions de Mai, 1995.
- CADROAS (Pierre), *Résistances*, Ribérac, chez l'auteur, 2005.
- CAPITAINE FRED, *La brigade RAC, Armée secrète Dordogne-Nord*, Saint-Yrieix-la-Perche, impr. Fabrègue, 1977.
- ÉLIAS (Jean-Jacques), *Histoires de Neuvic-sur-l'Isle*, Périgueux, éd. ARKA/Les livres de l'îlot, 2012.
- FIÈRE (Rémy), « Le brassard d'Alex », *L'Équipe Magazine*, 2012.
- FOUCHÉ (Jean-Jacques) et BEAUBATIE (Gilbert), *Tulle. Nouveaux regards sur les pendaisons et les événements de juin 1944*, La Geneytouse, éd. L. Souny, 2008.
- GALABRU (André), *La victoire avortée*, Paris, Éditions universelles, 2006.
- GILLOT (Jean-Jacques), *Les Communistes et le parti communiste français en Périgord (1917-1958). Essai monographique d'histoire politique et sociale contemporaine*, université de Bordeaux III, 2007a, thèse de doctorat.
- GILLOT (Jean-Jacques), *Les Communistes en Périgord, 1917-1958*, Périgueux, éd. Pilote 24, 2007b.
- GILLOT (Jean-Jacques), « Les Périgordins des forces navales françaises libres », *BSHAP*, t. CXXXVIII, 2011.
- GILLOT (Jean-Jacques), *Chroniques des années de guerre en Périgord*, Paris, éd. de Borée, 2013.
- GILLOT (Jean-Jacques) et MAUREAU (Michel), *Résistants du Périgord*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2011.
- GILLOT (Jean-Jacques) et AUDOUX (Pascal), *Les Mystères du Périgord*, Paris, éd. de Borée, 2013.
- GONTIER (Frédéric), « Le barrage de Tuilières », *Arkheia*, n° 21, 2009.
- GUIDE DELMAS, 1942.
- JAMET (Jérôme), « De 1940 au D-Day, Hubert a vécu l'épopée », « Son jour le plus long » et « Épinglé par de Gaulle », *Sud Ouest*, 5, 6 juin et 22 décembre 2014.
- MIQUEL (Pierre), *Compagnons de la Libération*, Paris, éd. Denoël, 1995.
- PENAUD (Guy), *Histoire de la franc-maçonnerie en Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1989.
- PENAUD (Guy), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999.

23 GILLOT et AUDOUX, 2013.

24. L'auteur remercie les lecteurs et membres de la SHAP qui lui ont déjà apporté des informations. Il sera redevable à tous les détenteurs de documents sur des prisonniers de guerre du Périgord qui accepteraient de les lui communiquer.

PENAUD (Guy), « Les compagnons de la Libération périgordins », *BSHAP*, t. CXXXV, 2008.

PENAUD (Guy), *Mémorial des déportés du Périgord*, Périgueux, éd. La Lauze, 2011a.

PENAUD (Guy), *L'inspecteur Pierre Bonny. Le policier déchu de la « Gestapo française »*, Paris, éd. L'Harmattan, 2011b.

PENAUD (Guy), *Histoire de la Résistance en Périgord*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2013.

PUNDIK (Mauricette-Laurence), *Matus Pundik. Presque plus fort que la mort*, éd. Lignes de vies, 2014.

REBIÈRE (Georges), *Aimez-vous cueillir les noisettes ?*, Le Bugue, éd. PLB, s. d.

SIMONNET (Stéphane), *Les 177 français du jour J*, Paris, éd. Tallandier, 2014.

WEILL (Henri), *les compagnons de la Libération*, Toulouse, éd. Privat, 2006.

Archives départementales de la Dordogne, dossiers ONAC.

Généalogie de la famille Davout d'Auerstaedt sur Internet.

www.ordredelaliberation.fr (site des Compagnons de la Libération).

maitron-en-ligne.univ-paris1.fr (*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*).

Site Internet « Brigade autonome des Chasseurs de Podhale ».

Émission *13h15, le dimanche*, « Les hommes du commando Kieffer », France 2, 25 mai 2014

Émission « Les Français du jour J », France 3, 26 mai 2014

Poperdu : hiver 1943-1944. Souvenirs de Résistants en Nontronnais

par Hervé LAPOUGE

*Une petite école de campagne au milieu des bois. Un hiver glacé.
Un instituteur et son épouse, deux garçons de 20 ans se rencontrent... pour
écrire une page exemplaire de l'action résistante en Nontronnais.*

Nous sommes à Bordeaux. Dans les derniers mois de l'année 1943. La Gestapo, police politique du Troisième Reich, s'évertue à réduire à néant les efforts d'une Résistance toutefois quelque peu désorganisée. À la tête de la Gestapo officie le redoutable et tellement redouté Friedrich-Wilhelm Dohse. Né le 2 juillet 1914 à Elmshorn (30 km au nord de Hambourg, environ 50 000 habitants), il est le fils d'un professeur de français et parle lui-même fort bien la langue française. Pur produit de l'Allemagne nazie, doté d'une incontestable intelligence et d'un sens aigu de la psychologie, c'est un policier à la fois rusé, opiniâtre et autoritaire. Manipulateur habile, Dohse ne torture certes pas lui-même, ne se livre pas aux « basses besognes », mais il les laisse faire, ou les fait faire par d'autres qui lui ramènent ensuite les malheureux intéressés physiquement et psychologiquement à point pour être pris en mains par lui... et sa « méthode douce ».

La Gestapo, il faut bien le dire, est aidée, et bien aidée, par les dénonciations et les trahisons. Elle est également soutenue par la milice française et certains fonctionnaires collaborateurs à l'image du commissaire Pierre Napoléon Poinot (1907-1945), connu pour sa haine anti-communiste et anti-gaulliste. Celui-ci, après avoir été commissaire des Renseignements généraux jusqu'en 1943, puis commissaire aux Affaires juives, est devenu le tout puissant chef de la Section des Affaires Politiques (SAP).

En ce début du mois de novembre 1943, la région B (approximativement Bordeaux, la Gironde, les Deux-Sèvres, la Charente-Inférieure aujourd'hui Charente-Maritime, la Charente, la Dordogne dans sa zone occupée, les Landes et les Basses-Pyrénées aujourd'hui Pyrénées-Atlantiques) se trouve gravement frappée par les développements d'évènements difficilement imaginables, connus depuis lors sous le nom d'« Affaire Grandclément ».

Fils d'un amiral, lui-même officier de marine, André Grandclément, né le 28 juillet 1909 à Rochefort, est entré dans la Résistance en 1942. Membre de l'OCM (Organisation Civile et Militaire, une des plus vastes de la Résistance intérieure) missionné à Bordeaux, il a été arrêté par la Gestapo le 19 septembre 1943 à Paris. Transféré le surlendemain au siège de la Gestapo au Bouscat, il a alors choisi de pactiser avec Dohse en indiquant les stocks d'armes de son organisation, provoquant des effets catastrophiques dans la Résistance régionale et même nationale. Accusé de trahison, il fut exécuté le 27 juillet 1944 par l'organisation anglaise du colonel Maurice Buckmaster (1902-1992), chef de la section F du service secret britannique SOE, section chargée des actions de sabotage et du soutien à la Résistance intérieure française.

C'est dans ces conditions, dans un climat d'insécurité et de trouble paroxystique que, dans la nuit du 14 au 15 novembre 1943, à Angeac-Charente, petite commune (439 habitants en 1946) au nord de Chateaufort-sur-Charente et à 18 km à l'ouest d'Angoulême, dans un pré baptisé pour l'occasion « Albatros », bordant la Charente, qu'un groupe d'officiers BCRA (Bureau central de renseignements et d'action) du réseau « Sol » et BOA région B (Bureau des opérations aériennes) chargé de l'organisation et de la réalisation des opérations aériennes clandestines (atterrissages et parachutages) entre la Grande-Bretagne et la France, réceptionne par atterrissage de nuit « Lysander », Claude Bonnier (1897-1944) (fig. 1) et son adjoint Jacques Nancy, alias « Sape » (fig 2), futur chef de la Section Spéciale de Sabotage.

Cette opération, tout autant délicate que capitale pour la Résistance, est organisée et réalisée par Jean Lapeyre-Mensignac, René Chabasse, Pierre Barrère, Charles Franc, Guy Margariti, Philippe Boireau, Marcel Labrande, en présence de Guy Chaumet, alias « Mariotte », chef régional du Bureau des Opérations Aériennes.

Le groupe a déjà derrière lui une solide expérience. Ainsi, entre autres multiples opérations, il a notamment eu à réceptionner, dans la nuit du 18 au 19 septembre 1943, près d'Ambérac, petite commune située à un peu plus de



Fig. 1. Claude Bonnier.



Fig. 2. Jacques Nancy.

20 kilomètres au nord d'Angoulême, Pierre Brossolette (25/06/1903 Paris - 22/03/1944 Paris), journaliste, homme politique de sensibilité socialiste et Forest Yéo-Thomas (17/06/1901 Londres - 26/02/1964 Paris), agent secret britannique du Special Operations Executive.

Mais qui est Claude Bonnier (1897-1944) ? Que vient-il faire au juste ? Écoutons tout d'abord le témoignage de Jacques Nancy, son adjoint et compagnon :

« C'est à l'automne 1943 que je fus présenté au colonel Bonnier à Londres. D'allure très jeune, les épaules carrées, les cheveux en brosse, les yeux très doux brillants d'intelligence derrière ses lunettes, une figure calme et énergique d'où se dégage une impression extraordinaire à la fois de force et de douceur. Tout en lui respire le chef fort moralement et physiquement. Après cette première entrevue à Londres, je me sens prêt à partir en confiance sous ses ordres pour la grande aventure. »

Né le 4 novembre 1897 à Paris, il est le fils de Pierre Bonnier et Esfir Cherchewski, tous les deux médecins dans la capitale. Engagé volontaire à l'âge de 17 ans et demi, en avril 1915, il termine la première guerre mondiale avec le grade de lieutenant, la Légion d'honneur et quatre citations. En 1923, il épouse Thérèse Renaudel, fille de Pierre Renaudel, député du Var, socialiste proche de Jean Jaurès auquel d'ailleurs il succéda à la direction du journal l'Humanité¹. Ingénieur civil des Mines, docteur-ès-Science, directeur de cabinet en 1936 de Marcel Déat, ministre de l'Air du gouvernement d'Albert Sarraut, puis directeur-général de la Société Nationale de Construction des Moteurs (S.N.C.M.), Claude Bonnier rejoint très tôt la Résistance, à Alger puis

1. Le 31 juillet 1914, il se trouve au côté de ce dernier au café du Croissant et lui prodigue les premiers soins, par ailleurs bien inutiles.

à Londres. Lieutenant-colonel au BCRA, créé et planifié par le colonel Passy sous l'impulsion et l'autorité du général de Gaulle, Claude Bonnier arrive alors au titre de délégué militaire régional avec autorité pour coordonner et organiser les divers réseaux et mouvements de résistance dans la région B. Avec son adjoint Jacques Nancy, Claude Bonnier, en moins de deux mois - travail aussi gigantesque que délicat - va réussir à coordonner, former et armer environ 70 groupes de sabotage.

La Gestapo est sur les dents et frappe de tous côtés. Les pertes sont considérables dans les rangs de la Résistance. Et, coup terrible, à la suite d'une dénonciation, le mercredi 9 février 1944 au matin, Claude Bonnier, de son nom de mission « Hypoténuse », est arrêté au 14 de la rue Galard à Bordeaux chez le radio « Kyrie », Louis Durand.

Quelques heures après son arrestation et entre deux interrogatoires musclés de la Gestapo à son siège du Bouscat - interrogatoires menés par Dohse en personne - Claude Bonnier, menottes aux poignets derrière le dos, se suicide par ingestion de cyanure, dans sa cellule, après avoir réussi à faire tomber sur le sol la pilule dissimulée dans une couture de son pantalon. D'autres arrestations suivent alors, en cascade... Dohse et la Gestapo entendent en effet ne pas perdre de temps et frappent à la fois vite et fort. À Bordeaux, il ne reste plus qu'un petit groupe de rescapés pour lequel il est grand temps de se faire oublier ou plus exactement de tenter de se faire oublier... En effet, la Gestapo est toujours à l'affût de la moindre imprudence, de la moindre désespérance, de la moindre faiblesse, de la plus petite erreur.



Fig. 3. Jean Lapeyre-Mensignac.

Alors, le 20 février 1944, pour tenter d'échapper à la traque, Jacques Nancy (1912-1987), Jean André Pierre Lapeyre-Mensignac (fig. 3), Claude Marsan (1923 Dax-2007 Paris) et Charles Franc (1921-1997), souscrivent à l'idée de leur ami René Chabasse (1921-1944) de se regrouper à Bouëx, petit village charentais situé entre Angoulême (14 km à l'est de cette ville), et Marthon (à 11 km à l'ouest de ce bourg).

Arrivant l'un après l'autre par différents itinéraires, ils sont accueillis par les parents de René Chabasse, et plus particulièrement par sa mère, institutrice titulaire d'un logement de fonction au premier étage de l'école (fig. 4). Le groupe espère sans doute pouvoir bénéficier d'un peu de répit. Mais, il n'en sera rien. En effet, dès le lendemain de leur arrivée à Bouëx, René Chabasse décide de se rendre à Angoulême pour tenter de sauver la famille Berger, importante « boîte aux lettres » de la Résistance. Malheureusement pour lui, la Gestapo veille. Une souricière est tendue et René Chabasse est arrêté. Véritable athlète, animé d'une rare détermination, il parvient à s'évader alors qu'il est emmené dans la caserne

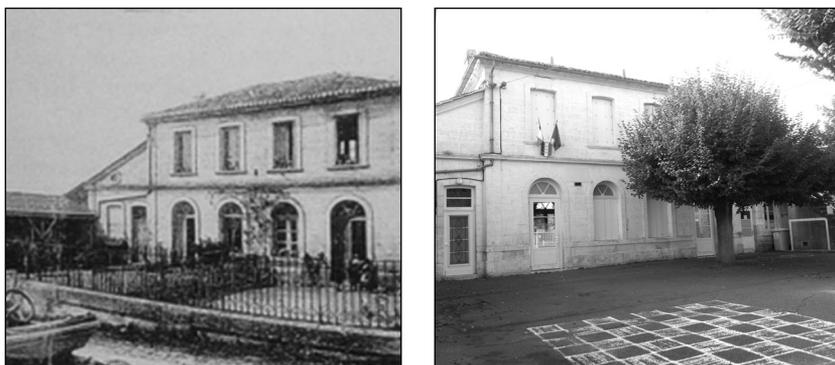


Fig. 4. École de Bouëx en 1944 et en 2015.



Fig. 5. Caserne et boulevard René-Chabasse à Angoulême.

(fig. 5) la plus proche. Puis il est repris, mais il repart encore, avant d'être finalement abattu. Ce lundi 21 février 1944, à l'angle de la rue de Périgueux et du boulevard d'Orfont qui deviendra plus tard « Boulevard René-Chabasse », la Résistance est privée de l'un des siens. Jean Lapeyre-Mensignac perd son ancien camarade d'internat au lycée d'Angoulême (fig. 6), son immuable ami (fig. 7), son premier compagnon de Résistance, dès l'été 1940, époque à laquelle ils mettent en place un réseau de passeurs.

Au soir de ce funeste 21 février, il faut fuir. À nouveau et au plus vite.

Jean Lapeyre-Mensignac et son cousin Claude Marsan prennent alors, à pied, à travers bois et champs, la direction de Marthon. Pour atteindre leur but, les deux garçons doivent éviter soigneusement le poste de contrôle de La Petite, tout près de Bouëx, et les incessantes patrouilles allemandes.

La nuit d'hiver et sa profonde obscurité, le froid glacial, l'épaisseur des bois, une détermination aussi forte qu'indispensable, sont pour les deux



Fig. 6. R. Chabasse, second au premier rang à partir de la droite, et J. Lapeyre-Mensignac, second au dernier rang à partir de la droite, au lycée d'Angoulême.



Fig. 7. René Chabasse et Jean Lapeyre-Mensignac.



Fig. 8. Jean Lapeyre-Mensignac.

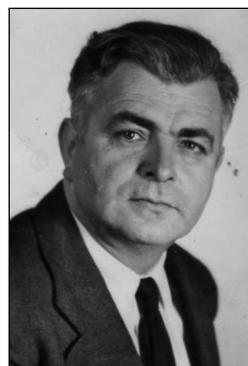


Fig. 9. Georges Andorre.

fuyards de précieux alliés afin de mener à bien leur entreprise et arriver à bon port après quelques heures de marche, entre hâte et prudence.

Le tout jeune Lapeyre-Mensignac (fig. 8), né le 21 mai 1922 à Nontron - il a alors seulement 21 ans - veut à tout prix reprendre contact avec le BCRA. Malheureusement, il est privé de radio. Il se trouve aussi dépossédé de toute identité : il a eu jusqu'alors pour nom François Ménard, employé dans une exploitation forestière landaise, avec comme identité de secours Jean Louis Montembert, étudiant en médecine à Marseille. Identités probablement éventées par les frères Lespine, anciens membres de l'OCM (Organisation

civile et militaire - Mouvement de résistance intérieure) arrêtés au début de l'année 1944 et reconvertis en collaborateurs de la Gestapo.

À Marthon, Jean Lapeyre-Mensignac a la chance de connaître le receveur de la Poste qui, quelques années auparavant, avait exercé ses fonctions à Nontron. Il lui est ainsi possible de téléphoner à Georges Andorre (fig. 9), médecin et parfois dentiste à Javerlhac, ancien collègue-remplaçant, à Nontron, de son père, le docteur Jean Armand Lapeyre-Mensignac (1891-1948). La conversation est aussi brève que laconique : « Docteur, je suis malade, j'ai besoin de vos soins ».

Georges Andorre, né le 17 juin 1906 à Arcachon - il n'a pas encore quarante ans - grand, costaud, les cheveux frisés éternellement tirés vers l'arrière, lui-même « à fond dans la Résistance », comprend immédiatement. Le temps de mettre en route sa 5 chevaux Citroën jaune, sa « petite citron », et le voilà à Marthon, prompt à embarquer les deux fuyards et à les conduire au plus vite chez lui, « Villa Marie Louise » (fig. 10), à la sortie du bourg de Javerlhac en direction de Nontron.

Ses deux pensionnaires provisoirement en lieu sûr, il reste à Georges Andorre à se rendre au plus vite à Nontron pour contacter avec un maximum de précautions son confrère Jean Armand Lapeyre-Mensignac (fig. 11). Le père est coupé depuis près de deux ans de toutes relations avec son fils, pour satisfaire au principe de base du cloisonnement (= sécurité) d'usage absolu pour les chargés de mission du BCRA. Il va pourtant lui falloir trouver au plus vite aux deux « locataires occasionnels du docteur Andorre » un refuge plus discret... et surtout de nouveaux papiers.



Fig. 10. Villa Marie-Louise à Javerlhac.



Fig. 11. Jean Armand Lapeyre-Mensignac.



Fig. 12. École de Poperdu à Nontron.



Fig. 13. René Bersars.



Fig. 14. Georgette Bersars.



Fig. 15. René Bersars.

Jean Armand Lapeyre-Mensignac est alors en pleine activité. Il soigne des patients à la ville et encore plus à la campagne, sillonne routes et chemins à longueur de journée. En fait, il connaît tout le monde et, bien souvent, les activités les plus secrètes de certains.

Il en est ainsi pour l'instituteur de l'école de Poperdu (fig. 12) et de son épouse : René Jean Bersars (fig. 13), né à Paris le 15 septembre 1912, et Georgette Berthe Andrée Arrondeaux (fig. 14), son épouse, née à Angoulême le 23 juillet 1918.

Il faut dire que René Bersars (fig. 15) n'est en rien un instituteur ordinaire. À la déclaration de la Guerre, il est mobilisé comme maréchal des logis au 24^e régiment d'artillerie lourde de Tarbes où il côtoie notamment

Jacques Nancy. Fait prisonnier comme ce dernier, qu'il retrouvera d'ailleurs plus tard à Nontron, le 20 juin 1940 à Hervigny dans les Vosges, il subit le régime particulièrement sévère du stalag XII B à Frankenthal (Rhénanie-Palatinat). Sa troisième tentative d'évasion, le 6 mars 1942, enfin couronnée de succès, il réussit à rejoindre Bourg-en-Bresse le 13 mars. De retour en Dordogne, il est nommé dans un premier temps instituteur à l'école de Champeaux. Il remplace Raymond Boucharel (9 mars 1907 Ayen - 23 janvier 1993 Périgueux), déclaré « démissionnaire d'office » par le gouvernement de Vichy. Raymond Boucharel qui fut, dès le mois de mai 1942, son compagnon, voire son guide de Résistance, tout d'abord dans le secteur de Mareuil-sur-Belle, puis à Nontron, après sa nomination comme « instituteur à titre provisoire à l'école mixte de Poperdu » (fig. 16) à partir du 2 octobre 1942.

Sous les « noms de guerre » de d'Artagnan ou Rebecca II (il est à noter que Raymond Boucharel a pour nom de guerre Rebecca), René Bersars prend, au mois de mars 1943, le commandement du camp des Chadauds (fig. 17), près d'Augignac, créé par Raymond Boucharel, et de la 3^e compagnie de la brigade Rac aux côtés de l'aspirant Maurice Zavano², de l'adjudant Alex-André Herter, militaire de carrière, de Daniel Vallageas, tout juste âgé de 20 ans, engagé dans

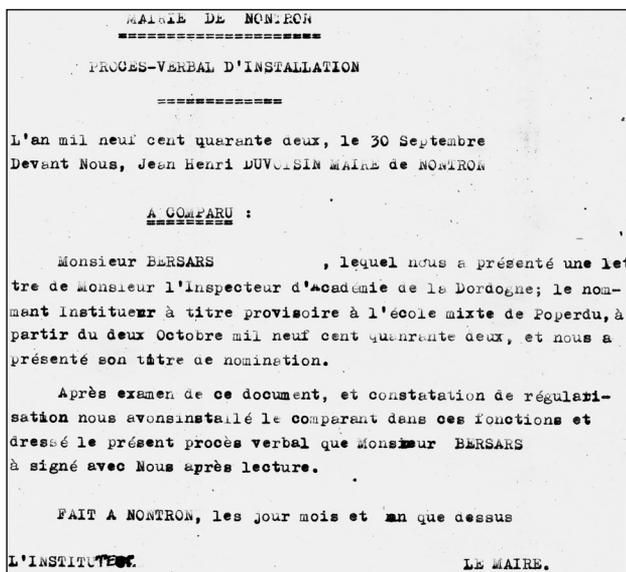


Fig. 16. Procès-verbal d'installation de René Bersars à son poste d'instituteur à Poperdu, 30 septembre 1942.



Fig. 17. Plaque commémorative aux Chadauds.

2. Il crée un corps franc, élément mobile chargé du ravitaillement, à ne pas confondre avec le groupe franc chargé, lui, de la partie « coups de mains ».

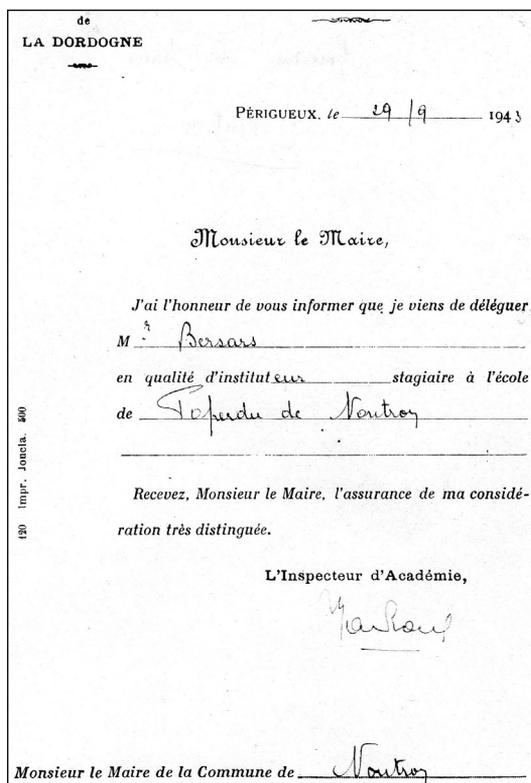


Fig. 18. Nomination de René Bersars au poste d'instituteur stagiaire à Poperdu, 29 septembre 1943.



Fig. 19. René Bersars, ses élèves et son fils Michel au premier rang.

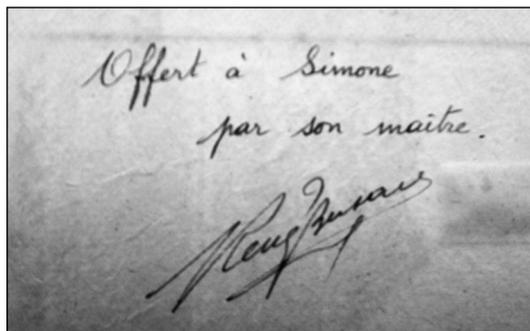


Fig. 20. Dédicace de René Bersars à une élève.

la Marine dès ses 15 ans... Cette 3^e compagnie est d'ailleurs particulièrement renommée pour son organisation, pour son efficacité... et accessoirement pour son camion Latil, équipé d'un système gazogène bois, peint en rouge, et dont la plate-forme s'orne de sièges provenant d'un cinéma.

Le 29 septembre 1943, René Bersars est nommé par l'Inspecteur d'Académie instituteur stagiaire (fig. 18) à Poperdu à compter du 1^{er} octobre. Il conjugue alors ses activités de résistant et ses fonctions d'instituteur. Il fait la classe (fig. 19) à de petits paysans venus à pied des hameaux environnants, de Poperdu un peu à l'écart de son école, mais aussi de La Francherie, La Picaudie, La Maladrerie, Gourbelières, La Chapoulie, Le Meynissou... Il leur apprend bien sûr à lire, à écrire, à compter, nourrit la petite bibliothèque de l'école de nombreux livres et en offre même aux plus méritants (fig. 20). Il les initie également à mille autres choses... Sportif accompli et passionné, il les forme au saut en hauteur et à la perche, dans une fosse creusée en bord de bois et qu'il a fait remplir de sable. À la récréation, il n'hésite pas à jouer aux billes

avec ses élèves... ou, à l'automne, à traquer le champignon avec eux dans le bois ceinturant l'école. L'hiver venu, il leur demande d'apporter, si possible, quelques légumes : pommes de terre, raves, navets, poireaux... pour que son épouse puisse préparer la bonne soupe chaude mangée à midi, tous ensemble, réunis autour du poêle à bois (fig. 21).

Alors, il n'y a rien d'étonnant à ce que le docteur Lapeyre-Mensignac, à l'occasion d'une « consultation » quelque peu provoquée ait pu trouver à Poperdu, pour son fils et son compagnon, une cache à la fois sûre, discrète et rassurante.

Toujours au cœur de la nuit, Georges Andorre, au volant de sa « petite citron », vient déposer ses deux pensionnaires à la porte de la petite école, idéalement située au milieu des bois, à quelques 4 kilomètres au nord de Nontron. René Bersars attend. Son épouse veille sur leurs enfants³.

Le bâtiment, construit en 1927, a belle allure : une vaste salle de classe au rez-de-chaussée, le logement de l'instituteur et de sa famille à l'étage, des combles à peine éclairés par un œil-de-bœuf, lieu idéal pour abriter des fugitifs mais fort inconfortable. Les fugitifs resteront cachés une dizaine de jours dans leur grenier, munis d'un « seau d'aisance », respectant un absolu silence pour ne risquer en aucune manière de signaler leur présence à quiconque : enfants ou autres visiteurs. Le soir venu, les enfants de l'école partis, ceux du couple couchés, Georgette Bersars (fig. 22) assure le ravitaillement avec au menu : soupe de légumes, ragoût de pommes de terre, morceaux de lapin ou de poulet venus tout droit du poulailler ou du clapier familial.

Chaque nuit, de deux heures à quatre heures du matin, les deux jeunes hommes quittent leur refuge pour effectuer ce que Jean Lapeyre-Mensignac



Fig. 21. Photo de classe, école de Poperdu, 1944.



Fig. 22. Georgette Bersars et son fils Michel.

3. Marie France, née le 8 décembre 1943 (elle mourra à Poperdu le 24 septembre 1944, comme, avant elle, sa sœur Anne Marie, née le 30 décembre 1942 et décédée le 7 mars 1943) et Michel, jeune garçon de 4 ans, né en septembre 1939.

qualifie de « promenade hygiénique », en fait se dégourdir les jambes et... vider le « seau d'aisance ». Pendant ce temps, René Bersars guette et veille, fusil ou pistolet à portée de main.

Et puis le temps vient de partir. Jean Armand Lapeyre-Mensignac à qui il arrivait parfois de passer au cours de ses visites devant l'école, sans pourtant jamais s'arrêter, a bien œuvré. Laissons maintenant la parole à son fils :



Fig. 23. Fausse carte d'identité de Jean Lapeyre-Mensignac au nom d'Albert Girya, pharmacien.

Albert Girya (fig. 23), jeune pharmacien installé depuis peu à Nontron. Je connaissais son épouse de longue date, je connaissais sa maison, son officine, sa passion pour la chasse... J'ai tout appris sur ses parents, sur son fils né depuis quelques mois... J'étais apte - me semblait-il - à répondre convenablement à tout interrogatoire... »

« Une nuit, le Docteur Andorre est venu nous chercher pour nous conduire à la gare de Limoges. Un train de nuit, un petit deux pièces loué à Paris et, pour moi, quelques semaines plus tard, la reprise de contact avec le BCRA et le départ pour une nouvelle mission en Région 2 Provence-Côte d'Azur, pour rejoindre la « mission Curé », opérations aériennes et maritimes, où j'allais retrouver et devenir l'adjoint d'Eugène Bornier, fondateur du réseau Sol... avec lequel j'avais déjà opéré en 1941 dans la région de Saint-Étienne. Mais là commençait une autre histoire... »

« Il fallait, pour mon cousin et moi-même, que mon père puisse en quelque sorte nous fabriquer une nouvelle identité. La tâche n'était pas simple ! Tout d'abord, en toute franchise, je crois pouvoir dire que mon père avait pour lui d'être aimé et respecté. Ce qui n'était pas peu de chose !

Certes, même s'il s'était engagé au BCRA, s'il avait reçu des visites inopinées, si le radio « Emeraude », pseudonyme de l'opérateur BCRA, était passé pour émettre dans la maison à deux reprises, si ma mère avait transporté le poste émetteur de Nontron en Charente sur le porte-bagages de son vélo... personne à Nontron ne se doutait d'une telle activité.

Mon père savait là encore fort heureusement à qui s'adresser : tout d'abord au secrétaire en chef de la sous-préfecture, Guy Georges Yves Héliès, résistant avéré, qui s'est empressé d'établir deux fausses cartes d'identité, ainsi que des cartes d'alimentation. Il demanda aussi de l'aide à l'association sportive nontronnaise section football qui lui procura deux cartes de membres actifs...

Mon cousin allait ainsi prendre l'identité d'un jeune commerçant nontronnais... Tandis que moi, j'allais devenir

Au mois de juin 1944, alors que Raymond Boucharel a installé son quartier général à la mairie de Nontron, les hommes de René Bersars et Hector Canva (Roland), cantonnés sous la halle, occupent la ville et organisent sa défense. Une garde vigilante est instaurée, des patrouilles sont diligentées, des barrages sont installés, des contrôles d'identité sont effectués, des laissez-passer sont rendus obligatoires. Le 15 juin, c'est aussi René Bersars qui accueille à Nontron son ami Jacques Nancy⁴ et sa Section Spéciale de Sabotage, venus se joindre à la brigade Rac.

Le 13 octobre 1944, René Bersars est remplacé à titre temporaire dans ses fonctions d'instituteur par Mademoiselle Raynaud. Le temps pour lui de partir à la poursuite des Allemands sur la côte atlantique en participant à la libération d'Angoulême et de Saintes. Blessé au bras droit par un éclat d'obus, il rejoint, à peine guéri, son unité en novembre 1944. La brigade Rac devenue le 1^{er} bataillon du 50^e régiment d'infanterie, il débarque sur l'île d'Oléron dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai 1945.

Épilogue

Le 7 mai 1945, à Reims, le général Jodl, au nom du Haut Commandement allemand, signe l'acte de reddition inconditionnelle des forces armées allemandes... Dans la nuit du 8 au 9 mai 1945, à Karlshorst, banlieue Est de Berlin, le maréchal Keitel, au nom du Haut Commandement allemand, l'amiral Von Friedeburg, commandant en chef de la marine allemande, et le général Stumpf, représentant le commandant en chef de l'Armée de l'Air allemande, signent à leur tour l'acte définitif de la capitulation de l'Allemagne nazie. La guerre est terminée...

Après un mois de répit et de convalescence dans les Deux-Sèvres, le lieutenant Bersars décide de ne pas poursuivre une carrière militaire. Il préfère en effet reprendre sa blouse grise d'instituteur, en héritier des glorieux hussards noirs de la République. Le 1^{er} octobre 1945, il retrouve le temps d'une année scolaire l'école de Poperdu en qualité « d'instituteur à titre définitif » (fig. 24). Il part ensuite pour Javerlhac (1946-1947), Jommelières (1947-1948) entre Javerlhac et Nontron, en tant que directeur de foyer des pupilles de la Nation, Bouteilles-Saint-Sébastien (1948-1954), enfin Ribérac où il exerce jusqu'à sa retraite, en 1970. René Bersars s'éteint le 1^{er} mai 2008 à Périgueux, âgé de 95 ans, quelques mois avant son épouse, décédée le 5 décembre 2008 à Périgueux, à l'âge de 90 ans.

De son côté, au temps de la paix revenue, Jean Lapeyre-Mensignac (fig. 25), ou plus exactement le capitaine Lapeyre-Mensignac, reprend

4. Le capitaine Nancy assura dès le 1^{er} janvier 1945 le commandement de la 2^e compagnie du 1^{er} bataillon du 50^e RI.

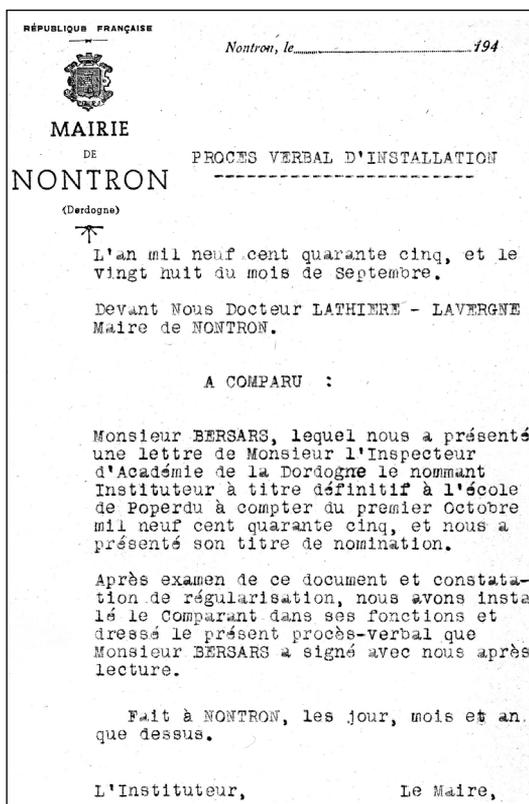


Fig. 24. Procès-verbal d'installation de René Bersars à son poste d'instituteur « à titre définitif » à Poperdu, 28 septembre 1945.



Fig. 25. Jean Lapeyre-Mesignac dans les années 1940.

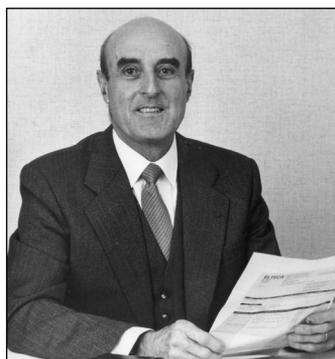


Fig. 26. Jean Lapeyre-Mesignac en 1983.

sa véritable identité : étrange sensation ! Recherches de renseignements, atterrissages, parachutages et sabotages sont rangés dans le grand tiroir des souvenirs, sans pour autant pouvoir un jour prétendre à entrer dans celui de l'oubli. Il lui faut encore reprendre ses études de médecine, les mener à leur terme, avec la certitude d'avoir beaucoup trop vieilli pour retrouver sans difficulté un environnement que plus de quatre années - presque une éternité - ont éloigné de lui irrémédiablement. Quoi qu'il en soit, le 11 décembre 1947, il obtient son Certificat d'aptitude au grade de docteur en médecine avec pour thèse *Le traitement de l'angine de poitrine par les interventions sur le sympathique*. Il lui faut aussi surmonter le départ - pour toujours - de son père, le 22 janvier 1948, auprès duquel le jeune médecin comptait pouvoir s'aguerrir pour devenir ce qu'il a su finalement devenir seul : médecin du corps et de l'âme, d'écoute et de décision... mais aussi : commandeur de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1939-1945, Croix du combattant volontaire de la

Résistance, Médaille de la Résistance, Médaille de la France Libre, Médaille des Combattants, Officier des Palmes académiques... et *Member of the order of the British Empire* (MBE) (fig. 26).

Autres personnages, autres destins

Friedrich-Wilhelm Dohse, inscrit au parti nazi NSDAP depuis 1933, membre des SS depuis 1936 et, faut-il le rappeler, véritable chef d'orchestre du KDS de Bordeaux, antenne régionale des services de police allemande et de sa Section IV (chargée de la répression des menées anti-allemandes, de la répression du communisme et attentats FTP, de la lutte contre la Résistance et les maquis, des minorités étrangères, des détention et déportation, de la lutte contre l'espionnage, la détection des émissions clandestines...), installé à Bordeaux depuis le mois de janvier 1942, reste en fonction jusqu'au 24 janvier 1944. Le 28, quelques jours avant l'évacuation de la ville par les troupes allemandes, il quitte Bordeaux avec un convoi comportant des tonnes d'archives. Muté à Dantzig puis au Danemark, il y est finalement arrêté par l'armée anglaise. Il demande alors avec beaucoup d'insistance son transfert à Bordeaux. Emprisonné au Fort du Hâ le 24 juin 1947, son procès commence le 28 avril 1953 et la sentence le condamnant à 7 ans de prison est prononcée le mardi 5 mai 1953. Immédiatement libéré, il peut alors finir paisiblement sa vie à Kiel.

Pierre Napoléon Poinot, né le 27 janvier 1907 à Bouxières-aux-Dames (Meurthe-et-Moselle), travaillant sous les ordres directs de la Gestapo, a nourri son imposant « palmarès » de l'arrestation de plus de 900 personnes. Sous ses ordres, les bureaux de la SAP (Section des Affaires Politiques), cours du Chapeau-Rouge à Bordeaux, se transforment en véritables salles de torture. Promu sous-directeur des Renseignements généraux de la police à Vichy, il emmène avec lui son équipe de tortionnaires et reproduit son schéma bordelais : tortures, pillages, vols... Après avoir fui en Allemagne, il est finalement arrêté en Suisse le 24 avril 1945. Jugé à Moulins (Allier) par la Cour de justice au mois de juin 1945, Pierre Poinot se montre alors très éloigné de tout sentiment de culpabilité, de tout remords : « Je n'ai jamais eu conscience d'avoir commis un crime, mais d'avoir travaillé avec honnêteté et sincérité ». Condamné à mort et à la dégradation nationale, il est exécuté à Riom (Puy-de-Dôme) le 21 juillet 1945. Au moment de son exécution, il croit bon d'ajouter : « Si j'avais su, j'en aurais fait bien davantage ».

Au mois d'août 1944, les frères Lespine, François, l'aîné, né le 23 juin 1921 à Paris, et Frantz, son cadet, né le 4 mars 1923, également à Paris, ne suivent pas la Gestapo dans sa retraite vers l'Allemagne mais se réfugient dans le groupe FFI Roche, venu de Dordogne, en essayant de se faire passer

pour d'authentiques résistants. Vite démasqués, ils sont arrêtés le 31 août, puis incarcérés au Fort du Hâ. Jugé par la Cour de justice de Bordeaux, le 16 juillet 1945, François est condamné à mort, peine commuée en travaux forcés à perpétuité par décret du 16 août, Frantz, aux travaux forcés à perpétuité, l'un et l'autre aux motifs de trahison et intelligence avec l'ennemi.

Autres destins, moins tourmentés



Fig. 27. Guy Héliès et l'abbé Albrecht sur le quai de la gare lors du départ des Lorrains en mai 1945.

Guy Héliès (fig. 27), né à Issac le 12 mai 1911, bachelier ès-lettres et en droit, secrétaire en chef de la sous-préfecture, entré dans la Résistance dès 1941 - il appartient au réseau « Andalousie » - devient sous-préfet de Nontron le 6 décembre 1944 en remplacement de Tony Antoine Dominique François Benedetti. En réalité Raymond Boucharel avait signifié sa déchéance à Benedetti dès le 8 juin 1944 et son remplacement par Héliès. Remplacé par René-Marie-Georges Heckenroth, il est nommé sous-préfet de Mamers (Sarthe) le 1^{er} mai 1951. Par décret du 24 juin 1958, Guy Héliès est élevé au rang de chevalier de la Légion d'honneur. François Collaveri, préfet de la Sarthe, le présente alors comme « un homme qui apporte au règlement des affaires publiques la précieuse contribution d'un jugement toujours

avisé et la plus juste compréhension dans les relations humaines. Ses qualités morales, son autorité bienveillante et le sens profond de l'intérêt général dont il a toujours su faire preuve lui valent une estime totale. » Croix de guerre 1939-1945, Médaille de la Résistance, officier des Palmes académiques, chevalier du Mérite agricole, Guy Georges Yves Héliès s'éteint le 27 septembre 1962 à Mamers, âgé de seulement 51 ans.

Georges Andorre, après la fin des hostilités, continue d'exercer la médecine à Javerlhac, avec toujours le même dynamisme, la même écoute attentive, le même dévouement, la même compétence. L'heure de la retraite venue, célibataire endurci, il décide de se rapprocher de sa famille et rejoint



Fig. 28. Jean Lapeyre-Mensignac et Pierre Barrère au Centre Jean-Moulin à Bordeaux vers 1994.



Fig. 29. Jean Lapeyre-Mensignac et Guy Margariti dans les années 1940.

Arcachon, laissant dans le Javerlhacois le souvenir d'un homme et d'un médecin d'exception. Le 31 mai 1978, il décède à La Teste-de-Buch.

Le 28 décembre 2014, le docteur Jean Lapeyre-Mensignac nous a quittés. Il a rejoint René Bersars, René Chabasse, Pierre Barrère (fig. 28), Jacques Nancy, Charles Franc, Guy Margariti (fig. 29), Philippe Boireau, Claude Marsan, Georges Andorre, Guy Héliès... Laissant, avec plusieurs de ses anciens compagnons, le témoignage écrit, précieux et irréfutable, de leurs *Combats dans l'ombre*.

H. L.

Sources et bibliographie

Archives de la commune de Nontron

Entretiens et archives : Jean Lapeyre-Mensignac, Michel Bersars

Témoignages : Marcel Belly, Jacques Sallat, Marcel Besse, Jacqueline Lavoix, Simone Lagarde

LAPEYRE-MENIGNAC (Jean) avec BARRÈRE (Pierre), FRANC (Charles), MARGARITI (Guy) et NANCY (Jacques), *Nos combats dans l'ombre*, Périgueux, éd. Pilote 24, 1994.

LAPEYRE-MENIGNAC (Jean), DURUISSEAU (Andrée, épouse Gros) avec DURUISSEAU (Edmond), BARRÈRE (Pierre), MARGARITI (Guy), FRANC (Charles) et NANCY (Jacques), *Notre participation pour une juste mémoire de la Résistance en Charente 1940-1944*, Paris, 2003.

LAPEYRE-MENIGNAC (Jean) avec BARRÈRE (Pierre), FRANC (Charles), MARGARITI (Guy) et NANCY (Jacques), *La Résistance dans le Sud-Ouest*, Bordeaux, éd. Les Dossiers d'Aquitaine, 2006.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE*

Le chanoine Tarde et ses *Astres de Borbon*

par Brigitte et Gilles DELLUC

Au début du XVII^e siècle, Jean Tarde croit découvrir des petites planètes tournant en orbite autour du Soleil. Cet érudit sarladais les dédie à Louis XIII et les baptise « les Astres de Borbon ».

Que penser aujourd'hui de cette découverte ?

La biographie de ce savant chanoine (vers 1561-1636), aux multiples facettes, a fait l'objet de plusieurs études très sérieuses. Notre but se limite ici à préciser les détails peu connus de ses travaux de recherche concernant l'astronomie. On s'aidera du précieux ouvrage qu'il leur a consacré, de son Journal de voyage, de quelques textes de ses contemporains et des connaissances modernes sur le Système solaire.

I. En Sarladais, un grand érudit de la Renaissance

La vie du chanoine Tarde est connue grâce à des études approfondies¹. Résumons-la. C'est à La Roque-Gageac que naît Jean Tarde en 1561 ou 1562 d'une famille bourgeoise sarladaise. Il y passe son enfance. Après des études à l'université de Cahors et à la Sorbonne, il est docteur en droit civil et canonique.

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.
1. DUJARRIC-DESCOMBES, 1882 ; TARDE G., 1887 et 1888 ; MOUREAU, 1984 ; PENAUD, 1999 ; LACOMBE, 2008.

Chanoine de la collégiale de Monpazier et curé de Saint-Cernin de l'Herm, le voici ensuite chanoine théologal ², puis vicaire général de M^{gr} Louis de Salignac de La Mothe-Fénelon, évêque de Sarlat. Ce dernier l'envoie visiter son diocèse en 1594 et on doit à Tarde une carte de celui-ci, publiée en 1622, ainsi qu'une vue cavalière de Sarlat ³. Pour M^{gr} de Poplan, évêque de Cahors, il fait de même pour le Quercy en 1626 ⁴. Il dessine aussi une *Potamographie de Garonne et des fleuves qui se rendent dedans*.

En 1599, à titre honorifique, il est fait aumônier ordinaire d'Henri IV, « pour le bon et louable rapport qui nous a été fait de la personne de notre cher et bien aimé prêtre et docteur... ⁵ »

Il effectue de nombreux voyages dans le Midi et à Rome. À Florence, il rencontre Galilée.

Il consacre des travaux et ouvrages savants aux sujets les plus divers : l'aiguille aimantée, les 57 appellations du Christ, la pierre philosophale, les maladies de la mémoire, la cosmographie et la géographie, des biographies d'hommes célèbres dont le philosophe grec Euclide de Mégare, sans compter un recueil de sermons et des poésies ⁶. Surtout on lui doit la rédaction d'une grande œuvre : la *Table chronologique de l'église de Sarlat, diocèse et pays sarladais* ⁷. Elle ne sera publiée qu'en 1887, sous le titre de *Chroniques de Jean Tarde*, des origines à 1624, annotées par le vicomte G. de Gérard, avec introduction du philosophe et sociologue Gabriel Tarde, arrière-petit-neveu du chanoine ⁸.

En bref, Tarde est un des grands érudits de son temps. Il fut tout à la fois théologien, philosophe, astronome, géographe, mathématicien, physicien, numismate, linguiste, archéologue et chroniqueur ⁹. Il est le « puits de science » typique de cette Renaissance provinciale tardive ¹⁰.

Mort en 1636 à 74 ans, il fut enterré dans la chapelle Saint-Benoît à Sarlat.

2. Dans la cathédrale, ce prêtre était chargé d'enseigner l'Écriture sainte et le dogme aux clercs et aux enfants.

3. Entre 1620 et 1622 (LACOMBE, 2008, p. 54).

4. Il avait des relations avec l'humaniste Fulvio Ursino, commentateur du *De Bello Gallico*, qui situait à Capdenac *Uxellodunum*, la dernière ville gauloise résistante à César.

5. Lettre de nomination, *BSHAP*, 1882, IX, p. 489-490.

6. Liste des œuvres de Tarde dans MOUREAU, 1984, p. 31-33.

7. Jusqu'en mars 1624.

8. TARDE J. (et G. de Gérard), 1887, où il est dit : « Ces mémoires nous seront utiles car ils feront que nous ne serons plus étrangers à notre pays..., nous apprendrons, à l'exemple de nos devanciers, à nous conduire prudemment. »

9. PENAUD, 1999 ; LACOMBE, 2008.

10. MOUREAU, 1984, p. 11. On pense aussi à Pic de la Mirandole (1463-1494), capable de discourir *de omni re scibili* (« de toute chose connaissable ») et qui fut, croit-on, empoisonné à Florence, à l'instigation des Médicis, car trop proche de Jérôme Savonarole.

II. Des planètes, des taches ou les deux ?

En 1877, le Dr Édouard Galy¹¹ est président de la Société historique et archéologique du Périgord (de sa fondation en 1874 à 1887) et directeur du Musée du Périgord¹² après Joseph de Mourcin. Il présente le livre du chanoine Jean Tarde sur les *Astres de Borbon*, consacré à de mystérieuses petites planètes tournant en orbite autour du Soleil¹³ (fig. 1).

Peu après, le sociologue et philosophe Gabriel Tarde (1843-1904), arrière-petit-neveu du chanoine et magistrat à Sarlat, adresse une correspondance « aussi savante que spirituelle » à notre compagnie¹⁴. Il rapporte qu'à l'Académie des Sciences, l'astronome Urbain Le Verrier (1811-1877), découvreur de Neptune et directeur de l'Observatoire de Paris, météorologue, politicien puis journaliste scientifique, vient, à son tour, de présenter des « corps interplanétaires » innommés. Ces OVNI de l'époque seraient des « planètes intra-mercurielles » : elles s'interposeraient entre le Soleil et Mercure et confirmeraient les observations de Tarde. Elles provoqueraient, ajoute-t-il, des ombres, des véritables éclipses partielles sur le Soleil, et seraient susceptibles de se confondre avec les taches solaires observées jadis par Galilée...¹⁵

L'hypothèse du persévérant mais colérique Le Verrier fit couler beaucoup d'encre dans la *Revue scientifique*, dans l'automne 1877 qui suivit cette communication. Mais l'astronome disparut peu après et nul ne put jamais la confirmer. Une bonne décennie plus tard, notre compatriote Albert Dujarric-Descombes écrira pourtant : « Les derniers travaux de Le Verrier ont prouvé que les hypothèses de son modeste devancier ne sont pas aussi éloignées de la vérité qu'on avait pu le croire¹⁶ ». D'où cet honorable notaire de Grand-Brassac, grand compilateur d'archives, tenait-il cette information, vieille de quelque dix années ? On ne sait.

Soucieux d'honorer la mémoire de son aïeul, Gabriel Tarde écrivit, lors de la publication des *Chroniques* du chanoine Jean Tarde, une brillante



Fig. 1. Comme Jean Tarde, un astronome observe au télescope les taches solaires.

11. GALY, 1876.

12. Musée ainsi nommé par le préfet A. Romieu. Aujourd'hui Musée d'art et d'archéologie du Périgord.

13. Ce précieux ouvrage ne figure pas dans le catalogue de la bibliothèque de notre compagnie (site www.shap.fr).

14. TARDE G., 1877 et 1882.

15. Communication à l'Académie des Sciences du 11 septembre 1876 et *Revue scientifique* du 23 septembre.

16. DUJARRIC-DESCOMBES, 1888.

introduction. Nous lui ferons plusieurs emprunts concernant les recherches astronomiques de son grand-oncle.

Notons sans tarder que, pour Claude Lacombe, auteur d'une biographie de Jean Tarde, incluant ses rencontres avec Galilée¹⁷, le goût de Tarde pour « l'astrologie »¹⁸ découlait de « sa recherche théorique en mathématique et d'un goût certain pour la recherche en mécanique ». Pour le lecteur qui s'étonnerait de la passion d'un ecclésiastique pour cette science, ajoutons qu'il ne fut pas le seul¹⁹.

III. Des petites planètes voltigent autour du Soleil

Selon Gabriel Tarde²⁰, la découverte des « astres de Bourbon » par le chanoine Tarde datait d'« avant 1615 ». Elle fut rapportée par l'auteur en 1620, dans un ouvrage en latin, au titre un peu trop long : *Borbonia sidera...*²¹. Il était édité par Jean Gesselin à Paris et dédié à *Ludovico XIII, justo, pio, invictoque Galliae et Navarrae regi christianissimo*²².

La deuxième édition, traduite par l'auteur en français, parut en 1623, sous le titre de : *Les Astres de Bourbon et apologie pour le Soleil montrant et vérifiant que les apparences qui se voyent dans la face du Soleil sont des planètes, et non des taches, comme quelques Italiens et Allemands observateurs d'icelles luy ont imposé* (fig. 2a et 2b). Il s'y ajoute, sur 110 pages, une quarantaine de pages techniques bien illustrées, consacrées à l'étude des télescopes (enrichies de 55 propositions)²³ : « Ces lunettes nouvellement inventées qui agrandissent les espèces des objets visibles [et] font voir distinctement les choses fort éloignées ». L'éditeur était toujours Jean Gesselin, « ruë Saict Jacques, à l'Aigle d'or & au Palais en la galerie des Prifonniers »²⁴. Laissons d'abord l'auteur s'adresser, en toute simplicité, au roi :

17. LACOMBE, 2008, p. 49-68.

18. Tarde emploie ce mot pour « astronomie ». Pourtant Pic de la Mirandole avait écrit un livre célèbre contre cette pseudo-science dès 1492 : les *Disputationes adversus astrologiam divinatricem*, publié après sa mort.

19. On doit une véritable révolution scientifique au chanoine Nicolas Copernic, astronome et médecin : grâce à lui, on est passé d'un monde clos (le géocentrisme) à un monde infini (l'héliocentrisme).

20. TARDE G., 1877, p. 169-173 (lettre au secrétaire général M. Villepelet).

21. TARDE J., 1620 : *Borbonia sidera id est Planetæ qui solis limina circumvolvunt motu proprio ac regulari, falso hactenus ab heliocopis maculæ solis nuncupati. Ex novis observationibus Joannis Tarde, canonicæ ecclesiæ cathedralis Sarlati*. Ce document de 88 pages est accessible en ligne ([google/borbonia sidera](https://www.google.com/search?q=borbonia+sidera)).

22. Le roi Louis XIII (1601-1643) a alors 19 ans. La régence de sa mère Marie de Médicis est terminée.

23. C'est « un véritable traité théorique et pratique du télescope » (MOUREAU, 1984, p. 61, note 41).

24. Notre gratitude va à Jean Secret, président de la Société historique et archéologique du Périgord (de 1969 à 1981). En 1980, il a bien voulu offrir ce précieux ouvrage de Tarde (édition de 1623) à l'un d'entre nous (G.D.).



Fig. 2a et 2b. L'ouvrage *Les Astres de Borbon* de Jean Tarde.
a. Édition de 1620 ; b. Édition de 1623.

« Sire, j'ai pensé que Votre Magesté auroit pour agréable que ces astres portassent le nom françois de la maison de Borbon et de France et fussent appelés astres de Borbon... Je ne pouvois au reste trouver sur la Terre un plus grand et plus digne roy pour estre choisi [comme] parrin... ».

Pour Tarde, des petites planètes tournaient entre le Soleil et sa planète la plus proche, Mercure : « Comme une armée d'étoiles errantes, [elles] marchent et voltigent continuellement à l'entour du Soleil²⁵ ». Il les baptisa *Astres de Borbon*, les dédiant au jeune roi Louis XIII. C'était donner le nom des Bourbons à des planètes fantômes et le roi ne finança pas les recherches du chanoine de Sarlat²⁶, alors qu'à Florence, Côme l'Ancien de Médicis avait accordé à Galilée les titres de Premier Mathématicien de l'Université de Pise et de Premier Mathématicien et Premier Philosophe du grand-duc de Toscane.

Le livre de Tarde connut néanmoins un grand succès. Une troisième édition, identique, fut publiée en 1627²⁷. La découverte du chanoine donna même lieu à des petites pièces de poésie en latin le louant d'avoir donné *nova sidera cælo*. Certaines furent traduites en vers français : « Les Astres

25. TARDE, 1623, p. 65.

26. MOUREAU, 1984, p. 24.

27. Cette édition est rarissime, selon G. Tarde, 1887. Accessible sur google/astres de borbon, elle paraît semblable à l'édition de 1623.

de Bourbon, du vieux monde ignorés, / Tu les as découverts, sous Louis admirés... » Ces érudits travaux du chanoine auraient donné naissance à la légende d'un doctorant de l'époque, qui, pressé de questions par cet interlocuteur au savoir encyclopédique, se serait écrié en un dernier argument : « *Aut es Tardus aut es diabolus !*²⁸ »

Le jésuite belge Charles Malapert, mathématicien, astronome et poète, s'appropriera ces astres de Tarde et en fit aimablement hommage à la Maison d'Autriche sous le nom d'« Astres austriens », dits aussi *Austriaca Sidera*..., à la manière des *Borbonia Sidera* de Tarde en 1620²⁹. Reconnaissons toutefois que, pour baptiser ces derniers, Tarde lui-même avait imité son illustre contemporain Galileo Galilei, dit Galilée (1564-1642). Ce dernier avait nommé « Astres de Médicis » les 4 satellites de Jupiter découverts par lui en 1610, reconnaissant ainsi l'aide de cette grande famille qui le protégeait et finançait ses recherches astronomiques³⁰. Un an auparavant, dans *Astronomia Nova*, Johannes Kepler avait été le premier à émettre l'hypothèse d'une rotation du Soleil sur son axe et à exposer sa théorie sur la trajectoire elliptique des planètes autour du Soleil.

IV. La rencontre de Tarde et de Galilée en 1614

Tarde a effectué, entre autres déplacements, deux voyages à Rome : 1 - en mai-octobre 1593 (à Rome *via* Florence) ; 2 - en novembre-décembre 1614 (à Rome puis à Florence avec rencontre de Galilée) (fig. 3). Voyageant en Italie peu d'années après Montaigne (1580-1581), il décrit souvent les mêmes lieux. Une grande chance : il a laissé son *Journal* de voyage, avec ses visites à Galilée, publié et présenté dans un texte peu connu d'Antonio Favaro dans une revue scientifique italienne³¹, puis par F. Moureau³² que Claude Lacombe a récemment commenté³³.

28. « Ou tu es Tarde ou tu es le diable ! » (TARDE G., 1887 ; DUJARRIC-DESCOMBES, 1888). Tarde aurait répondu en inversant les deux personnages cités : « *Non sum diabolus, sed Tardus* » (LACOMBE, 2008, p. 51).

29. TARDE G., 1887, p. xxxv ; ESCANDE, 1957, p. 370.

30. TARDE J., 1984 ; BOSREDON, 1890, p. 411. Les Médicis, à l'origine apothicaires florentins, enrichis par le commerce et habiles politiques, sont devenus les banquiers de l'Europe, puis des princes et des mécènes magnifiques des arts, lettres et sciences, depuis Côme l'ancien et son petit-fils Laurent le Magnifique. En 1533, Catherine de Médicis a épousé le futur roi de France, Henri II ; en 1600, Marie de Médicis a convolé avec Henri IV.

31. FAVARO, 1888.

32. TARDE, 1984, notes et préface de F. Moureau, texte établi par F. Moureau et M. Tetel, d'après la transcription partielle du manuscrit, faite par le chanoine Vivien Leydet au XVIII^e siècle. *Journal* exhumé du fonds Périgord par M. Frut, qui proposa une publication dans notre *Bulletin*. Sans suite (*BSHAP*, 1885, XII, p. 98-100). Le récit de voyage (1593) est une copie de Leydet (inventaire de 1770) de l'original disparu.

33. LACOMBE, 2008. Sur ce sujet, voir aussi TARDE G., 1887 ; TARDE J., 1887 ; FAVARO, 1888 ; DUJARRIC-DESCOMBES, 1888.

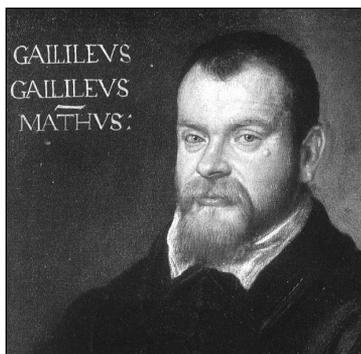


Fig. 3. Galileo Galilei Mathus, dit Galilée, le mathématicien au début du XVII^e siècle. Il reçoit Tarde à Florence en novembre 1614.

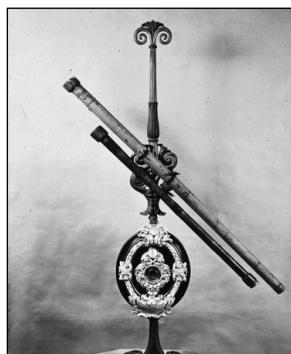


Fig. 4. Deux télescopes de Galilée. Jean Tarde fabrique une lunette analogue pour ses veillées astronomiques de 1615 à 1619.

À Florence, durant trois jours de novembre 1614, dont un en compagnie de son évêque, M^{sr} de Salignac de La Mothe-Fénelon³⁴, Tarde visite son correspondant Galilée³⁵, sur la présentation d'une lettre du savant Robert Balfour, principal du réputé Collège de Guyenne de Bordeaux³⁶. Tarde vient de lire son ouvrage *Sidereus Nuncius* (*Le Messager des étoiles*)³⁷.

Las ! Le savant italien est malade et alité³⁸. Qu'importe ! Le mercredi 12 novembre, Tarde apprend de lui, de vive voix, les merveilles révélées par son « télescope » : les satellites de Jupiter³⁹, les reliefs de la Lune et les phases de Vénus dont l'existence ruinait l'hypothèse géocentrique d'Aristote et de Ptolémée⁴⁰. Galilée lui dit sa conviction de la rotation de la Terre sur

34. C'est à cheval que le chanoine a voyagé à l'aller. Puis en carrosse au retour, avec son évêque. C'est sous l'épiscopat de celui-ci que se terminent les événements décrits par Tarde dans ses *Chroniques*. Sarlat fut un évêché de 1317 (sous Jean XXII) jusqu'à 1790 (avec la Constitution civile du clergé).

35. En juillet 1610, Galilée a démissionné de l'université de Padoue et quitté Venise pour Florence. Il se rend fréquemment à Rome faire des démonstrations astronomiques de sa lunette devant la bonne société.

36. ESCANDE, 1957, p. 369.

37. GALILÉE, 1610. Plus tard, on constatera que Galilée possédait dans sa bibliothèque les *Astres de Borbon* de Tarde, peut-être offert par l'auteur lors d'une de ses visites de novembre 1614 (TAMIZEY DE LARROQUE, 1887, p. 268 et 455).

38. Depuis un épisode fébrile, ce quinquagénaire souffrait d'une maladie rhumatologique chronique assez invalidante. Dans sa lettre en latin du 6 décembre 1614, Tarde lui conseillera : « Soignez bien votre santé, afin que les amateurs de mathématiques jouissent plus longtemps de votre personne, de vos observations et de vos découvertes. » Galilée souffrait aussi d'une maladie oculaire dégénérative et il devint complètement aveugle quelques années avant sa mort en 1642.

39. Galilée utilise le mot « satellite » qui désignait alors un garde du corps. Les satellites de Jupiter sont Io, Europe, Ganymède et Callisto. Ils portent de charmants noms féminins, sauf Ganymède. Ce dernier était l'amant de Zeus et l'échanson des dieux...

40. Les phases de Vénus, découvertes par Galilée en 1610 et publiées en 1613, sont les variations de la partie éclairée de sa surface visible depuis la Terre, similaires aux phases de la Lune. Elles n'étaient compatibles qu'avec les modèles héliocentriques de Copernic ou géo-héliocentriques de Tycho Brahe.

elle-même et de celle des planètes autour du Soleil⁴¹. Tarde demande des explications sur sa merveilleuse lunette⁴². C'est un tuyau de plomb d'un bon mètre de long, avec un objectif convergent et un oculaire divergent atteignant 30x : l'image obtenue est droite et non plus renversée (fig. 4). Galilée l'a baptisé « *telescopio* » en 1611, mais le chanoine ne peut en examiner aucun exemplaire : ils sont conservés dans une maison qu'il avait aux champs, à quelques milles de Florence. Galilée promet à Tarde de l'y conduire aussitôt qu'il pourra et que le temps sera beau et clair, « avec promesse de me faire présent d'un de ses meilleurs télescopes ». Ce qui n'advint pas...

V. Les taches solaires de Galilée racontées par Tarde

Dans l'original du *Journal* de Tarde, au milieu du récit de cette visite, se lisent quelques lignes sur les taches solaires. Mais elles ont été rayées sur le manuscrit. Sans doute par l'auteur lui-même : il ne croit pas à ces observations de Galilée. Pour lui, ce sont des planètes. Selon le chanoine, qu'avait dit le grand astronome ?

« [Galilée] me dit aussi qu'il y avait des taches au Soleil aussi bien que à la lune, lesquelles il avait vues et observées, fait voir et observer à plusieurs prélats et gens d'esprit de Rome et ailleurs ; que ce n'était pas apparences seules ou illusions de la vue et du cristal, mais choses réelles ; que le Soleil, allant du Levant au Ponant, les emportait quand et soy et, néanmoins, elles ne restaient point d'avoir un mouvement propre et particulier qui est circulaire sur la face du Soleil, laquelle elles parcourent dans quatorze jours ou environ, décrivant sur icelle des lignes presque semblables à celles que font Vénus et Mercure quand ils passent, lors de leurs conjonctions entre le Soleil et nous.

« Elles ne sont pas noires ni moins lucides que celles de la Lune quand elle passe en opposition ; n'ont pas seulement longueur et largeur, mais qu'elles sont épaisses ; que les défauts des parallaxes montrent nécessairement qu'elles ne sont pas en l'air ou voisines de la Terre, et qu'il y a plusieurs arguments et démonstrations par lesquelles appert que, si elles ne sont pas contiguës au Soleil, elles en sont fort proches.⁴³ »

Galilée ne reparla point des taches solaires à Tarde. Le lendemain, jeudi 13 novembre 1614, en compagnie de Louis de Salignac⁴⁴, Tarde revint le voir. Galilée « discourut de plusieurs observations et remarques faites au

41. Toutefois J.-J. Escande (1957, p. 369-371) note que Tarde était ami du savant allemand Christophorus Clavius dit l'Euclide, adversaire du système héliocentrique de Copernic.

42. Galilée avait perfectionné et adapté à l'astronomie la lunette créée par l'opticien hollandais Hans Lippershey en 1608.

43. Texte original dans FAVARO, 1888, p. 6 et 7 ; et (modernisé) dans MOUREAU, 1984, p. 62-63.

44. Le prélat avait été « appelé à soutenir un procès devant la cour pontificale » à Rome (ESCANDE, 1957, p. 369).

ciel par le moyen du télescope ». Sur « la surface du corps lunaire, aussi raboteuse que celle de la Terre » et sur la rotation de la Terre sur elle-même en 24 heures. Le samedi 15 novembre, « le seigneur Galilei » promit de lui écrire à Rome, ainsi qu'à Monsieur de Balfour, et de lui envoyer « le cristal d'un bon télescope⁴⁵ ».

VI. Tarde : Ces taches mettent beaucoup de gens en peine...

Il y a plus intéressant encore. Au grand collègue des Jésuites de Rome, Tarde a rencontré le père Christophorus Grambergerius Bambergensis, « professeur en la mathématique ». Il a parlé plusieurs fois des taches solaires avec lui et avec « ses écoliers les plus avancés en âge et savoir ». Voici, d'après son *Journal*, les renseignements que Tarde a recueillis et on peut suivre ici ses premières réflexions au fil de sa plume⁴⁶ :

« Ces phénomènes dont Galilée m'avait parlé à Florence étaient déjà connus en Italie et en Allemagne lippis et tunsoribus⁴⁷. J'appris aussi que les taches découvertes à l'astre du Soleil mettaient beaucoup de gens en peine.

« Les uns pensent que ce soit un ramas de petites étoiles congelées ensemble, peu éloignées du Soleil qui vont et viennent à l'entour d'ycelui comme Vénus et Mercure, ou comme Sidera medica derrière Jupiter ; les autres opinent que ce sont des cavités dans le corps solaire. Les uns les croient perpétuelles ; les autres disent en avoir vues plusieurs se perdre et s'évanouir avant que d'avoir achevé de traverser la face du soleil.

« Leur figure est fort irrégulière et se rapporte plus à des mers qu'à toute autre chose, elles croissent et se diminuent, s'épaississent et se raréfient s'unissant plusieurs en une et une se divise en plusieurs ; mais telle division et augmentation se fait vers le milieu du cercle solaire, et l'union et diminution se fait près de la circonférence, qui fait croire que plusieurs ne paraissent qu'une pour être lors l'une derrière l'autre.

« Au commencement les uns les logeaient au ciel de Vénus, les autres de Mercure, autres de la Lune, mais à présent on a remarqué qu'elles ont des mouvements propres, et qu'elles ne suivent en façon quelconque le branle de ces planètes, et par des monstrations nécessaires on justifie que, si elles ne sont pas au corps du Soleil, ni contiguës, qu'au moins elles en sont fort proches. Joint que leur mouvement, qui se fait lentement sur le bord, comparé avec la promptitude de celui qui se voit sur le milieu, montre qu'elles font le tour du Soleil et sont proches d'iceluy, ou que le Soleil tourne et les emporte quand et soy.

45. Optique de télescope qu'il ne reçut pas, du moins selon MOUREAU, 1984.

46. Texte modernisé extrait de FAVARO, 1888, p. 10-11.

47. Lire « du myope et des barbiers » (HORACE, *Satire*, 1, 7), c'est-à-dire : des phénomènes connus de tous. La satire est un genre poétique remis en honneur à la Renaissance.

« On a remarqué que, ayant fait le tour au derrière du Soleil, elles reviennent et paraissent derechef, et par ainsi font le tour entier de leur propre mouvement, ou bien le Soleil fait un tour et les ramènent avec soy. Ce mouvement est remarquable, en ce qu'elles ne passent pas par devant toute la face du Soleil ; mais si elle était divisée par cinq parallèles en pareille distance et proportion que ceux de la sphère, ces taches n'excèderaient pas les tropiques du monde en leur plus grande déclinaison, et une seule tache ne se verrait pas dans les polaires ni près d'iceux. »

À la fin de son texte, Tarde explique les quatre moyens de bien observer ces taches : au lever du Soleil ; le Soleil entrant par un petit trou dans une pièce obscure ; par projection de l'image du télescope sur un carton, avec possibilité alors d'agrandir les images ; grâce à un filtre vert entre l'oculaire et l'œil, « pour émuuser la pointe du rayon ».

Dans ce texte, que Antonio Favaro, historien des sciences, jugeait « *di maggiore importanza*⁴⁸ », on sent que, petit à petit, Tarde songe peut-être plus à des planètes qu'à des taches. Certes ces images se modifient, se fusionnent, apparaissent et disparaissent..., mais elles lui semblent plutôt en orbite autour du Soleil : « Elles font le tour entier de leur propre mouvement, ou bien le Soleil fait un tour et les ramènent avec soy. »

Galilée avait effectué ses observations des taches solaires en juin et juillet 1612, et les avait rapportées dans un petit livre de 1613, intitulé *Istoria e dimostrazioni intorno alle macchie solari et loro accidenti*⁴⁹. Galilée vient d'offrir cet ouvrage sur les taches solaires à Tarde. Dans une lettre de remerciement, écrite en latin, le 6 décembre 1614⁵⁰, peu après sa visite à Florence, le chanoine dit à Galilée courtoisement l'intérêt qu'il y a trouvé. Il l'a lu et relu avec délectation : « *Quem Florentiae dedisti libellum de maculis Solis legi et perlegi Romae maxima cum delectatione...* » (fig. 5). Tarde souhaite le faire connaître, de même que le télescope, à Robert de Balfour, correspondant de Galilée⁵¹.

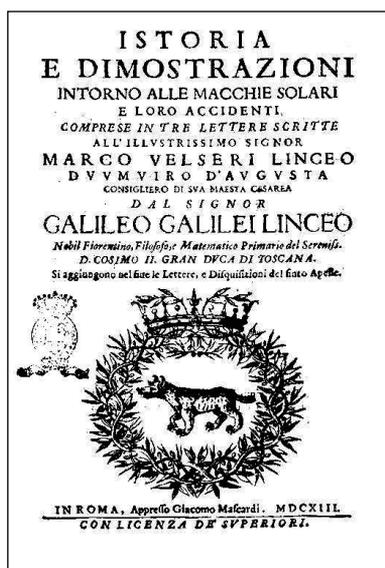


Fig. 5. Histoire et démonstrations autour des taches solaires et leurs accidents par Galilée (1613). Tarde l'a lu et relu et remercie l'auteur le 6 décembre 1614.

48. FAVARO, 1888, p. 10.

49. GALILÉE, 1613. Histoire et démonstrations autour des taches solaires et de leurs accidents. Ouvrage présenté aussi sous le titre de *Lettres à Marius Velserus* (savant juriconsulte et auteur allemand), sur les observations faites à Florence en juin et juillet 1612 (MOUREAU, 1984, p. 61, note 39 et p. 66, note 54 et p. 21-22 ; LACOMBE, 2008, p. 61 et 64, note 37).

50. Lettre dans TARDE G., 1887, p. xxvi ; MOUREAU, 1984, p. 21 ; LACOMBE, 2008, p. 62 et 63.

51. GALILÉE, 1613.

Il souhaite sans doute surtout se faire une opinion personnelle dès qu'il disposera d'un télescope. Il va devoir attendre une année pour commencer ces observations.

VII. Cinq années d'observations à La Roque-Gageac

Tarde entreprend de rechercher lui-même ces fameuses taches, durant « cinq ans entiers⁵² », surtout durant ses observations astronomiques de novembre 1615 et des deux années suivantes, notamment du 17 au 27 novembre 1615, du 3 au 14 mars 1616, du 16 au 27 avril 1616, du 17 au 28 mai 1616, du 27 mai 1617 au 6 juin.

À l'aide d'une lunette probablement de sa fabrication, qu'il a eu l'idée d'équiper d'un verre coloré interposé entre l'œil et l'oculaire et progressivement perfectionnée, Tarde étudie ces taches et en trace des dessins. Il est convaincu par ce télescope :

« Les conclusions de l'ancienne Astrologie n'estoient soustenuës et appuyées que sur des tesmoignages d'une veuë foible et débile. Mais de nostre temps, les amateurs de ces sciences ont trouvé une porte et descouvert un passage par lequel ils ont franchi les murailles des cieux. »

Contrairement à l'avis de Galilée, il note que, autour du Soleil et non à sa surface, « les planètes de Borbon ne marchent pas tous [*sic*] de même train, mais les unes plus viste que les autres ». Ce que ne font pas la Lune ni les autres planètes. Il est surpris que certaines taches apparaissent et disparaissent parfois brutalement. Pour lui, il s'agit bien de planètes et non de taches sur le Soleil⁵³, « voltigeant » entre le Soleil et la Terre⁵⁴.

Après réflexion, il se décide à publier ses résultats. Non sans quelque dédain pour Galilée et pour Scheiner, il affirme dès la page de titre de son ouvrage *Les Astres de Borbon* :

« Les apparences qui se voyent dans la face du Soleil sont des planètes, et non des taches, comme quelques Italiens et Allemands observateurs d'icelles luy ont imposé. [Ils] ont dit et maintenu (quoy que gens d'esprit et de mérite et bien versez en Philosophie et Astrologie) que c'estoient des taches inhérentes au Soleil, imposant par ce moyen au père de lumière comme si l'œil du monde estoit malade d'une ophthalmie⁵⁵ ».

52. Comme il le dit dans ses *Astres de Borbon*, c'est-à-dire depuis sa visite à Galilée, en novembre 1614, jusqu'à la publication de ses *Borbonia sidera* en 1620.

53. TARDE G., 1887, p. xxix à xxxliij.

54. Là où s'intercalent les orbites de Mercure et de Vénus, planètes « intérieures », connues depuis l'Antiquité.

55. TARDE, 1623, p. de titre et p. 3.

Il imagine sans doute les autres astronomes à l'affût de ses découvertes et s'attend à des contradictions voire au combat. Il prend donc ses précautions, s'appuyant sur les possibilités qu'offre le télescope que lui a conseillé Galilée :

« J'ay demeuré trois ans long temps perplex et ai gardé ce traicté trois ans entiers sans permettre qu'il voit le jour, considérant combien c'est chose arduë et hazardeuse de produire au public quelque chose de nouveau, çachant bien de quelle façon les ennemis des nouveautez ont acoutumé de combattre et avec quelle opiniastreté ils résistent à la vérité cogueuë, quoy que vérifiée et meme démontrée.

« A cause de quoy, je les supplie très-instamment de différer leur sentence iusques à ce qu'ils ayent recouvert un bon et excellent télescope et par le moyen d'iceluy ayent fait plusieurs observations. »

Il conclut : « 1 - Ces planètes marchent par un mouvement régulier ; 2 - Leur démarche est d'Orient en Occident ; 3 - Leur mouvement est selon une ligne parallèle à l'écliptique⁵⁶ » (fig. 6).

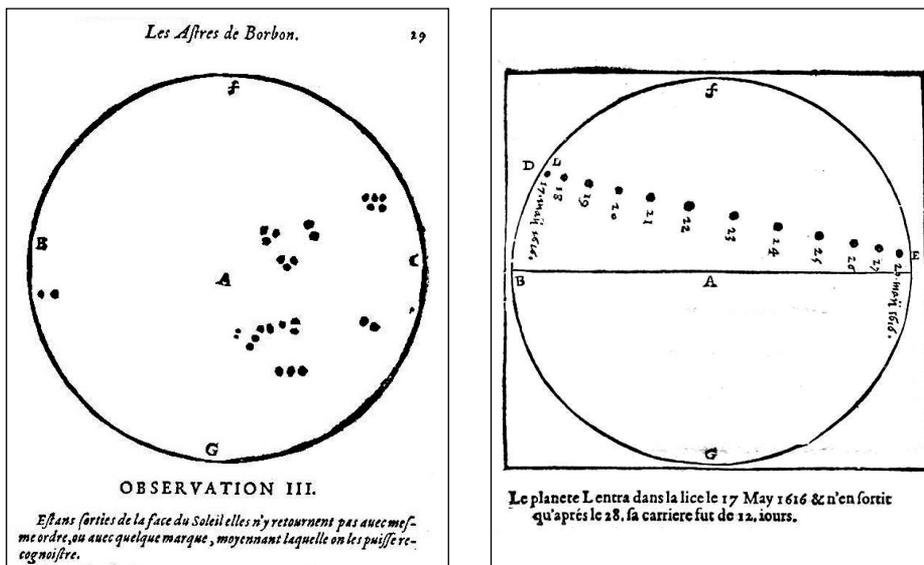


Fig. 6a et 6b. La surface du Soleil dessinée par Tarde. a. Observation III ; b. Parcours de la « planète » L (du 17 au 28 mai 1616) (Les Astres de Borbon, 1623).

La « découverte » de Tarde intéressera quelques auteurs pendant une vingtaine d'années. Guère plus... Pourtant son livre, écrit en 1615 et publié en 1620, était né de sa rencontre florentine avec Galilée⁵⁷ et c'est au roi qu'il

56. Dédicace au roi et p. 41-45, observation X. L'écliptique est le grand cercle représentant la projection, sur la sphère céleste, de la trajectoire annuelle apparente du Soleil vue de la Terre.

57. MOUREAU, 1984, note 46.

le dédia, tout en se permettant de mettre en garde le jeune monarque vis-à-vis des astronomes étrangers au royaume, à propos de leurs prétendues taches solaires :

« *Quelques savants astrologues en Italie et Septentrion en ont découvert plusieurs. J'ai eu le bonheur d'en découvrir quelques autres par le moyen de grandes et longues observations que j'en ay faictes et vérifié que c'estoient Planètes non veues cy-devant, faisant leurs mouvements et branles autour du Soleil, ne pouvant estre aperceux à cause de la proximité d'ycelui, et fussent encore demeurées, cachés, dans ceste lumière, n'eust esté les singuliers instruments qui m'ont aydé à les apercevoir*⁵⁸ ».

VIII. Les taches solaires : une vieille histoire

Dans cette dédicace, le digne chanoine n'a pas omis de donner au passage un petit coup de patte à Galilée et à Scheiner, et à leurs découvertes de 1611. En fait, ces curieuses images, se projetant sur le Soleil à la surface duquel « elles marchent par un mouvement régulier » et dont Tarde pense avoir « découvert quelques autres », ont été repérées depuis longtemps.

Les premières observations de taches solaires semblent avoir été faites en Chine en 28 avant notre ère, peut-être grâce à des instruments rudimentaires filtrant la lumière solaire ou lors de tempêtes de sable. Puis au Japon et en Corée au début du IV^e siècle. En France, les *Annales de Saint-Bertin* évoquent, en latin, deux taches le 6 avril 860 : « Le soleil levé, l'on vit au milieu de son disque une tache noire, et celle-là étant descendue vers les parties inférieures, une autre aussitôt se jeta sur les parties supérieures, et parcourut tout le disque jusqu'en bas ». Le moine bénédictin John de Worcester en donne un dessin en 1128. Elles sont observées en Russie en 1367 et 1371, le rayonnement solaire ayant été filtré par la fumée de feux de forêt⁵⁹.

Mais il fallut attendre le XVII^e siècle et l'invention de la lunette astronomique pour entreprendre leur observation scientifique. À la suite de la création de l'Académie royale des Sciences et de la création de l'Observatoire de Paris, une étude systématique du Soleil fut mise en œuvre dans la seconde moitié du XVII^e siècle, période appelée aujourd'hui la « Petite glaciation⁶⁰ ».

Juste avant les observations de Tarde, elles ont été mises en évidence en Basse-Saxe, en février 1611, puis publiées par l'astronome Johannes Fabricius dans son *De Maculis in sole observatis et apparente earum cum Sole conversione narratio* : ces taches sont bien solaires, affirme-t-il. La même année, le jésuite allemand Christoph Scheiner décrit en Bavière le mouvement

58. TARDE, 1623, page de titre.

59. NESME-RIBES et THUILLIER, 2000.

60. NESME-RIBES et THUILLIER, 2000.

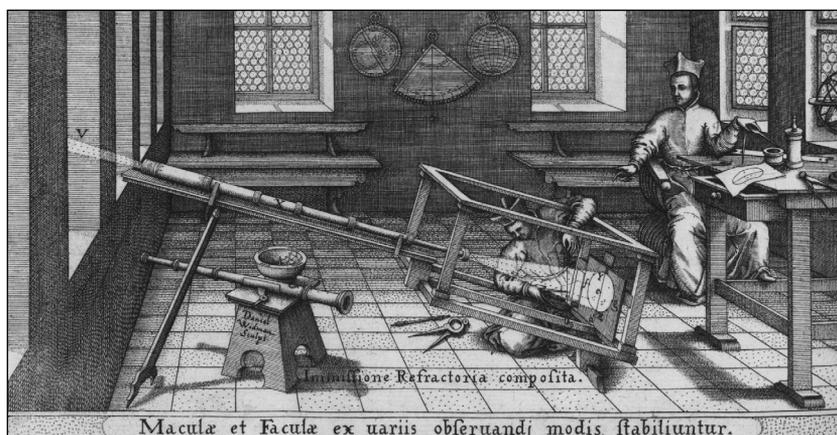


Fig. 7. Examen par projection des taches solaires par Christoph Scheiner. Il aperçut les premières en 1611, la même année que Galilée. Gravure du temps.

de ces taches sur une année⁶¹ (fig. 7). Galilée fait de même en 1611 et en 1613 : il confirme leur caractère solaire⁶². Et même Tarde reçoit de ce dernier son opuscule sur les taches solaires⁶³ et la promesse de lui envoyer à Rome des verres optiques⁶⁴.

Pour l'obstiné Gabriel Tarde, qui tient compte de l'observation de Le Verrier, la découverte du chanoine Tarde ne serait-elle pas une « précieuse parcelle d'or mêlée à sa gangue d'erreur », due aux « mauvaises lunettes de son temps ». Elle mériterait d'être vérifiée, disait-il. Ce qui n'advint pas... Comme on sait, en 1616, deux ans après la visite de Tarde, l'Église reprocha à Galilée de croire à l'héliocentrisme, qu'avait révélé Copernic dans son *De revolutionibus orbium caelestium* de 1543, et de renoncer au géocentrisme d'Aristote et de Ptolémée. De là son célèbre procès de 1633 devant le Saint-Office, bras judiciaire de l'Inquisition, et le verdict, au demeurant modéré, qui s'ensuivit.

61. L'image du télescope était projetée sur un écran. Il publie à Augsbourg en 1611 : *Tres epistolae de maculis solaribus* et *De Maculis solaribus et stellis circa Jovis errantibus accuratior Disquisitio*. En décembre 1614, Scheiner reçut un sérieux rappel à l'ordre du Supérieur général de la Compagnie de Jésus : « S'en tenir à la doctrine des Anciens et de ne pas enseigner les idées de certains Modernes. Soyez certain que cela nous déplaît et que nous ne laisserons aucun des nôtres publier quoi que ce soit de tel ». Voir sa publication sur les taches solaires en 1626-1630 dans son *Rosa ursina sive sol ex admirando facularum et macularum suarum Phænomenovarius...*, Bracciani éditeur.

62. L'activité solaire devait notablement diminuer quelques années plus tard (entre 1645 et 1715), phénomène qualifié de « minimum de Maunder ». De sorte qu'il ne fut plus possible de confirmer les observations des taches solaires avant le milieu du XVIII^e siècle. Ce minimum est une des oscillations du « Petit âge glaciaire » qui va du début du XIV^e siècle à la fin du XIX^e siècle (LEROY-LADURIE, 1983). Curieusement, il coïncide avec le règne du Roi-Soleil (entre 1643 et 1715).

63. GALILÉE, 1613.

64. Une lettre plus tardive (1630) de Claude Aspremont à M. Pichard, chanoine théologal de la cathédrale de Périgueux, au sujet du « doct escrit du télescope de M. Tarde », est signalée dans les papiers de l'abbé Leydet (collection Périgord, BNF) (BSHAP, t. XVII, 1890, p. 398).

IX. Eh bien oui, Tarde s'était trompé...

En 1882, A. Dujarric-Descombes fit le point en publiant une copieuse biographie du chanoine Tarde, résumant ces divers faits et notant qu'il œuvra pendant au moins cinq ans⁶⁵, à l'aide d'un télescope, peut-être adressé par Galilée ou plutôt bricolé par le chanoine lui-même, on ne sait. Son modeste observatoire, dit-on, était une étroite pièce élevée de son manoir familial de La Roque-Gageac. Un peu comme Montaigne dans sa « librairie ». Il laissa à sa famille « un gros cahier tout rempli de cercles tracés au compas dont l'intérieur contient des taches noires accompagnées de dates assez rapprochées [...], un cercle pour chaque mois⁶⁶ ». Le chanoine dessinait ainsi la trajectoire des « astres de Bourbon », plaçant sur de tels cercles les taches solaires qu'il tenait pour de petites planètes.

Aujourd'hui, il est facile de démontrer son erreur grâce aux connaissances actuelles sur le Système solaire.

1. Les 8 planètes en orbite autour du Soleil sont bien connues (fig. 8). Les plus proches du Soleil sont telluriques : Mercure, Vénus, Terre, Mars. Les autres sont gazeuses : Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune⁶⁷. La Terre a un satellite, la Lune ; les autres en ont plusieurs, sauf Mercure et Vénus. En outre, une couronne d'astéroïdes gravite entre Mars et Jupiter (avec Cérès, Pluton de 5 à 7 milliards de kilomètres du Soleil

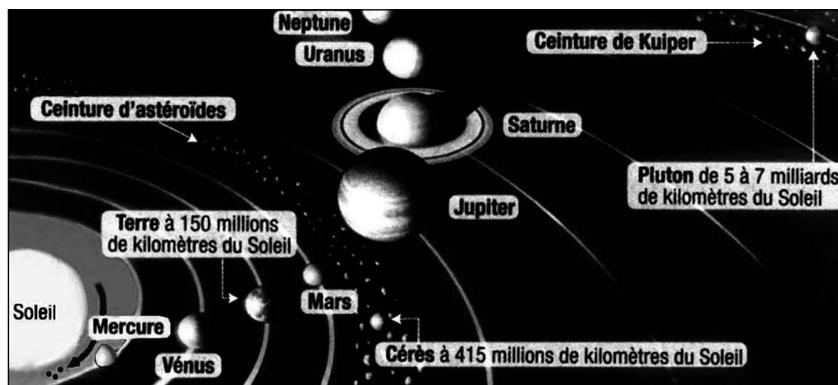


Fig. 8. Les huit planètes du Système solaire. Tarde situait ses « astres de Bourbon » en orbite, entre Mercure et le Soleil (suivant la flèche noire). Vues de la Terre, ces petites « planètes » se projetaient sur la surface de ce dernier. Cérès et Pluton sont aujourd'hui des « planètes naines ».

65. G. Tarde possédait ses notes d'observations datées de 1615 et de 1619-1625, prélude à ses *Borbonia Sidera* de 1620.

66. DUJARRIC-DESCOMBES, 1882, p. 377. Il s'agirait en fait de 2 cahiers : de juin 1615 (4 mois après son dernier voyage en Italie) au 20 mars 1625 (5 ans après la publication de ses *Astres de Borbon*) (TARDE G., 1887 ; MOUREAU, 1884, p. 23).

67. Moyen mnémotechnique : « Me Voici Toute Mignonne, Je Suis Une Nébuleuse ».

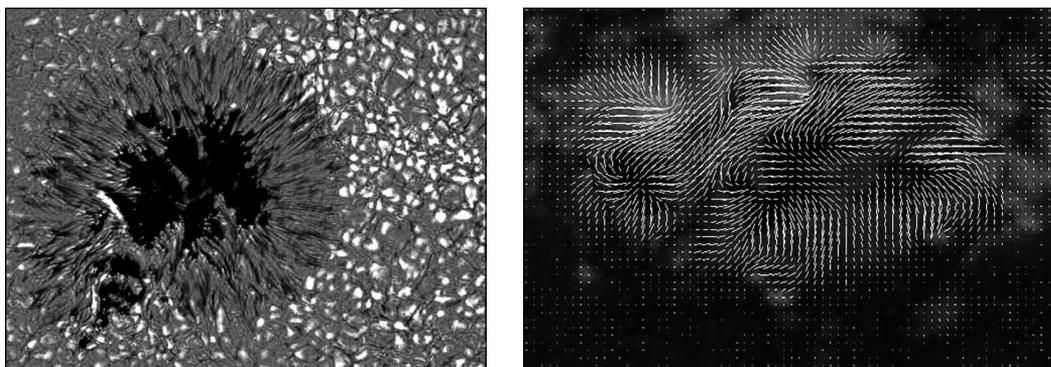


Fig. 9a et 9b. *Taches solaires*. a. Ombre entourée de sa plage faculaire brillante (diamètre jusqu'à 50 000 km). Autour d'elles, granulations de convection thermique en « grain de riz » (chacune mesure 1 000 km de long) ; b. Champ magnétique de taches froides solaires. Il inhibe la convection par un effet similaire aux freins à courants de Foucault, ralentissant ainsi l'apport de chaleur.

planète naine). Une autre couronne, la ceinture de Kuiper, se trouve plus éloignée (avec une autre planète naine : Pluton)⁶⁸. En définitive, entre la Terre et le Soleil, il n'y a que Mercure et Vénus.

2. Les taches solaires sont désormais mieux connues. À leur niveau, la surface du Soleil présente une intense activité magnétique (fig. 9a et 9b). Ce champ magnétique inhibe la convection et ralentit l'apport de chaleur venant du Soleil. Au niveau de ces taches, la température de la surface solaire est réduite, ce qui les rend visibles⁶⁹. Elles connaissent un cycle de 11 ans et interviennent dans notre climat terrestre : il existe une corrélation entre le nombre des taches solaires et la température de notre globe : plus il y a de taches, plus le soleil est actif et plus il fait chaud sur la terre, et inversement⁷⁰. On décrit, notamment, un minimum de Maunder (en 1645-1715 : c'est un des minima de la « Petite glaciation »), un minimum de Dalton (en 1880-1915) et un autre, plus récent (en 1945-1977) (fig. 10).

On notera que le Moyen Âge, autour de l'an Mil, fut une période chaude (le Groenland était alors vert, comme son nom l'indique). Scheiner, Galilée et Tarde s'intéressèrent aux taches solaires juste avant qu'elles se raréfient lors

68. Ces couronnes sont faites d'astéroïdes qui font partie des « petits corps du Système solaire », objets célestes du Système solaire orbitant autour du Soleil et qui ne sont ni des planètes, ni des planètes naines (définition de l'Union astronomique internationale, 24 août 2006). D'autres régions contiennent de moindres concentrations de très petits corps, n'intervenant pas ici (astéroïdes géo-croiseurs, centaures, comètes et objets épars).

69. Du fait de la fusion nucléaire de cette énorme boule de gaz (hydrogène et hélium), la température du Soleil se mesure en kelvins : 6 000 K à la surface du Soleil (ou photosphère). Au niveau des taches, la température est inférieure de 1 500 à 2 000 K à celle de la photosphère, ce qui les rend visibles. Pour obtenir des chiffres en degrés Celsius, soustraire 273,15.

70. D'autres facteurs interviennent : variations de l'orbite et de l'axe de la Terre, dérive des continents, courants marins et, plus récemment, effet de serre lié à l'activité humaine.

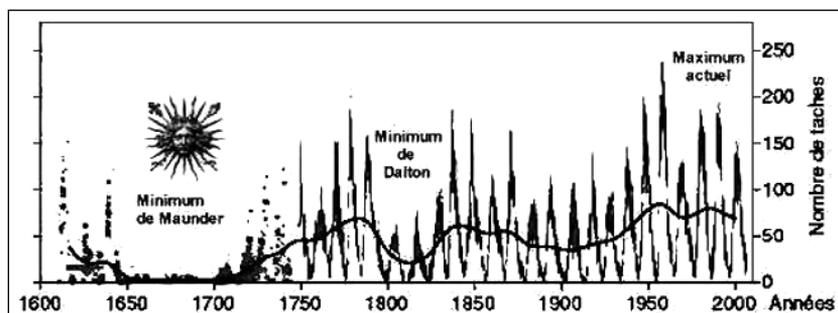


Fig. 10. Évolution du nombre des taches solaires par an. Scheiner, Galilée et Tarde ont examiné ces taches juste avant le minimum de Maunder. Ce dernier correspond au Petit âge glaciaire (et au règne du Roi-Soleil).

du minimum de Maunder. C'est alors que les Breughel vont peindre les Pays-Bas gelés et que, curieusement, Louis XIV va choisir le Soleil pour emblème et devenir le Roi-Soleil.

Jean Tarde s'était donc trompé à propos des taches solaires, mais le grand Galilée a commis, lui aussi, quelques erreurs dans ses travaux. Il croyait, notamment, que les marées provoquaient la rotation de la Terre et que les comètes n'étaient que des illusions d'optique. Il décrivait des « satellites » de Saturne : ce n'était qu'une interprétation fautive de l'anneau de cette planète⁷¹.

On ne peut en vouloir à Jean Tarde, observant le Soleil depuis son observatoire improvisé de La Roque-Gageac, avec un télescope bricolé, de s'être enorgueilli de la découverte de nouvelles planètes. C'est peut-être ici le moment de dire en conclusion à notre chanoine sarladais : « À tout pêcheur miséricorde... »

B. et G. D.

Choix bibliographique⁷²

- BOSREDON (Ph. de), « Note », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (BSHAP)*, t. XVII, 1890, p. 411.
- DUJARRIC-DESCOMBES (A.), « Tarde », dans « Recherches sur les historiens du Périgord », *BSHAP*, t. IX, 1882, p. 371-412 et 489-497.
- DUJARRIC-DESCOMBES (A.), « Bibliographie. *Les Chroniques de Jean Tarde* », *BSHAP*, t. XV, 1888, p. 70.
- ESCANDE (J.-J.), *Histoire du Périgord*, Paris et Bordeaux, éd. Picard et Féret, 1957.
- FAVARO (A.), « Di Giovanni Tarde e di una sua visita a Galileo. Dal 12 al 15 novembre 1514 », *Bullettino di Bibliografia et di storia delle scienze matematiche et fisiche*, XX (juillet 1887), 1888, p. 3-29.

71. MOUREAU, 1984, p. 22.

72. Seules figurent dans cette bibliographie les références appelées dans le texte.

- GALILEO GALILEI dit GALILÉE, *Sidereus Nuncius, magna longaque admirabilia spectacula pandens, suspiciendaque proponens uniuersa, praesertim vero philosophis atque astronomis, quae a Galileo Galileo [...] sunt observata in lunae facie [...] atque Medicea sidera nuncupandos decrevit* (Le Messager des étoiles), Venise, T. Baglioni, 1610 ; Paris, éd. Seuil (coll. Points Sciences), 2009.
- GALILEO GALILEI dit GALILÉE, *Istoria e dimostrazioni intorno alle macchie solari et loro accidenti*, Rome, G. Mascardi (présenté aussi sous le titre de *Lettres à Marcus Velsesus*), 1613.
- GALY (Dr), Compte rendu de la réunion du 7 décembre 1876, *BSHAP*, t. IV, 1876, p. 27.
- LACOMBE (C.), « Le chanoine Jean Tarde (1561-1636), cartographe, mathématicien, astronome, historien et archéologue et sa rencontre, en 1614, avec Galilée », *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 113, 2008, p. 49-68.
- LEROY-LADURIE (E.), *Histoire du climat depuis l'an Mil*, 2 vol., Paris, éd. Flammarion (coll. Champs), 1983.
- MOUREAU (F.), « Préface. Biographie de Jean Tarde », dans TARDE J., 1984.
- NESME-RIBES (E.) et THUILLIER (G.), *Histoire solaire et climatique*, Paris, éd. Belin, 2000.
- PENAUD (G.), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999.
- TAMIZEY DE LARROQUE (M.), « Note sur la bibliothèque de Galileo Galilei à Padoue », *BSHAP*, t. XIV, 1887, p. 268 et 455.
- TARDE (G.), « Observations au sujet des Astres de Bourbon du chanoine Tarde », *BSHAP*, t. IV, 1877, p. 27, 152 et 169-173, et t. IX, 1882, p. 391.
- TARDE (G.), « Jean Tarde (1561-1636) », Introduction aux *Chroniques de Jean Tarde*, 44 p., Paris, éd. Oudin et Picard, 1887.
- TARDE (J.), *Borbonia sidera id est Planetarum quae solis limina circumvolitant motu proprio ac regulari, falso hactenus ab heliocopis maculae solis nuncupati. Ex novis observationibus Joannis Tarde, canonici ecclesiae cathedralis Sarlati*, en latin, Paris, J. Gesselin, 1620.
- TARDE (J.), *Les Astres de Bourbon et apologie pour le Soleil monstrant et vérifiant que les apparences qui se voyent dans la face du Soleil sont des planètes, et non des taches, comme quelques Italiens et Allemands observateurs d'icelles, luy ont imposé*, édité à Paris par Jean Gesselin, rue Faict Jacques, à l'Aigle d'or & au Palais en la galerie des Prifonniers, 1623.
- TARDE (J.), *Les Astres de Bourbon*, même ouvrage qu'en 1623, même éditeur, 1627.
- TARDE (J.), *Table chronologique de l'église de Sarlat, diocèse et pays sarladais*, publié sous le titre *Chroniques de Jean Tarde*, voir TARDE, 1887.
- TARDE (J.), *Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire général de Sarlat*, annotées par le vte G. de Gérard, avec introduction de G. Tarde, Paris, éd. Oudin et Picard, (des origines à 1624), 1887.
- TARDE (J.), *À la rencontre de Galilée. Deux voyages en Italie*, Biblioteca des viaggio in Italia, 22, Slatkine, 1984. Notes et préface de F. Moureau, texte établi par F. Moureau et M. Tetel, d'après la transcription partielle du manuscrit aujourd'hui perdu, faite par le chanoine Vivien Leydet au XVIII^e siècle (tome 106 de la Correspondance Prunis et Leydet à la Bibliothèque nationale).
- VALETTE (J.), *La continuation des chroniques de Tarde (1623-1709)*, chez l'auteur et Sarlat, librairie Michelet, 1957.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD – 3

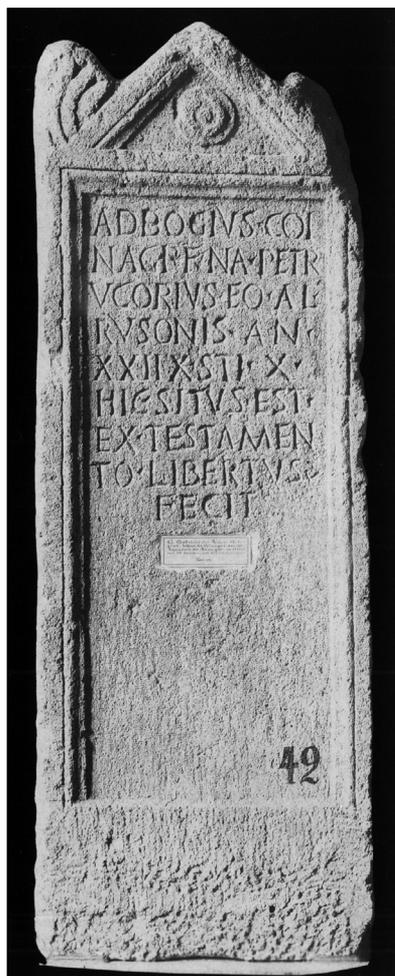
Adbogius. Un Pétrucore de garde sur le Rhin

par François MICHEL

« Deux soldats, l'un de la V^e légion, l'autre des auxiliaires gaulois, s'étaient mis à lutter par jeu ; ils mirent du cœur au combat et le légionnaire ayant été terrassé, le Gaulois se moqua de lui : ceux qui s'étaient rassemblés pour regarder prirent parti pour et contre. Alors les légionnaires s'élançèrent pour mettre à mal les auxiliaires et deux cohortes furent exterminées ». *Ce fait divers raconté par Tacite (Histoires, II, 68), s'il montre bien le pittoresque de la vie des camps, présente aussi l'organisation de l'armée romaine, dans laquelle les légionnaires originaires d'Italie côtoient les troupes recrutées dans les provinces. C'est à un membre de ces corps dénommés auxiliaires que nous nous intéressons ici. Si son nom, Adbogius, ne nous est pas vraiment familier, son origine nous parle plus : il précise en effet qu'il est Pétrucore, c'est-à-dire natif de la cité gauloise correspondant au Périgord actuel.*

Adbogius nous est connu par une stèle funéraire qui figure dans les collections du Musée de Mannheim¹. Si elle a été brisée durant les

1. Städtisches Reiß-Museum Mannheim, numéro d'inventaire d'après le catalogue de Haug 1877, n° 42.



*Adbogius, Coi-
nagi f(ilius), na(tione) Petr-
ucorius, eq(ues) al(ae)
Rusonis, an(norum)
XXIIIX, sti(pendiorum) X,
hic situs est.
Ex testamen-
to libertus
fecit.*

Adbogius, fils de Coinagus, du peuple des Pétrucocores, cavalier de l'aile de Ruso, âgé de vingt-huit ans, dont dix ans de service actif, est enterré ici. Son affranchi a réalisé (ce monument) selon son testament.

Fig. 1. Stèle d'Adbogius
(Städtisches Reiß-Museum Mannheim, inv. Haug 42).

bombardements qui se sont abattus sur cette ville pendant la seconde guerre mondiale, une photographie ancienne nous révèle l'aspect qu'elle avait lorsqu'elle était intacte (fig. 1). Elle se présente sous la forme d'un parallépipède oblong couronné d'un fronton triangulaire et mesure 1,44 m de hauteur pour 54 cm de largeur et 30 cm d'épaisseur. Sa partie inférieure était probablement soit directement enfoncée dans le sol, soit insérée dans un monument funéraire plus important. Le champ épigraphique est ménagé dans la partie antérieure du monument et est bordé de corniches. Il en est de même du petit fronton au centre duquel figure en bas-relief une coupe destinée aux

libations dénommée patère : il s'agit ici d'un rappel de la pratique du culte funéraire. Deux acrotères ornent les extrémités du fronton ; si l'une d'entre elles a subi les injures du temps, l'autre se montre encore minutieusement sculptée d'un motif inspiré d'une palmette².

Le texte s'organise en neuf lignes dont la mise en page a obéi à des critères que l'on peut qualifier d'élémentaires. Ainsi les lignes sont-elles clairement alignées sur la marge gauche alors que le lapicide a cherché à obtenir l'apparence d'un centrage. En effet, si certaines lignes sont effectivement bien calibrées, à l'exemple de la l. 9, il est clair que d'autres voient les caractères qui les composent s'espacer en s'approchant de la marge droite. L'inscription se lit aisément : *Adbogius, Coi/nagi f(ilius), na(tione) Petr/ucorius, eq(ues) al(ae) / Rusonis, an(norum) / XXIIIX, sti(pendiorum) X, / hic situs est. / Ex testamen/to libertus / fecit.*

Elle se traduit tout aussi aisément : « Adbogius, fils de Coinagus, du peuple des Pétrucores, cavalier de l'aile de Ruso, âgé de vingt-huit ans, dont dix ans de service actif, est enterré ici. Son affranchi a réalisé (ce monument) selon son testament. »

Les lettres mesurent 6,5 cm de hauteur et sont gravées de manière irrégulière. Les ruptures d'une ligne à l'autre se produisent souvent en milieu de mot, sans souci de cohérence de la lecture. Les lettres sont de forme classique, mais certaines d'entre elles semblent cependant avoir fait l'objet d'un soin particulier, à l'exemple des V dont la barre de gauche part vers le haut et voit diminuer son épaisseur, ou les C et les G dont l'appendice supérieur part également vers le haut en s'affinant. Ces caractères ont un aspect de capitales dites « calligraphiées » et sont directement inspirés de l'écriture manuscrite qui s'effectuait, dans l'Antiquité, avec un calame. La caractéristique de ces lettres est d'être aussi hautes que larges, d'avoir un tracé très souple et, en ce qui concerne par exemple les hastes verticales, un déport du côté de la partie ouverte de la lettre³. Les points séparatifs n'ont pas un aspect uniforme, mais sont tous de forme triangulaire.

Cet aspect peu rigoureux est tempéré par un fait révélateur : l'orthographe du mot *Petrucorius* est strictement respectée, ce qui s'explique aisément dans le chef-lieu de la cité, mais beaucoup moins en terre lointaine⁴. Il faut donc croire que le texte de l'épithaphe a été établi selon des documents officiels, probablement l'acte dressé lors de l'engagement d'Adbogius ; la mention du

2. Une acrotère est un ornement à valeur apotropaïque placé à l'extrémité d'un toit.

3. Sur ce type de caractère, cf. KHANOUSSI et MAURIN, 2002, p. 62-63 avec la bibliographie afférente.

4. Ce fait a déjà été remarqué par É. Espérandieu dans la fiche qu'il consacre à ce texte (ESPÉRANDEU, 1893, p. 90-91, n° 102) ; il rappelle par ailleurs (ESPÉRANDEU, 1893, p. 6 et n. 4) que *Petrucorii* est l'orthographe exacte, celle des inscriptions et des monnaies, et *Petrocorii* l'orthographe purement phonétique (et erronée) utilisée par les auteurs, car le u bref se prononce en latin comme le o (cf. Quintilien, *Institution oratoire*, I, 4, 16).

nombre d'années de vie et du nombre d'années de service viennent encore renforcer cette idée. L'écriture de cette épitaphe a donc fait l'objet de beaucoup de rigueur ensuite tempérée par une gravure moins sérieusement effectuée.

Les diverses éditions du texte ont jusqu'en 1893 été parfaitement recensées par le capitaine Émile Espérandieu dans ses *Inscriptions antiques du Musée de Périgueux*, ouvrage co-édité par notre compagnie⁵. Peu de références utiles s'y sont ajoutées depuis, sinon celles du *CIL XIII*, 7031 et des *ILS* 2500, qui présentent le même lemme. La référence la plus complète est celle du *CSIR* dans lequel cette stèle figure sous le numéro 78⁶ et dont la très complète bibliographie n'omet qu'un seul ouvrage, celui d'Émile Espérandieu !

L'inscription présente plusieurs centres d'intérêt, dont le moindre n'est pas de nous faire connaître deux Pétrucos contemporains du Christ. La stèle est en effet datable, par sa sobriété, son formulaire simplifié et l'onomastique des personnages mentionnés, du début du premier siècle et peut-être, pour être plus précis, du règne de Tibère (14-37).

Les noms de ces individus sont marqués au coin de l'onomastique celtique. S'agissant d'Adbogius, il existe plusieurs exemples de ce nom ou de noms forgés sur la même racine : Adbugius à Mayence (*CIL XIII*, 11877), Adbugissa à Bruch en Belgique (*CIL XIII*, 4127), Adbucietus à Bordeaux (*CIL XIII*, 582) et, sur le Danube, Adbugiunnus en Norique et Adbugiounna en Pannonie Supérieure⁷. Tous ces noms sont composés de l'élément *ad-* « vers », qui employé comme préfixe devient emphatique⁸, et de l'élément *bogio-* « briseur, pourfendeur »⁹ ; Adbogius signifierait donc « le grand pourfendeur », nom belliqueux s'il en est.

Le nom de Coinagus est recensé à Meximieux, chez les Ambarres (*CIL XIII*, 2449) et à Diedenhofen en Belgique (*CIL XIII*, 4468) sous la forme de Coinnagus¹⁰. Il se compose d'une part de l'élément *co-* indiquant la communauté, la participation, la relation (cf. le *cum* latin ou le *syn* grec)¹¹ et d'autre part de l'élément *vinno-* « char »¹² : ces formes rassemblées forment le mot *covinnos* « char double »¹³, passé dans la langue latine sous la plume de plusieurs auteurs dès le premier siècle de notre ère comme le nom du char de guerre des Bretons ou des Belges¹⁴. Il apparaît ici complété de l'élément *ago-* « combat » (cf. *agon* grec)¹⁵ pour former le nom de Covinagus signifiant

5. Nous renvoyons à cet ouvrage (encore disponible) pour toute la bibliographie antérieure à 1893 et qui figure p. 90-91.

6. *CSIR*, n° 78 p. 193-194 et planche 64.

7. DELAMARRE, 2007, p. 11.

8. DELAMARRE, 2003, p. 31.

9. DELAMARRE, 2003, p. 81-82.

10. DELAMARRE, 2007, p. 69-70.

11. DELAMARRE, 2003, p. 121-122.

12. DELAMARRE, 2003, p. 321.

13. DELAMARRE, 2003, p. 127.

14. cf. Pomponius Mela, *Chorographie*, III, 6, 52 ou Lucain, *Pharsale*, I, 426.

15. DELAMARRE, 2003, p. 35.

alors « compagnon de combat en char ». Le passage de Covinagus à Coinagus peut avoir été effectué par l'élision du « v », dont nous connaissons d'autres exemples : Noviomagus est ainsi devenu Neumagen aux Pays-Bas ou Noyon dans l'Oise¹⁶. Peut-être, dans le cas qui nous occupe, cette élision a-t-elle été due à l'absence de finesse de l'oreille du centurion recruteur...

Il est difficile de savoir si, dans l'Antiquité, l'on percevait la signification d'un nom dès son énoncé. Il n'en reste pas moins que, dans le cas de Coinagus et d'Adbogius, nous avons affaire à une nette similitude thématique entre le nom du père et le nom du fils. La vocation guerrière de son nom s'est concrétisée chez Adbogius par un engagement dans l'armée romaine et dans un corps bien particulier, la cavalerie.

La stèle qui porte l'épithaphe d'Adbogius, si elle est conservée à Mannheim, vient en fait de Mayence, une ville située à 70 km plus au nord, sur la rive gauche du Rhin. Selon le *CSIR* qui, comme É. Espérandieu, tire ses renseignements des auteurs du XVIII^e siècle, elle se trouvait à l'extérieur de la porte sud-ouest de la ville antique, peu avant la rupture de pente de la route qui mène au village de Zahlbach. À l'heure actuelle, l'endroit d'où vient cette stèle est occupé par une promenade boisée située en contrebas du CHU de l'Université Jean Gutenberg de Mayence. Son transfert à Mannheim a été effectué en 1766 par Andreas Lamey quand les princes-électeurs du Palatinat ont décidé de faire de cette ville leur nouvelle capitale, l'ont dotée d'un urbanisme et de monuments nouveaux et l'ont transformée en un centre politique et culturel¹⁷.

Mayence est la lointaine héritière de la ville antique de Mogontiacum, qui a elle-même succédé au camp romain fondé par Auguste vers 13-12 av. J.-C. afin de défendre l'Empire et de préparer la conquête de nouveaux territoires au-delà du Rhin. La politique de Rome est encore à ce moment une politique conquérante et, entre 12 et 7 av. J.-C., Drusus, puis son frère aîné Tibère fortifient la zone du Rhin et mènent leurs troupes vers l'est jusqu'à la Weser¹⁸. Leur successeur Lucius Domitius Ahenobarbus atteint l'Elbe, mais la nouvelle province de Germanie ne s'étend qu'en-deçà de la Weser. Tibère se voit à nouveau confier la province en 4-5 de notre ère et atteint l'Elbe en 6, mais les Romains se replient devant des révoltes locales. Malgré cela, de nombreux établissements sont installés dans le secteur sous contrôle romain.

Le tournant de la conquête a lieu peu après : Publius Quinctilius Varus, qui a remplacé Tibère en 7, essuie en 9 une très grave défaite face aux Germains. Trois légions sont perdues ainsi que trois ailes et six cohortes d'auxiliaires,

16. L'étude complète à laquelle nous faisons référence se trouve dans DELAMARRE, 2005, et plus particulièrement p. 50-51.

17. Cf. le courrier que A. Lamey adresse à l'abbé Lespine le 27 août 1793, dans *BSHAP*, t. XI, 1884, p. 355-356.

18. Drusus est le père de Germanicus et du futur empereur Claude (41-54).

dont certains sont même passés à l'ennemi. Auguste arrête alors net l'avancée, décide d'abandonner la Germanie d'outre-Rhin et de fixer la frontière de l'Empire au fleuve. Si Tibère et son neveu Germanicus guerroyent encore au-delà du Rhin afin d'intimider les Germains, les opérations militaires cessent rapidement, laissant la place à des coups de main ponctuels. Mais l'alerte a été chaude et le *limes* demeure blindé : le camp de Mogontiacum abritera deux légions et leurs supplétifs jusqu'à la fin du I^{er} siècle.

À l'époque où Adbogius est cavalier auxiliaire, les légions cantonnées à Mogontiacum sont la XIV^e légion Gemina et la XVI^e légion Gallica. Elle s'y trouvent depuis la fondation du camp et assurent la garde sur le Rhin. La XIV^e légion a été formée par César durant l'hiver 58/57 av. J.-C. pour mener campagne contre les Belges. Fidèle à son fondateur durant la guerre civile, elle passe dès 44 sous les ordres d'Octavien. Après Actium, son effectif est reconstitué grâce aux survivants d'une autre légion, ce qui lui vaut son surnom de « géminée », et elle participe en 28 aux opérations de pacification de l'Aquitaine. Installée sur le Rhin en 12, elle fait partie de l'armée de Drusus, puis de Tibère¹⁹. La XVI^e légion Gallica a été levée en Italie du Nord par César en 49 av. J.-C. afin de combattre les troupes de Pompée. Passée à Lépide après la mort de César, elle rejoint l'armée d'Octavien, participe à la campagne contre Marc-Antoine et Cléopâtre, puis aux opérations en Aquitaine aux côtés de la XIV^e légion Gemina dont elle partage dès lors la destinée et qu'elle accompagne sur le Rhin en 12 av. J.-C. Son surnom lui vient de son engagement en 21 ap. J.-C. pour réprimer la révolte gauloise de Florus et Sacrovir²⁰. Les deux légions quitteront Mogontiacum en 43 et seront remplacées dans leurs cantonnements par la XXII^e légion Primigenia²¹, créée par Caligula en 39 et déjà installée non loin, et par la IV^e légion Macedonica venue d'Espagne²².

Dans l'arc de temps où Adbogius a accompli son service, le camp des auxiliaires se situait à Weisenau, au sud-est de Mogontiacum et en face du confluent du Main. Ces troupes étaient ainsi immédiatement à la disposition des légats des deux légions. Chaque légion dispose en effet de deux cohortes et d'une aile de cavalerie, mais il se peut fort bien que les régiments auxiliaires n'aient pas toujours été attachés à une même légion. Nous ne pouvons ainsi réellement savoir à quelle légion l'aile Ruso était attachée.

C'est sous Auguste (27 av. J.-C. - 14 ap. J.-C.) que l'armée romaine a organisé des corps de troupes indigènes spécifiques. Alors que César avait constitué l'une de ses légions, la V^e légion Alauda (Alouette), de non-citoyens, ceux-ci appartiennent désormais à des corps dits auxiliaires et sont incorporés

19. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, 2003, p. 345-349.

20. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, 2003, p. 378-380.

21. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, 2003, p. 415.

22. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, 2003, p. 170-171.

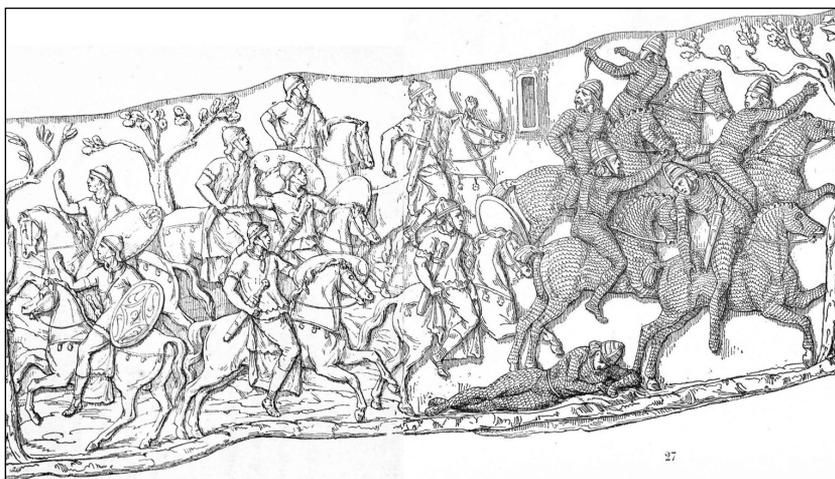


Fig. 2. Cavaliers auxiliaires romains lancés à la poursuite des cataphractaires de Pacorus, allié des Daces, bas-relief de la colonne de Trajan à Rome (d'après FROEHNER, 1865, pl. 101-102).

dans des unités de deux types : les cohortes et les ailes. Les cohortes sont des unités de fantassins²³ alors que les ailes sont des unités de cavaliers commandées par un préfet de rang équestre²⁴ et comprenant à effectif plein un peu moins de cinq cents hommes²⁵. Elles sont employées pour déborder l'adversaire, le harceler en l'attaquant sur les flancs et dans le dos, apporter un secours rapide aux centuries qui faiblissent, enfin poursuivre les fuyards de l'armée ennemie (fig. 2). Reconnaissances et patrouilles font également partie de leurs attributions. Le nom de l'aile Ruso fait probablement référence à son premier commandant : Ruso est un *cognomen* latin et apparaît dans la formule onomastique de plusieurs personnages recensés à l'époque ; cependant, aucun d'entre eux n'apparaît membre de l'ordre équestre, et nous ne connaissons donc pas le Ruso qui a été le premier commandant de l'aile²⁶ ou l'homme à l'origine de son recrutement : il faut en effet se souvenir que, dans plusieurs cas, ce sont les aristocrates locaux qui ont enrôlé des soldats et les ont dirigés, comme en témoigne le nom de l'*ala Aetorigiana*, commandée lors de sa création par le Gaulois Aetorix²⁷, ou celui de l'*ala Indiana*, commandée par le citoyen

23. Il existe aussi des cohortes montées composées pour moitié de fantassins et pour moitié de cavaliers.

24. L'ordre équestre est une noblesse de fonction de l'Empire. On recrute parmi ses membres des militaires et des fonctionnaires dont la carrière est organisée par un cursus très réglementé. Inférieur en dignité à l'ordre sénatorial, il est en revanche plus spécialisé et strictement hiérarchisé.

25. Elles comportent 16 turmes de 30 hommes, soit 480 hommes (HAYNES, 2013, p. 53). Plus rares sont les ailes composées de mille cavaliers et nommées ailes milliaires.

26. La pratique d'identifier les régiments par les noms de leur commandants a été abandonnée bien avant la période flavienne (HAYNES, 2013 p. 43).

27. *CIL* III, 12452 (Mésie inférieure) ; *CIL* VI, 33032 (Rome) ; *CIL* XIII, 1041 (Saintes)...

romain d'origine gauloise Iulius Indus²⁸. Rien ne permet cependant de penser que Ruso pouvait être gaulois. Par ailleurs, le fait que les régiments auxiliaires qui ont trahi Varus étaient sous commandement indigène a été l'élément décisif qui a conduit à ne plus confier le commandement des auxiliaires qu'à des Romains.

Le recrutement des auxiliaires utilise un système complexe mis en place sous Auguste. Le recensement systématique des habitants décidé par l'empereur a permis d'évaluer la population de l'Empire, notamment dans les Gaules vers 27 av. J.-C. et en Judée en 6 ap. J.-C. Rome voulait en effet, hors des nécessités liées à la fiscalité, évaluer les ressources en hommes des provinces. La constitution d'une armée professionnelle en était l'une des raisons fondamentales. Sur la base de ces recensements, les recruteurs savaient où se rendre pour avoir le plus de chance de trouver les 10 500 recrues annuelles nécessaires pour maintenir les effectifs de l'armée au niveau requis par la sécurité de l'Empire, sans parler de 4 500 volontaires pour le service dans la marine²⁹. La seule condition pour s'engager est d'être de naissance libre, mais l'on vérifie dans chaque capitale de province, d'après les registres du cens, que les volontaires n'ont pas triché sur leur condition. Sous Auguste, une très grande proportion d'auxiliaires vient des provinces où César a mené campagne de manière intensive. Le recrutement y est actif car les peuples celtiques de l'ouest ont sous l'Empire la réputation de fournir de bons combattants (fig. 3). La présence dans ses rangs d'Adbogius le Pétrucore nous permet de penser que l'aile Ruso a été formée en Gaule avant d'être stationnée en Germanie supérieure.

Pourquoi s'engager dans l'armée, surtout si l'on se souvient que le service militaire dure vingt ans pour un légionnaire, vingt-cinq ans pour un auxiliaire et vingt-six ans pour un marin ? Le service militaire a pour lui des intérêts de nature à séduire les conscrits. Il éloigne certes les auxiliaires de leur famille pendant 25 ans, mais il garantit un revenu régulier, une nourriture de bonne qualité, et permet l'accès, dans les camps, à un semblant de vie urbaine où chacun a un emploi et des distractions. Il est facteur de promotion sociale, car il apporte une réelle considération, un meilleur statut au sein de la société et, dans bien des cas, une dignité aux recrutés. La discipline de l'armée libère paradoxalement le pérégrin des contraintes de la société tribale et lui permet de connaître une mobilité sociale autrement impossible : le service militaire apporte en effet, à son terme, selon le droit romain, la citoyenneté, une légion d'honneur dont sont aussi distingués les enfants et l'épouse du soldat, et parfois même ses parents.

De plus, le cavalier est un soldat bien considéré : son statut lui permet d'abord d'éviter toutes les corvées du camp. Ils ne sont que trois par chambrée,

28. *CIL* VI, 1641 (Rome) ; *CIL* XI, 3007 (Viterbe) ; *CIL* XIII, 7028 et 7257 (Mayence)...

29. HAYNES, 2013, p. 95.

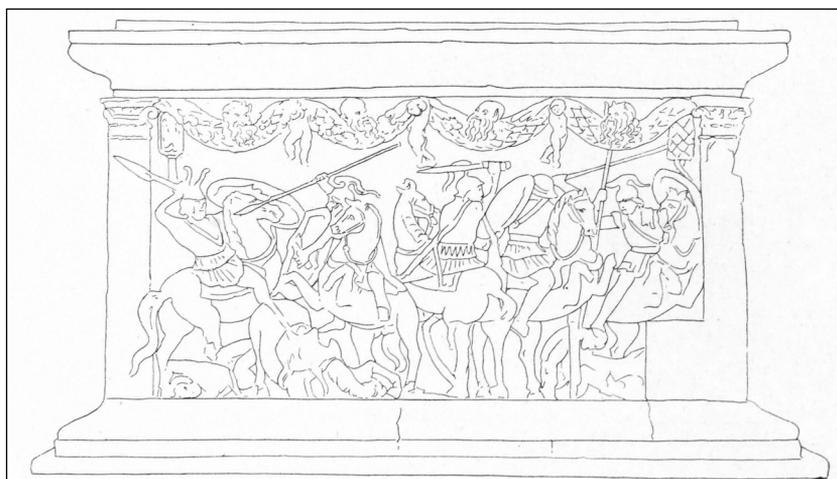


Fig. 3. Cavaliers gaulois au combat, relief nord du mausolée des Lulii à Glanum (Saint-Rémy de Provence), daté du milieu du I^{er} siècle av. J.-C. (cliché F. Michel, dessin d'après REINACH, 1909, p. 386).

à côté de l'écurie où se trouvent leurs trois chevaux³⁰. De plus, si tout militaire a une solde (le *stipendium*) calculée en fonction de son grade ou de son ancienneté, le cavalier auxiliaire touche une solde de 262,5 deniers (1 050 sesterces ou 4 200 as) par an sous Auguste, bien loin de celle d'un légionnaire de base qui ne touche que 225 deniers (900 sesterces ou 3 600 as) par an³¹. En

30. C'est le cas au fort de Valkenburg, aux Pays-Bas, où chaque logement des hommes de la cohorte montée est contigu à une écurie (HASSAL, 1983, p. 109).

31. HAYNES, 2013, p. 48.

rapport à ces gains, le prix d'un kilo de pain est à la même époque de 3 as, celui d'un poulet de 1 as, celui d'un kilo de porc de 6 à 8 as, celui d'un litre de vin de 2 à 8 as selon la qualité³². Le soldat romain reçoit aussi 3 000 deniers de prime à la fin de son service, lorsqu'il a la chance d'y parvenir ! L'aisance relative dont jouit un cavalier se complète également par la possession d'esclaves ; Adbogius en avait un, qu'il a probablement affranchi par testament.

Le service militaire apporte aussi de nouvelles habitudes : les soldats sont sous commandement italien et le latin joue évidemment le rôle de langue commune et de facteur d'acculturation. Certes, personne n'échappe aux revues, au salut aux enseignes et aux cérémonies militaires, mais la vie quotidienne présente de multiples nouveautés. Par exemple, une hygiène relative règne dans les camps permanents, qui sont dotés de thermes où les soldats peuvent se rendre une fois par jour afin de prendre un bain, de se faire couper les cheveux ou, plus simplement, de chercher de l'eau chaude pour se raser : la barbe est en effet un ornement de philosophe ou de barbare, ce que ne saurait être un soldat romain.

Le militaire jouit aussi de petites licences : il mange à l'ordinaire, mais peut aussi préparer sa propre cuisine : la présence de vaisselle typiquement gauloise dans les camps montre que les auxiliaires emmenaient avec eux les ustensiles dont ils avaient l'habitude³³. On observe par ailleurs que dans les camps d'auxiliaires existe un régime différent de celui des camps de légionnaires : ces derniers consomment beaucoup plus de porc que les auxiliaires, qui mangent plutôt des bovins, du mouton et de la chèvre. On évoque donc un « régime gaulois » qui n'est pas le « régime romain » et témoigne de la liberté dont disposaient les soldats dans le choix de leur alimentation³⁴.

L'habitude de vivre à la romaine se prend ainsi peu à peu au cours des années et se perçoit même dans les détails de cette épitaphe : si les formules latines sont révélatrice d'habitudes venues de la péninsule italienne, la mention de l'existence d'un testament témoigne d'un souci de prendre en compte des aspects juridiques bien précis. Adbogius a en effet organisé en amont ses funérailles et a confié le soin de les organiser à celui qui était son esclave. Mais il l'a affranchi, lui donnant du même coup la liberté et la capacité juridique d'être son exécuteur testamentaire. Ces éléments sont autant de témoignages du haut degré de romanisation de notre concitoyen. Bien au fait des procédures en vigueur, Adbogius se souvient cependant d'être Pétrucore, même s'il est difficile d'admettre que l'identité ethnique survive autrement que nominalement à la standardisation de l'incorporation dans des régiments composés d'environ 500 hommes.

32. Les bonnes fortunes que l'on peut trouver dans les établissements spécialisés situés hors du camp se situent curieusement dans la même gamme de prix que le vin...

33. SWAN, 2009, p. 30 et 72.

34. KING, 1984, p. 187-217.



Fig. 4. Monument consacré par un tribun militaire de la XXII^e légion Primigenia (ESPÉRANDIEU, 1893, pl. VI, n° 1).

La romanisation des Gaules a eu en Périgord d'autres effets que ceux qui concernent les simples individus : ainsi Aulus Pompeius, le fils d'un pérégrin nommé Dumnomotus, nom gaulois s'il en est, a reçu la dignité équestre et a été nommé *praefectus fabrum* dans une légion indéterminée avant d'être élevé au grade de tribun militaire, soit officier d'état-major de la légion. Ce notable d'ascendance gauloise distingué par le pouvoir romain est l'un de ceux qui vont doter Vesunna de monuments publics : il est en effet l'initiateur de la construction d'un édifice emblématique d'une ville romaine, l'amphithéâtre³⁵. Un autre texte mentionne un tribun anonyme de la XXII^e légion Primigenia (fig. 4)³⁶. Cette légion, créée en 39 par Caligula, a occupé le camp de Mogontiacum dès 43 et, à une interruption près (elle s'installe plus au nord, à Xanten, entre 75 et 102), s'y trouvait encore à la fin du III^e siècle³⁷. L'auteur est probablement un aristocrate gaulois affecté à cette légion au même rang que son compatriote Aulus Pompeius. Rentré dans ses foyers, il a réalisé un monument public à Vesunna et rappelé son nom et son grade militaire sur celui-ci. Comme l'inscription est datable de la deuxième moitié du premier siècle de notre ère, il est indubitable que notre homme a séjourné le long du Rhin avant de prendre sa retraite à Vésone ; officier d'état-major, il y a cependant passé moins de temps que le soldat Ulpius Exoratus, lui aussi attaché à la XXII^e légion Primigenia. L'épithaphe de ce dernier est datable de la deuxième moitié du deuxième siècle de notre ère (fig. 5) et il est plus que vraisemblable qu'il a, comme Adbogius, passé la totalité de son temps de service à patrouiller le long du Rhin³⁸.

35. CIL XIII, 962 et 11045 ; *ILA Pétrucos*, 27.

36. ESPÉRANDIEU, 1893, p. 44, n° 25 et pl. VI, n° 1 ; CIL XIII, 964 ; *ILA Pétrucos*, 32.

37. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, 2003, p. 415-420.

38. DURAND, 1911, p. 30-32, n° 3 et pl. VIII B ; CIL XIII, 11044 ; *ILA Pétrucos*, 76.

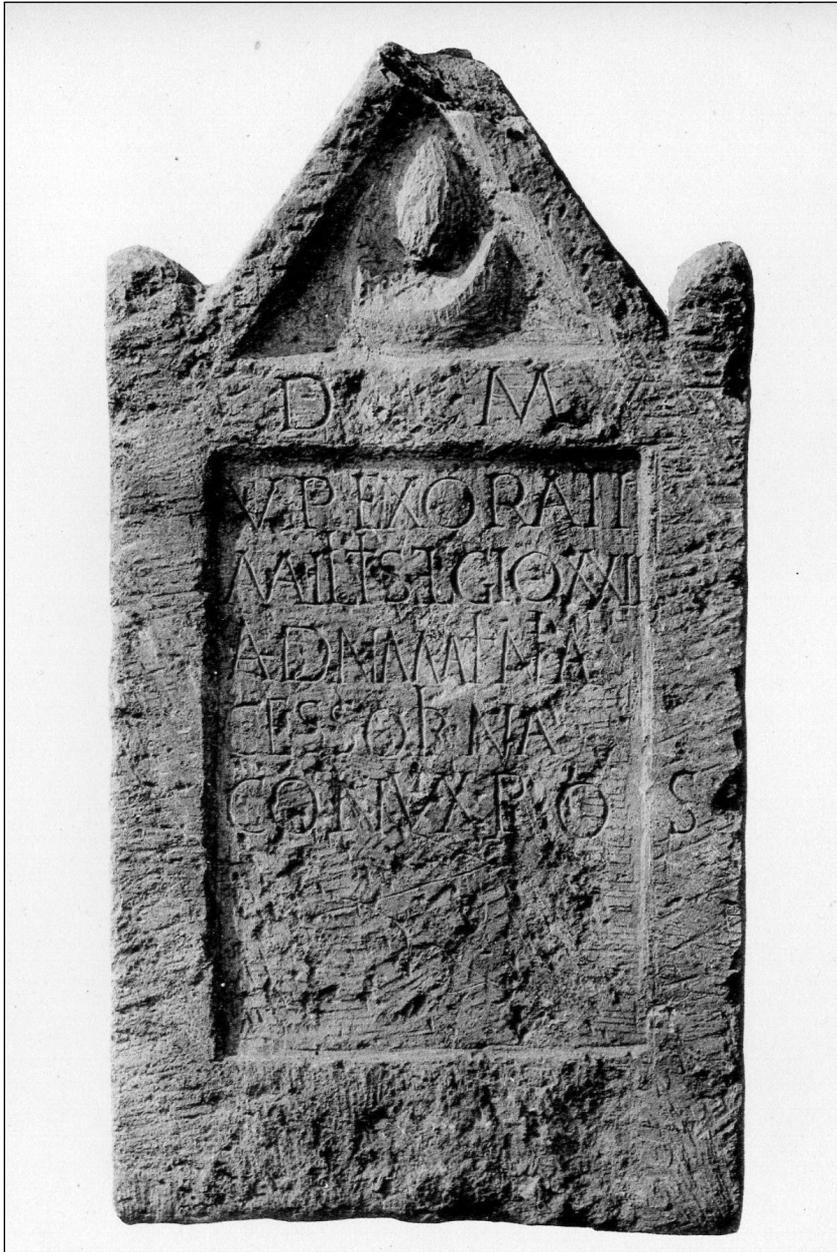


Fig. 5. Stèle d'Ulpus Exoratus, soldat de la XXII^e légion Primigenia
(DURAND, 1911, pl. VIII B).

La stèle funéraire du Pétrucore Adbogius mérite donc d'être classée au nombre des monuments les plus révélateurs de l'histoire de notre contrée. Elle illustre comment la population libre de l'Empire, sans distinction de condition sociale, bénéficie de cette philosophie issue de l'histoire de Rome qui prône l'intégration des peuples vaincus. L'*Urbs* se glorifie en effet dès son origine de voir son corps social constitué d'une multitude de peuples unis dans une valeur commune, le droit romain³⁹. Le recrutement des non-citoyens dans les auxiliaires et leur renvoi chez eux comme citoyens est le prolongement direct de cet esprit et l'un des facteurs de la romanisation des provinces.

Dans l'Antiquité, un passage dans l'armée pouvait transformer la perception d'un individu, à la fois sur lui-même et sur l'Empire : devenir soldat, c'était entrer dans le moule qui a progressivement fait du provincial un individu conscient d'occuper une place dans un ensemble politique et administratif à l'échelle du bassin méditerranéen.

F. M.

Bibliographie

CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum*

CSIR = BOPPERT (W.), *Militärische Grabdenkmäler aus Mainz und Umgebung*, dans *Corpus Signorum Imperii Romani (Corpus der Skulpturen der römischen Welt) Deutschland, II, 5 (Germania Superior)*, Mayence, 1992, p. 193-194, n° 78 et planche 64.

DELAMARRE (X.), *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, 2003.

DELAMARRE (X.), « Les noms du compagnon en gaulois », dans *Studia Celtica Fennica* II, 2005, p. 47-52.

DELAMARRE (X.), *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Paris, 2007.

DURAND (Ch.), *Fouilles de Vésone (compte-rendu de 1909)*, Périgueux, impr. D. Joucla, 1911.

ESPÉRANDIEU (É.), *Inscriptions antiques du Musée de Périgueux*, Périgueux-Paris, 1893.

FROEHNER (W.), *La colonne trajane*, Paris, 1865.

HASSAL (M.), « The internal planning of Roman auxiliary forts », dans HARTLEY (B.), WACHER (J.) (éd.), *Rome and their Northern Provinces*, Londres, 1983, p. 96-131.

HAUG (F.), *Die römischen Denksteine des großherzoglichen Antiquariums in Mannheim*, Mannheim, 1877.

HAYNES (I.), *Blood of the provinces. The roman auxilia and the making of provincial society from Augustus to the Severans*, Oxford, 2013.

39. À l'heure actuelle, seuls les États-Unis d'Amérique se vantent d'avoir une origine similaire.

ILA Pétrucos = BOST (J.-P.), FABRE (G.), *Inscriptions latines d'Aquitaine, Pétrucos*, Bordeaux-Paris, 2001.

ILS = DESSAU (H.), *Inscriptiones Latinae Selectae*, t. 1, Berlin, 1892.

KHANOUSSE (M.) et MAURIN (L.), *Mourir à Dougga*, Bordeaux-Tunis, 2002.

KING (A. C.), « Animal bones and the dietary identity of military and civilian groups in Roman Britain, Germany and Gaul », dans BLAGG (T.) & KING (A.) (éd.), *Military and civilian in Roman Britain*, BAR 136, Oxford, 1984, p. 187-217.

REINACH (S.), *Répertoire de reliefs grecs et romains*, t. I, Paris, 1909.

RODRÍGUEZ GONZÁLEZ (J.), *Historia de las legiones romanas*, vol. 1, Madrid, 2003.

SWAN (V. G.), *Ethnicity, conquest and recruitment : two case studies from the northern military province*, JRA suppl. series 72, Portsmouth, 2009.

Sortie d'été dans le Périgord Vert

par Jean-Pierre BÉTOIN

Cette année, la sortie du 13 juin, préparée par notre vice-président Dominique Audrierie avec nos collègues Hervé Lapouge et Jean Bardoulat, avait pour objectif la découverte du Périgord Vert, la partie la plus septentrionale du département.

Première étape : Pluviers, où nous attendait M. Jean Bardoulat, ancien président du Groupe de recherches historiques du Nontronnais (GRHIN) dont il assure la présidence d'honneur, qui devait nous servir de guide durant toute la journée.

À Pluviers, nous commençâmes par la visite de l'église Saint-Étienne (fig. 1), charmant édifice avec une nef à deux travées, qui abrite un autel avec un retable en bois du XVIII^e siècle, rehaussé de dorures et surmonté d'une peinture mariale de la même époque, d'une exquise facture.

Près de l'église, nous fîmes le tour du manoir de La Grelière (fig. 2), un manoir du XV^e siècle, restauré et complété aux XVIII^e et XX^e siècles, comportant deux ailes à angle droit entourant une tour d'escalier. Construit vraisemblablement par la famille La Grelière, il appartenait au début du XVI^e siècle aux Saulnier, puis fut transmis aux Fornel au XVII^e siècle, aux Masfrand, aux Laforge, puis aux Lamberterie en 1779. Au début du XX^e siècle, il était la propriété de Jean-Paul Filhoud-Lavergne (9 juillet 1889 à Abjat - 10 mai 1945 à Abjat), qui fut maire d'Abjat et conseiller général du canton de Nontron en 1919, puis député Républicains de gauche de la Dordogne de 1928 à 1932. Actuellement il est la demeure de la famille Marée.

En traversant la rue principale, nous eûmes la possibilité de faire le tour de la maison forte de Pluvinières (fig. 3), un manoir en granit du XIV^e siècle, avec un bâtiment rectiligne accosté d'une tour circulaire. Au Moyen Âge, il était le fief de la famille Pluvinières dont un des membres, Jean Pluvinières, fut troubadour. De la famille Pluvinières, elle passa par mariage en 1570 aux



Fig. 1. L'église Saint-Étienne de Pluviers à Piégut-Pluviers.



Fig. 2. Le manoir de La Grelière à Piégut-Pluviers.



Fig. 3. La maison forte de Pluviers à Piégut-Pluviers.

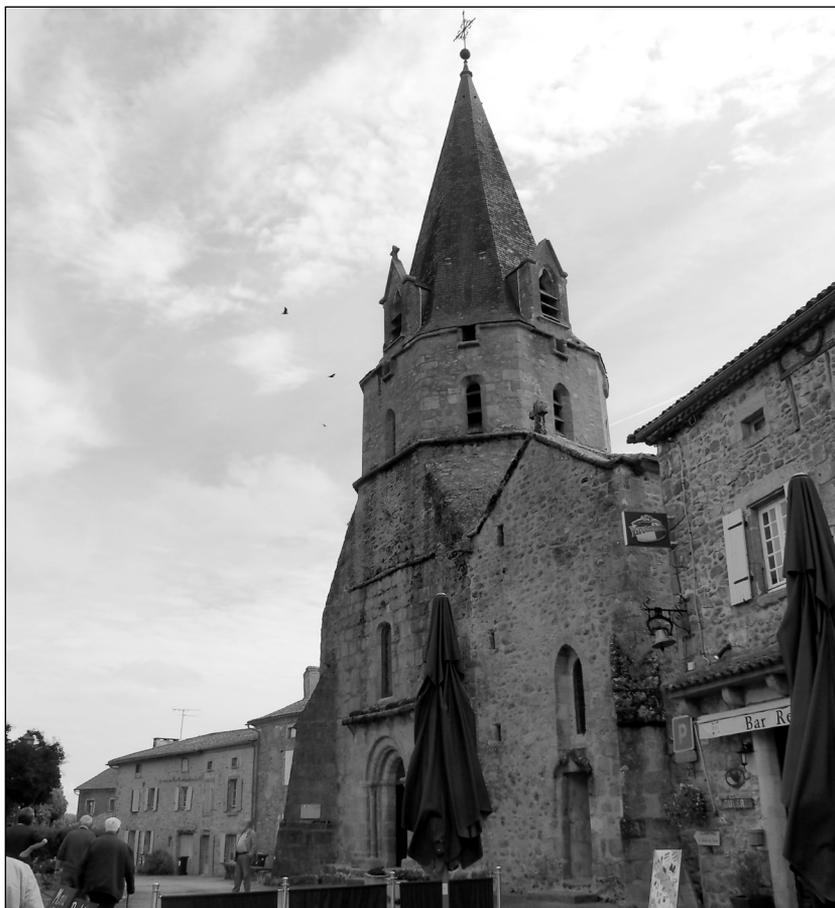


Fig. 4. L'église Saint-André à Abjat-sur-Bandiât.

Fornel, par Paul de Fornel, maréchal-des-logis de l'infanterie italienne sous le maréchal de Brissac, gentilhomme ordinaire et homme d'armes du prince de Salerne, et enfin aux Soumagne. Au XIX^e siècle, elle appartenait aux Faure-Dumaine par mariage. Elle est actuellement la résidence de la famille Bost.

À Abjat-sur-Bandiât, le village se signale par le clocher roman de l'église Saint-André (fig. 4), construit en granit au XVI^e siècle, qui repose sur une base octogonale caractéristique de l'architecture de type limousin. On passe ainsi du carré à l'octogone par des glacis triangulaires. Démoli en 1641, il est reconstruit en 1644 et refait en 1875. L'église contient de nombreux objets : sculptures, en pierre, de saint André et de saint Jean Baptiste, sculpture en bois peint représentant un Christ en crucifix ou encore un tableau représentant les mystères du Rosaire.



Fig. 5. Le château de Grospuy à Abjat-sur-Bandiât.

Le château de Grospuy (fig. 5) à Abjat-sur-Bandiât est un édifice du XV^e siècle reconnaissable à sa tour ronde. Le fief appartenait au XIII^e siècle aux Brun, seigneurs de Grospuy. L'édifice fut cédé en 1565 à François Texier de Javerlhac, petit-fils de Dauphin Pastoureau, avant de passer aux d'Aydie de Ribérac, puis aux Chapt de Rastignac, qui avaient succédé aux d'Aydie dans la seigneurie de Ribérac, et enfin aux Guyon qui le vendirent en 1820 aux Duvoisin, d'où il passa par succession aux Morand, puis aux Castellan qui y habitent toujours depuis près de deux siècles.

Nous étions ensuite attendus par le général et M^{me} Jacques de Laforcade¹ au château de L'Étang (fig. 6) à Abjat-sur-Bandiât. Il s'agit d'un édifice néo-Renaissance de style Louis-Philippe. Il a été édifié entre 1846 et 1850 sur le domaine de La Malignie, un fief attesté dès le début du XVII^e siècle. C'est en 1843 que François-Xavier Gillot-L'Étang quitta l'île Bourbon (île de la Réunion) où sa famille vivait depuis trois générations. Il s'installa alors à Abjat-sur-Bandiât, où il acheta un domaine. Il envisagea d'y construire une demeure et eut recours à Regnault, de Saint-Pancrace à côté de Nontron, également architecte de La Durantie, la demeure du maréchal Bugeaud à Lanouaille. Les plans furent approuvés en 1846 et la construction

1. Le général de Laforcade a eu l'amabilité de nous confier son travail de recherches sur le château de L'Étang. Il est publié dans ce *Bulletin*.

débuta aussitôt, les travaux étant effectués par des artisans locaux. Bien que non terminé, le château fut occupé dès 1849. Gillot-L'Étang donna à sa demeure le nom de L'Étang, la seconde partie de son nom. À la mort de notre propriétaire en 1859, la propriété fut occupée par son épouse, et à partir de là, fut transmis de mère en fille. On voit ainsi se succéder la comtesse de Cullon de Villarsen en 1901, la générale Villemont en 1930, M^{me} Chevalier en 1967, et enfin, sa fille, épouse du général de Laforcade, en 1998. La demeure présente un logis à étage et possède une toiture d'ardoise ornée de lucarnes. La façade côté sud est flanquée de tourelles en encorbellement. L'autre façade, côté nord, est encadrée de tours et présente un double balcon soutenu par des colonnes et précédé par un escalier, ainsi que des inscriptions taillées dans la pierre : 15 juin 1847 – REGNAULT ARCH. – GL – HD.



Fig. 6. Le château de L'Étang à Abjat-sur-Bandiât.

Ayant pris congé de nos hôtes, nous traversâmes la frontière avec le Limousin, sur les conseils de notre collègue G. Bojanic, pour nous rendre compte de ce qu'était devenu le château de Ballerand à Marval. Cette maison forte du XV^e siècle a totalement changé d'aspect à cause d'un gigantesque projet hôtelier de luxe, qui avait été qualifié de pharaonique par la presse limousine. Le manoir, qui se trouvait sur une péninsule au milieu d'un étang, est maintenant une bâtisse quasiment neuve et surélevée sur une île.

C'est en 2003 que ce domaine de 262 ha a été acheté par une société suisse. Dès septembre se créait une société Ballerand Nature SAS, au capital de 6 792 300 €, à but agricole (agriculture et élevage, cynégétique, etc..) qui devait mener pour 18 millions de travaux. Le projet ne pouvait qu'être approuvé par les édiles, qui ont dû y voir la résolution de leurs problèmes de désertification rurale, de chômage et de revenus fiscaux. Après 14 millions de travaux, le projet s'est arrêté en 2010 et l'ensemble résidentiel n'accueille aucun client de luxe. L'aspect de l'ensemble a peut-être du charme aux yeux de certains, mais le patrimoine a été défiguré.

Le château du Verdoyer (fig. 7), ancien repaire noble de Champs-Romain, est une construction du XVII^e siècle, avec tourelles, située au bord d'un étang. Au début du XVII^e siècle, le château appartenait à la famille de Camaing également propriétaire de la forge de La Malencourie. Mais si la forge a disparu, le château est devenu un camping trois étoiles. C'est en cet endroit charmant que nous prîmes un repas fort copieux avant de reprendre la route.



Fig. 7. Le château du Verdoyer à Champs-Romain.

Au Bourdeix, l'église servit de sépulture aux barons de Nontron. La seigneurie du Bourdeix dépendait de la châtellenie de Nontron, et ses seigneurs furent les mêmes que ceux de Piégut. La première mention date de 1249. Si le château a disparu, il en reste le donjon, ou du moins une grosse tour ronde à l'écart du bourg (fig. 8). Construite en granit, son diamètre est de 9,10 m, et les



Fig. 8. Tour du Bourdeix.

murs ont 2,75 m d'épaisseur, pour 14 m de hauteur, tandis que l'entrée ne peut se faire que par une échelle, à 6 mètres de hauteur.

Nous ne fîmes qu'admirer depuis le bus la Forge d'Étouars, qui se situe au sud du bourg, en fond de vallée, entre Étouars et Le Bourdeix, au bord d'un étang alimenté par le ruisseau de la Doüe. La forge est attestée dès le XV^e siècle comme forge seigneuriale. Elle a longtemps servi à couler des canons et des lingots de fonte. Les hauts-fourneaux, aujourd'hui disparus, furent actifs jusqu'en 1866 avant d'être remplacés par une laiterie en 1929. Plusieurs générations de maîtres de forge s'y succédèrent depuis 1656, tels les Hugon, les Fayard de La Faye, les Soury-Vallade, les Grolhier ou les Agard-Laroche. Leurs descendants conservèrent les forges d'Étouars jusqu'en 1789 et elles furent vendues comme bien national en 1792.

L'église Saint-Pierre-ès-Liens de Teyjat, bien que de fondation romane, a connu de nombreux remaniements. L'édifice comprend une nef du XII^e siècle qui a perdu son style original. Elle est voûtée d'ogives, probablement remontées au XVII^e siècle. La nef sud est difficilement datable à cause des reprises successives. Un clocher-porche du XIX^e siècle remplace le clocher-mur initial. Le mobilier intérieur comprend une statue de saint Roch du XVIII^e siècle, qui fut l'objet de dévotions particulières. Lors des restaurations de 2012, il fut découvert des fresques sur le mur du chœur, fresques allant du XV^e au XVIII^e siècle (fig. 9).



Fig. 9. Jean Bardoulat nous présente l'église de Teyjat. Derrière lui, les fresques récemment découvertes.



Fig. 10. Le château du Forestier à Teyjat.

Sur la route, nous apercevons le manoir de Brognac à Teyjat, l'ancienne demeure des Labrousse, dont Jean de Labrousse, seigneur de Brognac, conseiller du roi et vice-sénéchal du Périgord. Elle fut vendue en 1787 à Antoine Grellet, contrôleur de la monnaie à Limoges, et passa enfin entre les mains des Pabot du Chatelard, une très vieille famille noble de Limoges. Le bâtiment actuel présente l'aspect d'un pavillon massif. Construit en 1871 sur les plans de Louis Crosson, architecte à Montbron, il succède à un édifice plus ancien, alors propriété des Labrousse, famille possédant de nombreuses propriétés dans le Nontronnais. Au XIX^e siècle, la famille Pabot en devient propriétaire. Jacques Pabot était alors propriétaire du domaine de Chatelard. Elle est passée ensuite à la famille Laforest, apparentée à la famille Pabot du Chatelard. Henri Laforest, avocat à la cour d'appel de Paris, a été maire de Nontron de 1953 à 1977, député de la Dordogne, et plusieurs fois secrétaire d'État (forces armées) sous la IV^e République.

Le château Le Forestier (fig. 10) se situe à l'ouest de Teyjat. Il est l'ancienne propriété des Labrousse, des Ruben puis des Lidonne. Il comprend deux maisons distinctes. La première, la plus ancienne, a fonction de service. Elle comprend un rez-de-chaussée et un étage garni de cheminées monumentales. La seconde est entièrement restaurée, elle comprend de nombreux éléments



Fig. 11. Le manoir du Châtelard à Teyjat.

datés de 1920, dont un papier peint. L'ancien logis date du XVI^e siècle, période à laquelle il appartient aux Labrousse. Consécutivement à deux alliances, Le Forestier fut scindé en deux parties et passa aux Ruben et aux Basset, avant de devenir la propriété de Justine Peltier (1882-1956) en 1907, peintre de talent qui fut l'élève du peintre Jules Lefevre (1834-1912). La nouvelle propriétaire entama des restaurations. Elle fut la seconde épouse du préfet Alpinien Pabot du Châtelard (1837-1929), qui fut maire de Teyjat en 1908. La demeure est actuellement la propriété privée d'une famille britannique, M. et M^{me} Davies.

Le manoir du Châtelard (fig. 11) se situe au nord de la commune de Teyjat. Il fut la demeure des Chevreuse, des Saint-Laurent, des Bourdeix, des Gaultier, des Urtelle, des Pabot de Châtelard, puis des Terrel des Chênes, des Moranges, des Gueydon et des Lascaux qui y résident. Il a été élevé au XIX^e siècle sur les ruines d'un bâtiment plus ancien. C'est un vaste logis rectangulaire à étages et combles entre deux pavillons carrés. La toiture est couverte d'ardoises. La famille Chevreuse en fut la première propriétaire, aux XV^e et XVI^e siècles. Depuis 1935, la demeure est passée aux mains des Morange, puis par alliance des Gueydon aux Lascaux. M^{me} Lascaux nous y a conté l'histoire de sa demeure avant que la SHAP nous servit des boissons fraîches qui furent accueillies avec plaisir. À cette occasion, le maire de Teyjat a bien voulu nous rejoindre. La journée se terminait et il nous fallait retourner à Périgueux.

Nous devons à nouveau remercier les propriétaires qui ont bien voulu nous ouvrir leurs demeures et surtout Jean Bardoulat pour ses commentaires toujours bienvenus.

J.-P. B.

Photographies : Martine Demouy.

NOTES DE LECTURE

Patrimoine et monuments historiques. Dixièmes Rencontres patrimoniales de Périgueux

Dominique Audrerie (coordination des textes)
éd. Presses universitaires de Bordeaux, 2014, 167 p., ill., 15 €

Il est toujours remarquable que les actes des Rencontres patrimoniales de Périgueux soient publiés exactement un an après la tenue de celles-ci. Cette fois, quinze communications étudient les monuments historiques sous l'angle du patrimoine sans jamais céder au « parisianisme » évoqué en introduction par Ch. Grellois. À côté d'articles « techniques », comme ceux qui ont trait à la fiscalité (E. Ducher), aux permis de construire (A. Boituzat) ou aux dispositifs d'aides (N. Breuil), se trouvent des communications qui évoquent plus spécifiquement des associations comme les Vieilles Maisons Françaises (S. Larue Charlus) ou présentent des exemples de terrain (M. Maîtreperrière).

Deux communications présentent des visions philosophique (L. de Goustine) ou psychologique (L. Sempé) des monuments et J.-P. Seloudre propose une approche cognitive de la cathédrale Saint-Front.

Ph. Araguas présente l'évolution de l'Inventaire, réalisation de « bureaucrates soucieux de donner une apparence institutionnelle aux rêves d'A. Malraux », mais porteur d'une grande rigueur scientifique et appuyé sur les sociétés savantes d'Aquitaine. P. Le Louarn met en contexte le jardin comme monument historique.

Th. Baritaud et Fr. Costantini nous proposent des panoramas respectivement centrés sur la restauration de Saint-Front, sa genèse et les hommes qui l'ont réalisée et sur les vicissitudes des grands monastères depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours.

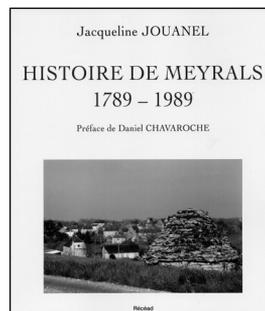
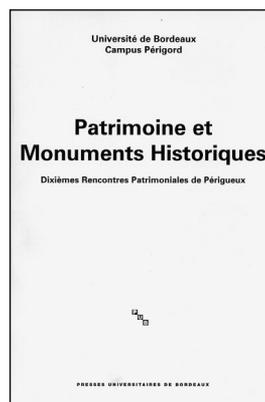
À G. Fayolle revient l'histoire récente avec le récit des péripéties du classement de la vallée de la Vézère comme Grand Site de France, et la conclusion implicite de cet ouvrage : il est illusoire de mener une politique du patrimoine sans avoir les acteurs locaux pour interlocuteurs privilégiés ! ■ F. M.

Histoire de Meyrals 1789-1989

Jacqueline Jouanel (préface de Daniel Chavaroche)
éd. Récéad, 2014, 366 p., ill.

Ce passionnant travail est la suite de l'ouvrage paru en 2007 et qui s'intitulait *Histoire de Meyrals, des origines jusqu'à la Révolution*. L'auteure nous décrit cette petite commune pendant la Révolution, puis, à l'aide de documents précis et de témoignages, elle évoque la vie locale aux XIX^e et XX^e siècles. Chaque hameau fait aussi l'objet d'une étude particulière.

On doit insister sur la belle présentation du livre, riche de nombreuses photographies anciennes. Dans sa préface, Daniel Chavaroche écrit justement : « Jacqueline Jouanel n'oublie rien. Elle se fait un devoir de réactiver le passé, elle s'attache à ce qu'on se souvienne de lui comme d'un parent proche ». ■ D. A.





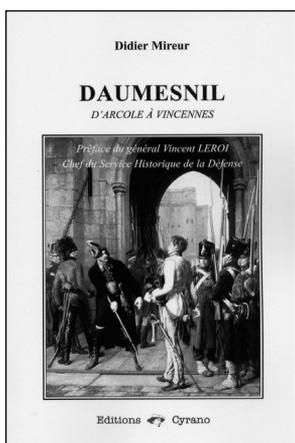
Le canton de Terrasson à la fin du XIX^e siècle d'après le manuscrit L'ancien et le nouveau Périgord

Hippolyte Brugière (préface d'Arsène Duret, avant-propos de Claude Lacombe)

éd. Société d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord Noir, hors-série n° 8, 2015, 344 p., ill., 18 €

Cet ouvrage consacré aux paroisses du canton de Terrasson est le 5^e volume d'une superbe collection de la Société d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord Noir (paroisses de La Bachellerie, Beauregard-Bersac, La Cassagne, Châtres, Chavagnac, Coly, Condat-sur-Vézère, La Feuillade, Grèzes, Ladornac, Saint-Lazare, Pazayac, Peyrignac, Saint-Rabier, Terrasson, La Villedieu, Villac), accompagné de clichés d'époque et d'une très belle illustration actualisée. Il fait suite à la publication des cantons de Salignac-Eyvigues et de Carlux en 2011, du canton de Sarlat en 2012, du canton de Domme en 2013 et du canton

du Bugue en 2014. Le projet se poursuivra avec les cantons de Saint-Cyprien, Belvès et Villefranche-du-Périgord. La cheville ouvrière de cette aventure, le transcripteur de ces fiches micrographiées et difficiles à lire, est Claude Lacombe. Il a mis au point une méthode de déchiffrement et de présentation de cette mine d'informations que constitue le manuscrit de Brugière, conservé en plusieurs exemplaires et, depuis peu, disponible sur le site Internet de la SHAP grâce à Pierre Besse. Chaque volume est précédé par un avant-propos détaillé et passionnant de Claude Lacombe adapté au propos du volume. ■ B. D.



Daumesnil. D'Arcole à Vincennes

Didier Mireur (préface du général Vincent Leroi)

éd. Cyrano, 2015, 213 p., ill., 17 €

Didier Mireur, né et habitant à Vincennes, était bien placé pour écrire une biographie de Daumesnil. Notre collègue Erik Egnell, éditeur en Périgord, a jugé qu'il était temps de rappeler à nos compatriotes la carrière de ce brillant soldat. Mais qui se souvient encore de lui ? se demande l'auteur.

D'où l'intérêt de cet ouvrage. Le général Vincent Leroi, chef du Service historique de la Défense, nous dit dans sa préface que l'image de Daumesnil « était celle d'un personnage haut en couleur, bretteur et sabreur comme l'Empire en a tant produit... pourtant cette histoire de la vie et de la destinée exceptionnelle du général Daumesnil révèle la dimension beaucoup plus complexe et profonde de cet homme et surtout les ressorts de sa popularité demeurée intacte depuis près de deux cents ans ».

Nous apprenons dans l'ouvrage le courage exceptionnel, mais aussi le dévouement et l'intégrité de cet officier qui connut quinze années de terribles combats puis plus de vingt ans d'un travail remarquable au service des forces armées au cours d'une période historique particulièrement agitée et imprévisible. Daumesnil a eu le grand mérite de servir avec loyauté. Mais, nous dit encore le général Leroi dans sa préface : « En réalité la vie de Daumesnil, c'est bien plus que cela et c'est toute la finesse et la profondeur du récit qu'en fait Didier Mireur. Il nous dépeint un personnage de tragédie grecque dont l'orgueil et la fidélité transcendent les bonnes et les mauvaises fortunes pour construire un héros ». ■ G. F.

Amoureux du Périgord

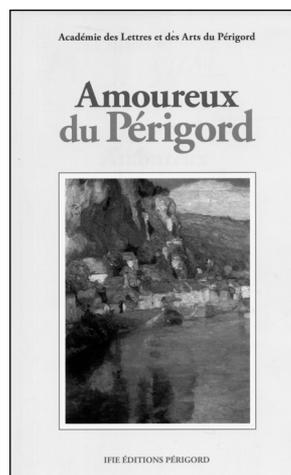
Académie des Lettres et des Arts du Périgord (préface d'Annie Delpérier)

éd. IFIE éditions Périgord, 2014, 189 p., ill., 18 €

Pour qui n'aurait pas encore été imprégné de tout ce que le Périgord peut éveiller dans tout être humain sensible, voilà un ouvrage qui ouvrira le regard et le cœur de chacun et fera émerger des sentiments parfois diffus et qui ne demandent qu'à s'exprimer.

Toute la diversité des perceptions est contenue dans ce recueil. Pour les uns, c'est l'évocation lyrique des terroirs, la poésie qui se dégage de la pierre roche mère ou de la pierre transformée en patrimoine architectural et devant laquelle chacun laisse vagabonder son imagination. Pour d'autres, c'est avec lyrisme et romantisme qu'ils nous immergent dans ce Périgord et nous enivrent d'une vision toujours renouvelée de cette terre si généreuse. Pour d'autres encore, le fleuve Dordogne, avec toutes ces belles rivières qui viennent le rejoindre, symbolise à lui seul cette âme du Périgord.

L'homme, avec son caractère façonné par ce milieu, forme un tout avec cette nature. C'est aussi cela, cette âme du Périgord que chacun des auteurs a voulu nous faire découvrir. Mais ces 30 poètes et artistes ne constituent-ils pas eux-mêmes cette âme du Périgord ? ■ M. C.



Chemins et routes en Périgord au XIX^e siècle. La grande affaire du ChGC n° 32 Bergerac-Faux-Beaumont

Éliane Promis

éd. Feuille à Feuille, 2014, 255 p., ill., 25 €

L'auteur est une ancienne fonctionnaire de l'Équipement qui présente les débats passionnés qui accompagnent un aménagement du territoire en Périgord en 1825.

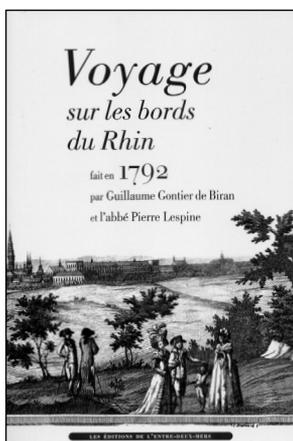
Il s'agit d'un projet de route Bergerac-Cahors par Monpazier, souhaité par le pays du sud du Bergeracois, alors très isolé. Hélas pour les habitants le projet ne se réalise pas et ils doivent se contenter des Chemins de Grande Communication n° 32 et n° 10 qui iraient de Bergerac à Beaumont. Les communes concernées se battent farouchement pour obtenir le passage de cette nouvelle voie qui apporte le développement et le progrès. Car à l'époque, il faut aller jusqu'à la rivière Dordogne pour trouver un axe de circulation.

Les enjeux, les débats, les conflits provoqués par ce projet font l'objet de l'ouvrage, qui nous renseigne aussi sur les questions techniques qui se posent aux responsables. C'est le temps où le Périgord commence à s'équiper et les routes sont, pour les élus, la clé de l'avenir.

Un dossier très complet sur le projet et sur les débats est présenté dans cet ouvrage accompagné d'une riche iconographie et de nombreux documents.

Il donne ainsi une bonne description de la vie dans le monde rural au temps de la Restauration. ■ G. F.





Voyage sur les bords du Rhin fait en 1792 par Guillaume Gontier de Biran et l'abbé Pierre Lespine

Texte établi et annoté par Michel Combet (avant-propos de Jean Mondot)

éd. Les Éditions de l'Entre-deux-Mers, 2015, 349 p., ill., 20 €

Notre collègue Michel Combet présente le voyage de deux Périgordins en 1792 : Guillaume Gontier de Biran, ancien maire de Bergerac et ancien député, et l'abbé Pierre Lespine qui, émigrés à Koblenz, descendent puis remontent le cours du Rhin et parcourent ses environs. Les deux voyageurs visitent, entre autres, Bonn, Mannheim, Mayence, Heidelberg mais aussi Frankfurt ou Darmstadt. Ils voyagent en bateau, en diligence, mais aussi très souvent à pied, et s'écartent du Rhin pour de nombreuses excursions. Le livre est donc écrit à deux mains, les auteurs se répartissant les tâches selon leurs affinités, mais le résultat d'ensemble donne un document très complet et très précieux. Il décrit la vie quotidienne, l'agriculture, l'économie, la gastronomie des

régions traversées. Comme l'écrit Michel Combet qui a rédigé l'introduction scientifique, « comme les renseignements sont souvent référencés par rapport à la situation connue des auteurs : celle du Périgord, cela confère à l'ensemble une tonalité ethnographique, qui fait, avec la description des rapports humains nouveaux et propres à l'émigration, son originalité ».

Cette découverte de régions bien différentes du Périgord complète notre documentation sur la situation d'une partie de l'Europe pour laquelle commencent de nombreuses années de guerre et qui va devenir pour plus de vingt années une zone très sensible. Elle nous renseigne aussi sur les conditions de vie de cette première vague de l'émigration et sur une population qui n'oublie pas le pays natal où elle reviendra un jour après des bouleversements incroyables des destinées.

Et Michel Combet nous rappelle que « le temps de voyage le long du Rhin représente une parenthèse, un moment de grâce durant lequel les deux hommes ont presque réussi à oublier les raisons de leur présence en terre étrangère dont leur journal témoigne pourtant, surtout par ses silences... »

Ces témoignages et leur présentation très documentée fournissent donc de nouvelles informations sur l'histoire au cœur de l'Europe déchirée mais aussi sur notre Périgord.

L'ouvrage a reçu le prix d'aide à l'édition de l'Institut Eugène Le Roy. ■ G. F.

Ont participé à cette rubrique : François Michel, Dominique Audrerie, Brigitte Delluc, Gérard Fayolle, Maurice Cestac.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- La prochaine assemblée générale aura lieu le mercredi 2 mars 2016. Au programme : la présentation du rapport moral et le rapport financier pour 2015. Ce sera une année sans élections. Les prochaines élections auront lieu en 2018.

- En 2016, le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest et de la Société historique et archéologique du Périgord aura lieu les 10 et 11 septembre à Périgueux. Le thème retenu est : *Les écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres et lieux*. Les organisateurs (MM. D. Audrerie et L. Coste) font appel à communication. Les propositions doivent être impérativement envoyées avant le 15 mars 2016 aux adresses suivantes : shap24@yahoo.fr ; coste.l@wanadoo.fr ; fhso@msha.fr (cf. *BSHAP*, 2015, p. 271-272).

COURRIER DES LECTEURS

- M^{me} Catherine Laurent (catherine.laurent24@orange.fr) nous informe que le tableau représentant saint Astier, conservé dans la sacristie de l'église de Boulazac, Vieux Bourg (voir : « Des représentations inédites de saint Front et saint Astier dans l'église de Boulazac » par C. Laurent, *BSHAP*, 2013, p. 223-232) est passé devant la commission d'art sacré en présence de Monseigneur l'évêque et des représentants de la DRAC et de l'ABF. Il a été retenu en raison de son intérêt historico-religieux. La prochaine étape est sa restauration et son retour dans la nef de l'église de Boulazac.

- M^{me} Catherine Laurent (catherine.laurent24@orange.fr) envoie la photographie d'une gouache (24 cm x 28 cm) de Jean-Jacques de Lesgallery



Fig. 1.



Fig. 2.

(1808-1855) représentant une vue très intéressante de Brantôme (fig. 1). On voit distinctement la partie du cloître qui a disparu (fig. 2 : agrandissement photographique). Ce tableau a été vendu en vente publique au printemps 2015.

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) envoie la reproduction d'une gravure du XIX^e siècle représentant Dom Gerle, l'ancien prieur de la chartreuse de Vauclaire, monté à Paris et devenu ardent partisan de Robespierre pendant la Révolution. On savait ses relations avec « la prophétesse de Vanxains », Suzette Labrousse, dont la vie, sujette très tôt à des crises mystiques et à des visions, a été racontée à de multiples reprises dans notre *Bulletin*.



Fig. 3.

La gravure (fig. 3) le montre captivé par Catherine Théot, dite la « mère de Dieu », qui se disait thaumaturge et investie d'une mission spirituelle. Nombre de partisans de Robespierre étaient des fidèles de cette illuminée. L'affaire Théot aurait contribué à la chute de ce dernier.

DEMANDES DES CHERCHEURS

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) recherche des renseignements concernant un monument commémorant le retour des prisonniers de guerre (1940-1945), situé en face de la chapelle de La Peyrouse et du foyer des sourds et aveugles sur la commune de Saint-Félix-de-Villadeix (fig. 4). Ce monument en calcaire semble unique en Dordogne. Il est orné,



Fig. 4.

de haut en bas, des lettres KG (*Kriegsgefangenen* = prisonniers de guerre), d'une clôture de barbelés, d'une croix de Lorraine, d'un canon, d'une grenade (?), d'une palme. Ce monument a-t-il été érigé par un groupe particulier de prisonniers de guerre ? Quels sont les noms de ces anciens prisonniers ?

- M. Patric Chouzenoux (patric.chouzenoux@orange.fr) recherche les liens qui unissent au Périgord l'auteur d'un ouvrage intitulé *Les anciennes forges du Périgord* (Bordeaux, éd. Delmas, 1958). L'auteur, Edmond Peyronnet, était à l'époque ancien assesseur à la Direction de l'Institut Polytechnique de l'Ouest (Faculté de Rennes).

INFORMATIONS

- M. Jean-Christophe Yvard (jeanchristopheyard@hotmail.com ; 06 38 89 81 22), libraire ancien, est contraint pour des raisons personnelles, de vendre une partie de sa collection personnelle, en particulier une collection du

Bulletin de la SHAP de 1940 à 1977, reliée en 22 volumes, demi basane fauve, à coins, dos et années titrés à l'or dans le dos, en très bon état. Il demande aux personnes intéressées de le joindre par courriel ou par téléphone.

- L'association « Rencontre des historiens du Limousin » (Robert Chanaud, président, 9, rue Auguste-Rodin, 87100 Limoges ; rchanaud@wanadoo.fr ; 05 55 01 61 15) prend position dans le **débat concernant le nom de la future grande région** rassemblant Aquitaine, Poitou-Charentes et Limousin. Pour ce collectif d'historiens, « le nom est tout trouvé : c'est l'Aquitaine. Évident pour les historiens, ce point de vue peut surprendre [...]. Afin d'éclairer le débat, faisons brièvement le point sur cette question.

Au fil des siècles, le territoire désigné sous le nom d'Aquitaine a bien sûr fortement varié. Quelle région ne peut en dire autant ? « La Gaule est divisée en trois parties », disait Jules César : la Belgique, l'Aquitaine et la Celtique. Au IV^e siècle, les deux provinces d'Aquitaine première et seconde formaient un immense territoire s'étendant de la Loire à la Garonne et de l'Océan à l'est du Massif central.

Au VIII^e siècle, les premiers ducs d'Aquitaine contrôlaient sensiblement ce même espace, hormis la région de Bordeaux aux mains des Gascons ; le Quercy, l'Agenais et le Rouergue, de plus en plus tournés vers Toulouse, leur échappaient aussi. Le royaume d'Aquitaine créé par Charlemagne en 781 était en revanche beaucoup plus vaste, allant de la Loire aux Pyrénées et de l'Atlantique à l'Auvergne, même si le pouvoir réel résidait dans les grands comtés du nord : Poitou, Berry, Auvergne et Limousin (ancien territoire des Lémovices : Corrèze, Creuse, Haute-Vienne, Confolentais, Nontronnais). C'est précisément à Limoges que le fils de Charles le Chauve, Charles l'Enfant, fut couronné roi d'Aquitaine en 855. Au cours des X^e et XI^e siècles, les comtes de Poitiers, cumulant aussi le titre de comte de Limoges, se parèrent du titre de duc d'Aquitaine puis devinrent également ducs de Gascogne.

Limoges, « fleuron du duché », conserva dans cet ensemble un rôle essentiel jusqu'au XII^e siècle au moins, comme lieu de couronnement des ducs : c'est en cette ville que Richard Cœur de Lion fut investi en tant que duc d'Aquitaine vers 1170, en passant à son doigt l'anneau de sainte Valérie. L'abbaye Saint-Martial, dont les fouilles archéologiques révèlent actuellement les vestiges carolingiens et romans, tenait de toute évidence un rôle majeur dans ce rituel hautement symbolique.

Aujourd'hui, le nom « Aquitaine » évoque surtout l'époque des Plantagenêts, avec les flamboyantes figures d'Aliénor et de Richard Cœur de Lion, sur fond de troubadours et d'amour courtois à la cour ducale de Poitiers. Ainsi les deux duchés d'Aquitaine et de Gascogne réunis, avec leur trois villes principales (Limoges, Poitiers, Bordeaux), préfiguraient alors de manière étonnante ce que va être la « grande région ». Mais sous Philippe Auguste et Louis VIII, le territoire contrôlé par les Plantagenêts fut bientôt réduit à la

« Guyenne » (évolution phonétique d'*Aquitania*) où Bordeaux s'imposa comme ville centre aux XIII^e - XV^e siècles.

Sous l'Ancien Régime, l'intendance de Guyenne ou de Bordeaux s'étendait de la Gironde et de la Dordogne aux Pyrénées-Atlantiques. La « région de programme » créée en 1955 reprit en gros ces contours, qui restent ceux de la région actuelle. Mais elle ne correspond finalement que très partiellement à l'Aquitaine historique qui va renaître avec la grande région, au sein de laquelle les identités infrarégionales retrouveront toute leur vigueur : Limousin, Périgord, Poitou, Agenais, Saintonge, Angoumois, Béarn et Pays basque etc.

C'est pourquoi il nous semble que les habitants du Limousin mais aussi de Poitou-Charentes, qui constituent le cœur historique de l'Aquitaine, ne devraient avoir aucune réticence à ce que leur future région reprenne ce beau nom, mais qu'au contraire ils devraient le revendiquer. Ils ont de sérieux titres à faire valoir pour cela ! »

Ce texte est disponible sur le site Internet de « Rencontre des historiens du Limousin » et une page est ouverte à tous les avis à ce sujet : <http://www.historiensdulimousin.fr/215973540>.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.